

**Temps à perdre ? Temps à gagner ?**

*De la juste présence auprès de l'utilisateur*



# Sommaire

***Introduction - ITES***.....

Véronique Méneur

***Arthur : " Un cas d'école " - SESSAD*** .....

Christine Kermarrec  
Marie-Gabrielle Lyvinec  
Jacques Michel  
Michelle Peuziat

***Penser le temps en I.O.E – SOAE - SAE***.....

Roseline Droumaguet  
Françoise Lecointre  
Martine Nagat  
Marie-France Postec

***Le temps judiciaire : temps contraint... temps « garantie » - ITES***.....

Martine Pelleau

***La question du temps dans le travail social - ITES*** .....

Jean-Pierre Kervella

***Les milliardaires du temps perdu – En Avant Toute*** .....

Bernard Moulin

***Le temps de l'affiliation - SEMO*** .....

Rachel Vigouroux

***Conclusion*** .....

***Epanadiplose*** .....

***Annexe*** .....

***Bibliographie thématique***.....



# **Introduction**

*Véronique Méneur  
(ITES)*



# Introduction

Lorsque nous prenons le temps de nous arrêter pour réfléchir et étudier la question du temps, nous sommes inmanquablement renvoyés à nos représentations personnelles du temps, à notre vécu, à notre propre subjectivité par rapport au temps qui passe et que nous tentons d'objectiver en nous arrêtant sur une montre, un calendrier, un agenda. Et pour reprendre une expression de Paul Watzlavick, dans l'ouvrage collectif *Une logique de la communication*, « la réalité [en l'occurrence notre rapport au temps] n'est que l'expérience subjective que nous faisons de l'existence »<sup>1</sup>.

Le rapport au temps est différent selon chaque personne. Si on caricature, on peut faire émerger certains traits de personnalité que nous côtoyons tous dans notre quotidien :

Ceux qui ont toujours le temps : ils sont mono tâche, ils font une chose à la fois, ils ont le souci de bien faire. En général, ils renvoient l'image de personne calme, posée. Mais est-ce vraiment leur réalité ? Ne sont-ils pas aussi en train de courir après le temps, car ils n'ont pas le temps de faire tout ce qu'ils souhaiteraient ?

Ceux qui attendent pour s'adapter, ceux qui sont dans l'expectative, curieux, ouverts à ce qui va arriver, désireux de faire l'expérience du temps qui passe plutôt que de le maîtriser. Est-ce par peur d'anticiper, peur de s'engager ? On les appelle les procrastinateurs, ceux qui ont tendance à tout faire au dernier moment, à tout remettre au lendemain, à ajourner : Cela présente un avantage, la tâche d'un jour peut s'éliminer d'elle-même, grâce au temps. Enfin...parfois ! Ces personnes évitent le travail inutile pour aller à l'essentiel : « Pourquoi faire aujourd'hui ce qui aura peut-être changé demain ? ».

Ceux qui planifient, qui anticipent, qui organisent leur temps, « Pourquoi reporter à demain ce qui peut être fait aujourd'hui ? ». Pour ces personnes, le temps doit être rentabilisé. D'accord, mais et le temps présent ?, celui qui consiste tout simplement à profiter de l'instant?

---

<sup>1</sup> Paul Watzlavick, *Une logique de la communication*, Seuil, 1972

Ceux qui sont toujours pressés : ceux pour qui l'urgence est un moteur, une motivation. Ils sont multi tâches. Lorsqu'ils font quelque chose, ils anticipent déjà sur la suivante. La multiplicité des tâches est-elle une motivation ou une réponse à l'angoisse ? Est-ce par peur du vide ? En général ils renvoient une image de personnes toujours pressées, toujours en mouvement... fatigantes pour certains, difficiles à suivre, motivantes pour d'autres.

Raymond Devos, dans son sketch « Où courent-ils »<sup>2</sup> illustre avec brio ces personnalités qui vivent le temps différemment selon leurs finalités et leurs intérêts.

Ne résistons pas au plaisir de prendre de temps de le lire.

*Excusez-moi, je suis un peu essoufflé! Je viens de traverser une ville où tout le monde courtait... Je ne peux pas vous dire laquelle... je l'ai traversée en courant! Lorsque j'y suis entré, je marchais normalement, mais quand j'ai vu que tout le monde courtait... je me suis mis à courir comme tout le monde sans raison!*

*À un moment, je courais au coude à coude avec un monsieur... Je lui dis:*

*— Dites-moi...pourquoi tous ces gens-là courent-ils comme des fous?*

*Parce qu'ils le sont! Vous êtes dans une ville de fous ici... vous n'êtes pas au courant?*

*— Si, Si, des bruits ont couru!*

*— Ils courent toujours!*

*— Qu'est-ce qui fait courir tous ces fous?*

*— Tout! Tout! Il y en a qui courent au plus pressé. D'autres qui courent après les honneurs... Celui-ci court pour la gloire... Celui-là court à sa perte!*

*Mais pourquoi courent-ils si vite?*

*— Pour gagner du temps! Comme le temps, c'est de l'argent, plus ils courent vite, plus ils en gagnent!*

*— Mais où courent-ils?*

*— À la banque! Le temps de déposer l'argent qu'ils ont gagné sur un compte courant... et ils repartent toujours courant, en gagnant d'autre!*

*— Et le reste du temps?*

*— Ils courent faire leurs courses...au marché!*

---

<sup>2</sup> Spectacle à l'Olympia, 1999.

— *Pourquoi font-ils leurs courses en courant.*

— *Je vous l'ai dit... parce qu'ils sont fous!*

— *Ils pourraient tout aussi bien faire leur marché en marchant... tout en restant fous!*

— *On voit bien que vous ne les connaissez pas! D'abord le fou n'aime pas la marche...*

— *Pourquoi?*

— *Parce qu'il la rate!*

— *Pourtant, j'en vois un qui marche!?*

— *Oui, c'est un contestataire! Il en avait assez de courir comme un fou. Alors il a organisé une marche de protestation!*

— *Il n'a pas l'air d'être suivi?*

— *Si, mais comme tous ceux qui le suivent courent, il est dépassé!*

— *Et vous, peut-on savoir ce que vous faites dans cette ville?*

— *Oui! Moi j'expédie les affaires courantes. Parce que même ici, les affaires ne marchent pas!*

— *Et où courez-vous là?*

— *Je cours à la banque!*

— *Ah!... Pour y déposer votre argent?*

— *Non! Pour le retirer! Moi je ne suis pas fou!*

— *Mais si vous n'êtes pas fou, pourquoi restez-vous dans une ville où tout le monde l'est?*

— *Parce que j'y gagne un argent fou!... C'est moi le banquier!...*

Au-delà de la personnalité du contestataire qui est le seul dans ce sketch à prendre son temps et à marcher,

Comment, nous, dans notre milieu professionnel, notamment dans notre métier de travailleur social vivons nous la question du temps ?

Avec un titre un peu provocateur, « Temps à perdre ? Temps à gagner ? » et le sous-titre « De la juste présence auprès de l'utilisateur », le Conseil Scientifique et Technique a choisi d'étudier cette question à travers le vécu de notre propre temporalité et la prise en compte d'autres temps tels que:

- Le temps de l'utilisateur, le temps nécessaire à son cheminement, à son évolution

- Le temps de l'institution, le temps de l'instruction, le temps de la mesure judiciaire  
C'est précisément de l'articulation des temps individuels, des temps vécus (de l'utilisateur et des travailleurs sociaux) avec les temps institutionnels, juridiques et sociaux dont il s'agira dans nos exposés et nos échanges.

Aujourd'hui, le CST offre aux professionnels de la Sauvegarde un temps, un cadre pour nous extraire de notre rythme quotidien, pour participer à la vie de la Sauvegarde à travers l'instance du Conseil Scientifique et Technique pour réfléchir ensemble à cette question du temps.

Les exposés de cette journée élaborés à partir de la pratique des professionnels seront le point de départ de nos échanges, d'un temps de réflexion partagée afin de débattre, valoriser et mutualiser nos pratiques. La participation de tous est donc souhaitée par l'esprit même du Conseil Scientifique et Technique où les interventions n'ont pas pour objectif d'apporter des réponses mais de nous faire réfléchir et de nous interroger et ainsi offrir à chacun d'entre nous, participants, une réflexion pluri-professionnelle transdisciplinaire. Nous consacrerons donc un temps suffisamment large après les interventions pour laisser la place à la parole et aux échanges. N'hésitez donc pas à intervenir, à faire part de votre expérience, de vos réflexions.

Les interventions se succéderont de la façon suivante :

Ce matin, nous écouterons deux interventions à plusieurs voix, celle de l'équipe du SESSAD qui met en avant la dimension subjective du temps, puis celle de l'équipe de l'IOE orientée sur le temps de la mesure IOE et le temps de la rencontre. Martine Pelleau de l'ITES clôturera la matinée sur le temps judiciaire, le temps des procédures.

L'après-midi, nous reprendrons avec Bernard Moulin et Rachel Vigouroux, la thématique du temps de l'utilisateur et le temps sur l'utilisateur dans deux autres secteurs d'activité de la Sauvegarde, En Avant Toute et le SEMO, et pour clore cette thématique sur le temps, Jean-Pierre Kervella de l'ITES nous apportera un éclairage sociologique théorique sur le temps.

Afin de la rythmer et de lui donner un tempo dynamique, cette journée sera également ponctuée par des « mots du temps » de Raymond Henri et par le coup de crayon humoristique d'Eric Appéré.

La plupart des interventions et des débats de cette journée ont été retranscrits et restitués tels quels, dans leur intégralité de façon à préserver la cohérence, l'évolution progressive des

analyses produites et la dynamique singulière de l'expression orale. Les quelques interventions et discussions qui ont été reprises à l'écrit, traduisent néanmoins l'essentiel des propos tenus lors de cette journée de réflexion et d'échanges.

Véronique Méneur

Responsable du centre de ressources documentaires de l'ITES

Co-animatrice des débats





# **Arthur : " Un cas d'école "**

*Christine Kermarrec  
Marie-Gabrielle Lyvinec  
Jacques Michel  
Michelle Peuziat*

*(SESSAD)*



# Arthur : " Un cas d'école "

Arthur veut réussir.

Il en a les moyens.

Intelligent, vif, excellent en anglais, il a pourtant une bête noire c'est les maths et les profs, enfin certains et parfois.

Il ne peut se fondre dans le groupe de collégiens. Il faut qu'on le regarde, qu'on l'entende à tout prix.

Cela le conduit régulièrement dans des impasses.

De la 6<sup>ème</sup> à la 3<sup>ème</sup> une équipe de SESSAD d'ITEP l'a accompagné, lui et ses partenaires.

**Tout d'abord, nous allons aborder à travers le point de vue de l'éducatrice puis du directeur, l'aspect le plus visible de son symptôme : la relation à l'Autre.**

## Le travail de l'éducatrice.

Arthur est suivi par le SESSAD depuis son entrée en 6<sup>ème</sup>. Il est placé en famille d'accueil dans le cadre d'un PFS. Il voit ses parents régulièrement.

Actuellement, il est scolarisé au collège en 3<sup>ème</sup> après avoir redoublé sa 4<sup>ème</sup>. C'est un enfant intelligent, vif, curieux, pertinent, mais aussi très exclusif, supportant mal les défaillances chez les autres (physiques, intellectuelles...). Ses difficultés personnelles très importantes sont en lien avec sa personnalité et son histoire familiale. Lorsqu'il se trouve dans des situations angoissantes, il peut être violent, agressif en paroles et en gestes.

Il investit bien le travail scolaire, il a envie de réussir mais un travail important est nécessaire auprès de l'équipe pédagogique, CPE, surveillants pour soutenir leur travail.

Quand j'ai commencé à suivre Arthur, il refusait l'aide du SESSAD. Il était en 6<sup>ème</sup> dans une classe de bon niveau avec des éléments moteurs ayant une bonne influence sur lui. Son professeur principal, enseignante en anglais, matière où il est à l'aise est étonnée de la manière dont il se présente à sa classe. Il se dit être un enfant ayant une situation particulière :

famille d'accueil, parcours en ITEP, suivi thérapeutique... Elle le rassure en lui disant « tout le monde peut changer et évoluer ». Très vite, un lien très fort se crée entre Arthur et cette enseignante.

Les premiers mois se passent bien, il a des notes brillantes en anglais et français, par contre, il est très vite en difficulté en maths. Il faut lui répéter les consignes, il est hermétique aux nouvelles données, aux codes, à la logique mathématique. Le comportement se dégrade, il est dispersé, parle beaucoup. Il refuse la présence de certains jeunes dans son groupe de travail : « ils sont nuls et pas profitables pour le travail, ils ne comprennent rien ». Il a une attitude méprisante avec des mots humiliants et des gestes de rejet.

Les enseignants se plaignent, il est « casse-pieds », « atroce » ou « humiliant ». Il se marginalise (observations, colles, exclusion temporaire...) mais le travail tient. Son intelligence, sa finesse, sa pertinence donnent un certain plaisir aux enseignants pour travailler avec lui.

Arthur est en grande souffrance, petit à petit il accepte notre aide. Il est aujourd'hui accessible à l'humour, ce qui lui permet d'aborder les situations critiques sans trop d'affrontements.

Mes rencontres avec Arthur, une fois par semaine parfois deux, n'ont pas été simples. Quand j'arrivais, il n'était jamais au rendez-vous. Les surveillants le cherchaient dans les différents coins du collège et il avait une « mise en scène » pour m'approcher, faisant semblant de raser les murs, se cachant derrière les buissons, les portes, les bureaux.

- « Je n'ai rien à dire ».
- « Bonjour, au revoir ».
- « Je vais me débrouiller seul ».

Puis, petit à petit, la relation s'est créée par l'intermédiaire d'un tableau de l'Education Nationale indiquant la progression et les orientations possibles de la maternelle aux études supérieures. Ce tableau, accroché dans le lieu de nos rencontres, a servi de support à nos discussions.

- « Où je suis arrivé là dedans ? ».
- « Je veux aller jusqu'aux études supérieures, je veux être paléontologue ».
- « Toi, tu as été jusqu'où ? ».

- « Le fils de la famille d'accueil, lui, il a un DEUG ».

Il demande la définition de certains sigles : CLIS, SEGPA.

- « Oh, les boules pour ceux qui ne réussissent pas ! ».

A partir de ce tableau, où il s'inscrit dans le parcours symbolique du collégien, il arrive à parler de son travail scolaire, de ses notes. Parfois l'angoisse le prend avant d'aller en cours.

- « J'ai emmené ma flûte, il y a une note que je n'arrive pas et je n'ai pas envie d'être nul devant les autres ».

Il joue, réussit mais à plusieurs reprises il dit :

- « Tu vas voir, en classe, je vais rater ».

Puis il parle de ses difficultés en maths :

- « Si je n'arrive pas c'est parce que le prof ne m'aime pas ».

Nous lui proposons de l'aide, il dit : « ce n'est pas la peine, vous allez perdre votre temps ».

Il exprime son angoisse face au devoir de maths. « C'était le vide complet, j'écrivais mais je ne savais pas quoi. Puis j'ai laissé tomber, j'ai rendu ma feuille, j'ai eu 1/20 ». « Les maths, ça me dégoûte, j'ai envie de vomir, j'ai mal à la tête, je risque de redoubler à cause de cela ». « Je crois que je comprends mieux quand c'est un copain qui m'explique. C'est nul de ne pas savoir devant l'Autre ».

Etant un bon élément dans une équipe de foot, il rajoute : « si ça pouvait être pareil pour les maths que pour le foot cela serait super ». Arthur a une manière particulière d'aborder les maths. Il peut arriver à un bon résultat en n'utilisant pas la méthode, il peut aussi effectuer un devoir avec une erreur qu'on lui fait remarquer et qu'il ne peut corriger.

- « C'est pas grave, il faut que je continue, c'est bon comme ça ».



Mais le principal point d'achoppement reste sa relation aux autres adultes ou enfants.

Sa difficulté à supporter la différence ou la faille chez l'autre l'amène à avoir des attitudes et des paroles insolentes, violentes ou aussi beaucoup d'admiration ou de compassion.

Exemple: ce jeune qu'il surnomme la belette. « Tu as vu sa tête, petite, ses épaules remontées, à regarder les autres sans rien dire. Tu t'approches de lui, il sursaute. Je l'appelle la belette, il a la même tête ». En sport : « le con, il n'a pas remarqué que le plot était en équilibre, il s'est cassé la figure ». « Il m'agace celui là, en cours, il n'arrive pas à répondre, euh, euh... il nous fait perdre du temps ! ».

Pour un enfant atteint d'une maladie grave, Arthur est très attentionné, aidant, ayant des mots apaisant. « Alexis a été hospitalisé, oh, les boules. Je vais tout faire pour le distraire, on va lui écrire ». « Je ne sais pas comment je serais si j'étais malade comme lui, pas de sorties, pas de foot » ou à propos d'un de ses profs qui est aveugle.

- « Comment il fait, sans voir, il est doué. Je serai perdu. Tu n'as pas envie de faire le con en cours ».

Arthur parle beaucoup plus de ses enseignants que de ses camarades. Il y a ceux qu'il apprécie parce qu'ils sont « cool », par exemple un professeur qui plaisante mais qui s'impose à

certain moments « il faut que ça bosse ». Mais il peut aussi avoir une attitude inadaptée, humiliante, avoir des propos violents.

Exemple de cette enseignante dont il n'accepte ni le physique ni l'attitude (assez forte et autoritaire). « J'ai envie de vomir quand je la vois, je ne peux plus entendre sa voix. Son physique me dégoûte. Je ne la supporte plus. Je ne peux pas penser pendant son cours. J'aimerais la voir passer sous un rouleau compresseur, la voir exploser, être écrabouillée, elle me répugne ». « Ca me fait du bien de dire toutes ces horreurs sur elle. J'aimerais pendant le cours avoir mon cerveau ramolli ou avoir mal à la tête pour ne plus penser à elle ».

Avec cette enseignante, Arthur en arriva à un point où la relation devint impossible. Il essaya de changer d'attitude mais ce n'était pas possible, l'angoisse était forte. De son côté l'enseignante ne voulait pas changer sa manière de travailler avec lui. Pour elle, Arthur était une forte tête et avec son expérience, elle en viendrait à bout.

Pour éviter que la place d'Arthur ne soit compromise au collège, nous avons demandé d'arrêter les cours d'anglais.

Il y a eu aussi l'insulte envers un professeur de sports qualifié par lui de pédophile, pour avoir ouvert la porte des douches des élèves.

Reprenant avec lui l'importance des mots qu'il dit aux autres et comment cela les affecte et les met en difficulté, il me dit : « comment tu fais toi pour trier ce qu'il faut dire et ne pas dire ? Moi, dès que je dis quelque chose, je me fais attraper ».

Il a fallu de nombreuses rencontres pour qu'il puisse mettre des mots sur ses actes, et apprendre à suspendre ses paroles.

Dans le même ordre de fait, un jour il n'a pas mesuré la conséquence de son acte, il a fait semblant de mettre le feu aux cheveux d'un camarade. Devant la gravité du geste, il est passé devant une commission éducative au collège en présence des membres du SESSAD. Arthur était mal à l'aise, impressionné, cherchant à expliquer son acte.



Le règlement aurait voulu qu'il fût exclu définitivement mais le principal a tenu compte de l'équipe pédagogique qui estimait que depuis le début de l'année, Arthur avait fait des efforts en cours et avait amélioré son attitude envers les professeurs et les élèves.

Il est exclu quelques jours et soumis à respecter le règlement du collège. Je l'ai vu après cette rencontre, abattu, me disant : « jamais je n'aurais mis le feu aux cheveux de Christophe. Mais pourquoi ils ont cru que j'aurais pu le faire ».

A l'inverse, Arthur peut se montrer attentionné, aidant les autres, original, brillant et perfectionniste dans son travail scolaire.

Passionné par ce qu'il fait il réussit à le transmettre aux autres : il aide le plus jeune en permanence dans les travaux d'anglais ou de français. Durant les pauses, il les initie à la batterie.

L'année de redoublement de 4<sup>ème</sup> s'est passée sans trop de difficultés au niveau du comportement, les résultats scolaires sont moyens pour un redoublant. Participant comme délégué de classe en fin d'année au bilan, il est impressionné de n'avoir pas réussi comme les enseignants le souhaitent. Il est plein de bonnes résolutions pour l'année à venir.

- « Je vais essayer d'oublier tout ce qui s'est passé de moche depuis la 6<sup>ème</sup>. Tu vas voir au niveau scolaire, je vais bosser plus, en maths, je ferai le maximum. Tu diras à

l'enseignante du SESSAD, je veux bien qu'elle m'aide, je ne serai plus comme avant. Je veux réussir mon brevet. J'ai plein de projets ». « Je vais changer ma coupe de cheveux, mes vêtements, je vais être nickel, un autre ». « Tu peux continuer à venir me voir, ça ne me dérange pas ».

Arthur est en 3<sup>ème</sup>, les enseignants remarquent qu'il a changé, mûri, qu'il se comporte comme tout élève du collège. Les maths restent sa difficulté.

Quant à nos rencontres, il a demandé à les espacer une fois par mois. Nous avons accepté sachant que deux fois par semaine je me rends dans le collège pour un autre jeune. Là à nouveau sa relation n'est pas sans originalité. Il vient à chaque fois me voir, s'inquiète de savoir comment je vais et me parle de ses préoccupations : la classe, ses relations avec les filles, son avenir professionnel (recherche de stage). Ce temps non prévu pour lui est bien plus riche que les rendez-vous qui lui sont destinés.

*Arthur adopte d'emblée une position d'exception se singularisant par ses actes et ses paroles. Il lui faut capter l'attention, occuper l'espace sonore. Cela aurait pu irriter fortement et susciter le rejet. Pourtant presque chaque année il y a eu au moins une bonne rencontre, un enseignant sans préjugé, oreille bienveillante, intrigué par ce jeune, sensible à sa vivacité intellectuelle et animé de l'idéal qui veut que par les études" on peut s'en sortir" Ainsi un certain transfert a pu se nouer entre Arthur et soit le prof principal, le CPE ou un surveillant. La dimension transférentielle est aussi remarquable dans la relation à l'éducatrice qu'il prend à témoin de son impossibilité à faire face à la jouissance de l'autre .Il faut que l'enseignant remplisse quelques conditions pour que sa position de maître du savoir soit tolérable .Etre régulé de la bonne manière, ni trop ni trop peu et surtout ne rien laisser filtrer d'une jouissance énigmatique qui pourrait le menacer.*

### **L'intervention du directeur**

En tant qu'occupant la fonction de directeur, il m'est arrivé à plusieurs reprises de devoir prendre place dans le dispositif institutionnel de suivi du jeune Arthur, à des moments de remise en cause, par l'institution « collège », de sa place dans l'établissement.

Dans ces moments, nous étions dans une impasse, tant pour le jeune que pour l'institution collège, chacun ne pouvant plus supporter l'autre – chacun disant ne pas comprendre les raisons, les exigences, les comportements de cet autre énigmatique, voire persécuteur – et l'éloignement de cet insupportable pouvait apparaître alors comme la seule solution possible. De fait, lors de ces réunions au collège, il m'était en quelque sorte demandé, au titre de responsable du SESSAD, de devenir le témoin (avec mes collègues) de la souffrance des intervenants du collège, de la perturbation du fonctionnement de l'institution et donc implicitement de cautionner les éventuelles décisions radicales qui auraient pu être prises.

En contre point et en même temps nous étions convoqués en tant « qu'experts » pour apporter des explications et d'éventuelles solutions à la situation. J'en étais aussi, implicitement, par ma présence, le garant institutionnel.

Chacun d'entre nous, à savoir l'éducatrice chargée du suivi, la psychologue et moi-même, dans ces moments, étions convoqués au titre d'un savoir particulier sur ce jeune afin de rétablir une situation acceptable et pour le jeune et pour l'institution.

- Faire comprendre la singularité du jeune, faire entendre son mode particulier de lien à l'Autre, faire entendre ses points d'insupportable comme n'étant pas de mauvaises intentions, à traiter à coups de règlement ou vécus comme une remise en cause des compétences de l'enseignant.
- Accepter de modifier des modes d'intervention pour ne pas s'enfermer dans l'impossible, alléger le poids de certaines heures dans le collège, analyser avec les enseignants, de façon détaillée, les circonstances pour essayer d'en saisir la logique.
- Garantir une présence du SESSAD auprès du jeune plus importante et une disponibilité auprès des enseignants.
- S'appuyer sur le désir du jeune de poursuivre sa scolarité dans cet établissement...

Telle était la visée du dispositif de notre intervention, dont je n'étais qu'une des pièces à mettre en jeu, pour rendre l'Autre de l'adolescent moins féroce, plus docile au symptôme et ainsi permettre au jeune la poursuite de sa scolarité.

**Le second aspect des difficultés d'Arthur au collège est son problème avec les Maths. L'éducatrice l'a déjà évoqué dans son écrit et nous avons beaucoup réfléchi à la manière d'y répondre.**

## Le travail de l'enseignante.

### Classe de 6<sup>ème</sup>

Arthur fait un premier trimestre plutôt bon. Il n'y a qu'en maths que la remarque du professeur est mitigée : « Des capacités mais il n'y a que le travail qui paie. Il faut s'y mettre de toute urgence. »

Au second trimestre, les résultats en maths chutent.

Il refuse l'heure de soutien proposée par le collègue. Sur l'horaire proposé, il préfère aller en musique - il aime cette matière.

Un autre créneau horaire lui est proposé. Il perd le mot qu'il devait remettre chez lui, puis ne rend pas à temps le mot suivant...Par contre, il peut demander de l'aide à un camarade de classe en se rendant à son domicile.

Sa moyenne du trimestre en maths est sensiblement en dessous de la moyenne.

Sa position devient : « Je suis nul en math. Je me débrouillerai sans les maths. »

Le professeur de math dit que devant un exercice qu'il ne comprend pas d'emblée, il dit « de toutes façons, moi je ne peux pas. »

Une proposition d'aide pédagogique par le SESSAD lui est faite. Elle commence en mars (1 heure par semaine).

Je note des difficultés au niveau des calculs d'aires, du vocabulaire géométrique et des divisions.

Je rencontre Arthur dans un bureau ;

Pendant quelques séances, il ne se pose pas :

- il ne s'assoit pas ou peu.
- il peut tourner autour du bureau.
- il joue à se mettre au travail mais ne le fait pas.
- une fois, il a joué toute l'heure avec une toupie.
- une autre fois, il a joué à cache-cache (bureau-table).

Il faut aller le chercher, il n'est jamais au rendez-vous.

Ce lieu où nous sommes en face à face ne convient pas. Il faut un lieu où quelque chose pourra médier.

Une salle de classe m'est proposée. Le tableau lui permet d'être le « prof ».

Nous alternons :- je lui donne un exercice à faire

- il m'en donne un.

Ça fonctionne bien. Il me donne des exercices très difficiles. Veut-il me tester ? Il vérifie toujours mes résultats avec sa calculatrice.

Nous pouvons travailler ainsi jusqu'en fin-juin.

### **Classe de 5ème**

Le début d'année scolaire se passe bien.

En décembre : Le prof de maths dit ; « intelligent. Pourrait être un bon élève. Ne veut-il pas ou ne peut-il pas faire ? Il met de nombreuses stratégies en place parfois sans résultat ».

Au second trimestre, les résultats sont encore plus faibles.

Le prof dit qu'il y a un blocage. En classe, Arthur ne copie plus les cours. Il peut travailler quelques minutes puis plus rien. Il se demande s'il ne s'installe pas dans un statut de « mauvais en math ».

Je le rencontre à nouveau une fois par semaine. Je réussis à obtenir une salle avec un ordinateur. J'utilise un CD Rom de math 6<sup>ème</sup> / 5<sup>ème</sup>.

Nous alternons des moments où il choisit le domaine qu'il veut travailler et d'autres où je choisis une notion où il a des difficultés. C'est l'ordinateur qui propose les exercices et non moi. Ça semble lui convenir. La moyenne remonte un peu.

Arthur a des difficultés à accepter les codes, et dans les exercices de logique, il a la sienne propre .Il peut parfois arriver avec son raisonnement à résoudre certains exercices. Le problème, c'est qu'en math, il faut « démontrer » donc « montrer » son raisonnement. Arthur ne peut le faire. Il ne peut pas non plus accepter un raisonnement-type souvent exigé en math. Il n'accepte pas ces contraintes.



### Classe de 4ème

Septembre : Arthur a de bons résultats dans toutes les matières sauf en maths.

L'aide du SESSAD en math va commencer rapidement.

Il n'a aucune demande sur des notions précises. Il veut découvrir le nouveau CD Rom (maths 4<sup>ème</sup> / 3<sup>ème</sup>).

Il dit « N'importe comment, je suis nul en math. Je suis un littéraire ».

Le pseudonyme qu'il a choisi pour l'ordinateur a une consonance aristocratique.

Je repère rapidement qu'il confond les notions opposé-inverse.

Au début, Arthur refuse mon aide. Il zappe beaucoup sur l'ordinateur quand il fait des erreurs ou qu'il ne comprend pas. Ensuite, il accepte de travailler ces deux notions, et cela prend sens pour lui. Et pour la première fois il accepte de travailler sur papier avec mon aide directe.

Mi-octobre, on nous informe que le créneau horaire ne sera plus disponible. Je lui en propose un autre mais qui le fait terminer plus tard que d'habitude. C'est insupportable. Il refuse d'y venir.

Janvier : Arthur ne veut plus d'aide en maths. « Je suis nul et ça ne changera rien. Je vous aime bien mais je ne veux pas d'aide ». Après discussion et quelques arguments comme les

notes de 4<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> qui interviennent pour l'obtention du brevet, il accepte. (1 semaine sur 2, pas plus).

Il est au travail pendant les séances qui suivent. Il se déplacera même un jour où tous ses professeurs sont en grève.

En avril, il n'arrive plus à travailler. Il me parle de suicide. Il fait des dessins sur l'ordinateur et les met en fond d'écran. Il va mal.

Mai-juin : je suis en arrêt de travail (prévu). Arthur dit qu'il est d'accord de travailler avec mon remplaçant à condition qu'il soit cool.

### **Doublement de 4<sup>ème</sup>.**

Le collègue souhaite qu'Arthur ait une aide pédagogique du SESSAD. Arthur ne le veut pas. Sans demande de sa part, il n'y aura pas d'aide.

Juin : Arthur informe son éducatrice qu'en 3<sup>ème</sup>, il va se mettre au travail et qu'il demande mon aide.

### **Classe de 3ème**

Septembre : Arthur maintient sa demande.

J'ai donc commencé à le rencontrer. Il est vraiment au travail. Il demande de l'aide dans les domaines où il a rencontré des difficultés dans la semaine. Il veut comprendre et y arrive le plus souvent.

Ses résultats aux évaluations restent cependant assez faibles.

Début octobre, déçu par un résultat, il me dit :

« Voici la preuve scientifique que je serai toujours nul en maths. Sur une feuille au tableau, il utilise les lettres du mot MATHS et y ajoute : M.\* Arthur T'es Hors Service

Ou hors sujet si vous préférez ».

\*M = initiale de son patronyme.

*Nous avons beaucoup réfléchi en équipe à la manière de répondre à ce symptôme.*

*Dans un premier temps nous pensions simplement à lui apporter une aide pédagogique supplémentaire pour colmater la faille dans le savoir. Mais très vite nous est apparu que la faille était plutôt de l'ordre du trou c'est-à-dire d'un réel inassimilable. L'enseignante a alors pris le parti de se faire partenaire du jeune afin de tenter avec lui de border ce réel et de l'appivoiser, acceptant les manœuvres d'Arthur, ses défis et ses trouvailles. Il lui indique à merveille en fin de parcours qu'il ne s'agit pas de trouver le sens de son symptôme mais bien*

*de l'aider à traiter ce qu'il en est pour lui du "hors-sujet "et du hors- sens. Il passe aussi d'une identification aux "nuls en maths" à une écriture où il noue les initiales de son nom aux lettres de son symptôme.*

### **Arthur et les psys**

Dans son parcours, il a eu affaire aux psys...psychologues ou psychiatres. Ces rencontres ont été de courte durée en raison de sa méfiance. Il pense par exemple que le psychiatre de l'hôpital racontait le soir, à ses enfants ce qu'il lui avait dit au cours de l'entretien.

Difficile donc de proposer à Arthur une rencontre avec un psychologue. Comment ne pas être en proie à la jouissance de l'autre ? Suite à un passage à l'acte, il a rencontré le psychiatre du Sessad et accepté la prise d'un traitement dont il a la maîtrise... Il le prend quand ça ne va pas et vient régulièrement en rendre compte au médecin.

Il m'a quand même été possible de le rencontrer, mais dans des conditions bien précises. L'éducatrice avait jugé opportun de faire le point au service avec Arthur et sa " mère d'accueil". Elle souhaitait ma présence, Arthur l'accepta. Je pris le parti de me mettre à ses côtés, et d'accueillir ses idées ou ses commentaires comme des trouvailles .Il parlait du collègue et des profs, mais aussi de ses loisirs et de ses passions : les sports extrêmes, les animaux bizarres, les jeux vidéos. Il cherchait à nous surprendre, à nous étonner usant de son savoir d'expert mais aussi dévoilant sa fascination pour l'horreur, les accidents, les corps morcelés. Alors qu'au début du travail, il ne s'adressait qu'à l'éducatrice où à sa mère d'accueil, il m'a peu à peu apprivoisée, au point de parfois ne s'adresser qu'à moi déposant là un peu de cette jouissance innommable.

J'étais "régulée" par le cadre des rencontres et la présence des autres, condition nécessaire pour qu'un échange soit possible.

Ces rencontres ont eu lieu toutes les 5 semaines pendant 2 années scolaires, puis Arthur considérant qu'il allait mieux souhaite les suspendre.

Récemment, suite à des incidents assez sérieux pour lesquels il y a eu dépôt de plainte à la gendarmerie et aussi mise à pied du collègue, nous nous sommes revus.

D'abord il a tenu à nous expliquer sa version des faits :(jeux de petite guerre bien construits, tirs de pistolet à billes sur les vitres des maisons "pour voir la tête des gens") .Mais cette fois il ne se dérobe pas, accepte de reconnaître que cela peut faire peur, en assume les

conséquences, cherche un moyen de réparer, mais aussi dit sa jouissance à manipuler des armes, la fascination et l'inquiétude que cela suscite en lui.

Il cherche une voie possible à cette passion (discussion avec les gendarmes pour délimiter un périmètre de jeu dans un bois, stage dans l'armée)

Il dit son embarras et demande à l'éducatrice de l'accompagner dans ses démarches.

Nous prenons le parti de penser que d'inscrire cette fascination dans le langage et dans l'échange peut l'éloigner du passage à l'acte.

Ces rencontres ont eu également un effet apaisant pour la mère d'accueil, car sa peur a été entendue et son inquiétude prise en compte.

*Nous avons intitulé ce texte "un cas d'école", car nous avons beaucoup appris :*

*- D'Arthur d'abord, qui n'a pas manqué de nous déstabiliser de nous surprendre, bref de nous faire travailler. Lui aussi s'est mis au travail et nous sommes devenus partenaires du réel auquel il est confronté, accueillant sa souffrance, soutenant son envie de faire des études, ses trouvailles, acceptant les tours et les détours qui lui sont nécessaires pour apprivoiser l'Autre et le savoir. Chacun de nous a dû se décaler de sa position habituelle et lui répondre d'une manière particulière.*

*- De l'équipe du collège aussi, qui a joué le jeu, sensible à la singularité de ce jeune et à notre engagement à ses côtés.*

*La particularité du travail d'un Sessad est de s'inscrire à la jonction du sujet et de ses autres et ainsi de soutenir son inscription dans le lien social que constitue l'école.*

*Engagés dans une démarche éclairée par la psychanalyse, nous avons mesuré combien le savoir-faire se construit pas à pas et ne peut s'écrire dans un protocole pré-établi. Cela prend du temps et s'inscrit dans la durée d'un travail où la dimension transférentielle est fondamentale.*

Christine Kermarrec, enseignante

Marie Gabrielle Lyvinec, éducatrice

Jacques Michel, directeur

Michelle Peuziat, psychologue.

SESSAD de l'ITEP Jean-Louis Etienne

## Retranscription des débats

### **Les animateurs :**

*La question que je me posais est : « Que se passe-t-il dans le temps d'une rencontre et comment ça se mesure ? ». Tout à chacun ici connaît bien ce problème là : c'est quoi le temps d'une rencontre ? En dehors du boulot, on peut entendre que ça puisse être rapide, je pense au coup de foudre, ça peut être très rapide et puis des fois qu'est-ce que ça peut être long le boulot et « vivement la retraite ! ».*

*Donc le temps d'une rencontre, le temps de rencontre, c'est bien le sujet même de la journée. Qu'est-ce que ce mot temps peut bien caché? J'ai bien l'impression en fait, après y avoir réfléchi, que nous sautons sans arrêt d'un registre à l'autre entre le temps vécu qu'on éprouve et le temps de construction social avec tous ses impératifs : l'agenda, la montre... Passer de l'un à l'autre est quelques fois difficile pour parler de son propre temps, du temps de l'autre... Quelquefois même, j'aurai envie de substituer au mot « temps » le mot « désir » ou « envie » et c'est très marrant des fois de le faire surtout quand on croise des collègues qui vous disent « non j'ai pas le temps... je suis vraiment surchargé... » et on entend : « non, moi j'ai vraiment pas envie, ça me gave... ». Ça, c'est le temps vécu. Bref, il y a le temps qu'on ne peut pas s'éviter, c'est le temps de l'agenda, le temps de la contrainte.*

*Et pour revenir à Arthur, c'est un peu aussi ce qu'il nous dit quand il est agacé par ceux qui ne pensent pas : « Ah il m'agace! Il nous fait perdre du temps. ». Je trouve cela très intéressant comme quelques fois on a tellement peur de perdre du temps et on a peur d'agacer, on est un peu anxieux, pressé de penser bien comme il faut, bien comme l'autre voudrait qu'on pense. Ça fait écho chez certains collègues qui sont un peu pressés par du travail à rendre.*

### **Les intervenants :**

Il faut rajouter un temps qui est essentiel dans le travail avec Arthur que tu n'as pas cité, c'est le temps du transfert. Quand même, il y a quelque chose de cette donnée subjective, c'est le temps que prend le sujet pour se faire aux autres et à l'autre et le temps des autres également pour se faire au sujet. Donc effectivement la question du temps personnel, ça a son importance et je n'avais pas saisi ça avant. Mais ce qui est ici mis en avant, c'est l'orientation clinique du travail. Ici ça fait quatre ans, on arrive à cinq ans, c'est une des situations les plus

anciennes du SESSAD. C'est vraiment ce temps qui est le principal, le reste du temps, le temps personnel, c'est notre problème ce n'est pas le sien.

*Oui c'est vrai pour le temps du transfert mais ce qui peut aussi nous concerner aujourd'hui c'est aussi le temps du contre-transfert : l'intérêt et l'envie qu'on a pour les autres. Ce qui est aussi remarquable pour Arthur, enfin c'est ce qui m'a frappé, c'est cette capacité qu'il a à être aimable, et il y a des affreux jojo qui sont toujours très aimables et ils nous tiennent comme ça. On peut durer très longtemps avec eux et le fait qu'on tient et qu'on les soutient c'est vraiment à cause de ça. Ça se passe avec des Arthur, ça se passe avec des ados, avec des adultes : ils ont le talent de faire vibrer ou raisonner en nous quelques choses qui font qu'on a choisi ces métiers là. C'est donc à cela que je vous renvoie : le temps qu'on veut bien leur consacrer.*

*Les mots de Raymond* : Simplement, avant de passer aux questions, je voudrai parler de quelques petits mots. Vous nous faites remarquer que ça fait un certain temps qu'Arthur est au SESSAD, un **bail au long court**, un bail qui se chiffre en **lustre** puisqu'un lustre c'est une période de cinq ans. On voit aussi parfois le peu d'**anticipation** qu'Arthur peut avoir par rapport à certains de ces actes. L'anticipation fait partie aussi de cette dimension du temps, de cette projection qu'on peut avoir. On parlait tout à l'heure aussi d'**attente** des enseignants. Il y a un principe très intéressant qui s'appelle le principe de Pygmalion, c'est cette façon justement de générer une attente chez l'autre. Je vous cite rapidement une expérience : en début d'année, l'ensemble d'une classe a été testée, les résultats ont été donnés aux enseignants, les meilleurs éléments étaient en fait tirés au sort et à la fin de l'année les meilleurs éléments prévus étaient effectivement en tête. Cette dimension d'attente est très importante et dans le travail avec les enseignants au SESSAD, c'est justement de permettre une ouverture par rapport à cette attente.

*Je vais juste rebondir à une des questions qui vous avez été lancée par un des enseignants : « Ne pensez-vous pas qu'avec ce gamin vous allez perdre votre temps ? ». Alors j'aimerais savoir un petit peu qu'est-ce que c'est que perdre son temps dans un SESSAD ou dans une mesure d'Assistance Educative, est-ce qu'il y a matière à perdre son temps ?*

Je ne sais pas. Ce que je retiens moi, et qui peut être entendu par certains d'entre vous qui travaillez en milieu ouvert, c'est que les interventions sont quand même extrêmement réduites. Dans le travail en AEMO c'est pareil, que vous voyez un enfant tous les quinze jours ou toutes les trois semaines, comment savez-vous dire que ça sert à quelque chose ? Et finalement on ne peut en témoigner que comme ça, en exposant des cas. Je me souviens quand même quand je travaillais en AEMO que nous étions souvent interpellés par les administrateurs de la Sauvegarde qui ne comprenaient pas que le travail puisse avoir un effet alors qu'on voyait si peu les enfants. Ici c'est un peu plus dense et les moyens sont plus importants mais c'est la même question. Un enseignant ne comprenait pas comment ces gens soit disant experts avaient la prétention en si peu de temps de pouvoir faire quelque chose. On n'a pas travaillé longtemps avec lui mais il y a eu des effets quand même assez rapide dès l'année de CM2. Il y a vraiment eu quelque chose dans le collège qui s'est construit sur le temps avec les enseignants, c'est-à-dire qu'ils ont quand même mesuré que ça avait des effets. Si bien qu'il y a un autre jeune qui vient d'arriver dans ce collège là - qui lui par contre a beaucoup plus de mal à se mettre au travail parce qu'il y a bien là aussi la particularité du jeune. Et du coup ils nous disaient il n'y a pas longtemps encore « mais ne vous découragez pas, rappelez-vous Arthur ! ». A l'éducatrice d'Arthur : « C'est bien ça ? »

Oui... c'est ça. Le jeune que l'on suit actuellement, et bien ça fait un an et on a l'impression que ça n'a pas bougé, c'est toujours des tas de mots sur les cahiers. Et c'est vrai que moi je demandais en fin d'année : « mais finalement qu'est-ce qu'on a fait ? ». J'en parlais avec une professeure qui a donc eu Arthur et elle me disait : « mais rappelez-vous il y a quelques années, c'était pareil donc il faut peut être pas se décourager. »

Mais la problématique n'est pas la même.

Mais c'est vrai qu'il y a plein de choses qui peuvent changer aussi parce que là on a travaillé avec une équipe pédagogique depuis le début et aujourd'hui, il y a le principal et l'adjoint du principal qui viennent de changer. Arthur est actuellement en 3ème, c'est sa dernière année, et donc il a affaire à une principale et une adjointe principale qui ne le perçoivent pas du tout comme il était perçu au départ. Actuellement, c'est un peu limite, pas parce qu'il pose des actes - enfin les actes qu'ils posent actuellement n'ont rien à voir avec les actes qu'il posait au début - disons que là ils ne perçoivent pas Arthur comme les autres l'avaient perçu parce qu'il y a tout un travail qui a été fait et là avec les nouveaux arrivants, on n'a pas fait ce travail depuis le début. Il y a donc des choses qu'ils ne comprennent pas : il faut qu'il rentre dans le

règlement, il n'a pas travaillé, il va faire un BEP et il ne va pas aller vers une seconde... On s'est dit qu'il était temps que ça se termine là parce que sinon... Donc là le temps, il faut aussi qu'il s'arrête pour passer à autre chose.

Je voudrais également dire quelque chose par rapport au temps et aux années qui passent. Il avait le même professeur de Maths en 6ème et en 3ème et on voit aujourd'hui comment les remarques sur le bulletin sont beaucoup plus pensées, c'est vraiment différent. Il y a vraiment quelque chose là avec le temps qui s'est passé.

*Il y a quelque chose que je trouve intéressant du côté de la compréhension et du temps. On voit comment dans nos pratiques, le fait de ne pas comprendre la situation, de ne pas mettre un sens aux actes, que les choses soient énigmatiques, induit qu'on n'ait pas envie d'en parler ou qu'on passe outre. On sait qu'il va falloir prendre du temps pour décortiquer, pour faire de la clinique du détail, pour préciser les choses ; pour réussir finalement à comprendre les actes posés par un enfant, un adolescent, un parent. A partir du moment où ce temps là est pris, il y a comme une libération du temps. Et quand vous parlez des enseignants, on a l'impression que ce temps qui a été pris avec eux, dans l'engagement, dans le travail de compréhension, avec une curiosité professionnelle aussi je pense de dépasser cette énigme là, ça permet finalement que le temps s'allège. Le temps serait sinon comme bloqué, comme une sensation que le temps ne bouge pas avec cette énigme. Il y a un pas là à faire qui n'est pas toujours facile dans nos pratiques je trouve : « allez, là on se pose, et on prends le temps ! ».*

Je voudrai juste te faire remarquer quelque chose : il y a une différence entre comprendre et essayer d'en trouver la logique, ce n'est pas la même chose. Comprendre c'est essayer avant tout d'y mettre du sens. Or ce n'est pas le sens qu'il s'agit de saisir dans ces situations là mais quelle est la logique que met à l'œuvre le jeune, la faire saisir aux enseignants et de voir de quelle façon on peut intervenir sur cette logique parce que les significations de ce jeune, ce n'est pas forcément les mêmes que les nôtres parce qu'ici on est dans le cadre de formations psychiques particulières ; on n'est pas à discuter du sens commun.

*Par rapport à l'idée de perdre son temps, ce qui m'a semblé intéressant c'est l'intervention pédagogique. Une enseignante qui va dans le sens de l'enfant, qui accepte de jouer à cache-cache, c'est bien la capacité d'accueil à ces moments là aussi. Par rapport à l'intervention pédagogique, on a l'impression que c'est inutile alors on va passer à autre chose et c'est fondamental d'avoir la capacité à accueillir ces mouvements qui peuvent paraître marginaux ou contradictoires par rapport à l'équipe, alors qu'ils sont préparatoires à la suite. Si maintenant il peut avancer, c'est peut être parce qu'à un moment il a pu ramener tous ces mouvements. C'est les entendre même si c'est hors projet, la capacité sans arrêt à accueillir des mouvements...*

Récemment, il a un mois, je vais au collège et Arthur me dit « aujourd'hui j'ai un truc à faire, on fait pas de maths. » Alors je me suis occupée. Et à un moment, je lui dis : « bien écoute, je me pose vraiment la question, je crois que je suis payée à rien faire », et il me dit « m'enfin quand même, mais c'est ça qui est intéressant pour toi ! », il me rendait service en fait. Il y avait une enseignante à l'IUFM qui ne comprenait pas ce que je faisais avec lui...



# **Penser le temps en I.O.E.**

**De la nécessité du temps pour se comprendre,  
comprendre, apprendre dans la mesure d'I.O.E.**

*Roseline Droumaguet  
Françoise Lecointre  
Martine Nagat*

*(SOAE Quimper)*

**Une déclinaison du temps en Investigation et  
Orientation éducative (IOE)**

*Marie-France Postec*

*(SAE Morlaix)*



# **De la nécessité du temps pour se comprendre, comprendre, apprendre dans la mesure d'I.O.E.**

## **I.O.E. de Quimper**

Cette journée d'études organisée par le C.S.T. sur la thématique du « Temps » nous donne l'occasion de vous parler de notre travail en I.O.E. et, espérons-nous, de mieux le faire connaître.

Ce thème nous a paru tout à fait approprié à cette mesure judiciaire qui s'inscrit dans la contrainte et qui permet, dans la durée, de toucher à une certaine subjectivité et au cas par cas de chaque situation.

En introduction, nous avons souhaité nous référer à un précédent travail entre professionnels d'I.O.E. de Brest et de Quimper, en 2006, où nous avons déjà réfléchi à la notion de temps et ses effets durant cette intervention. A cette époque, la durée de la prestation – 6 mois – était mise en cause et nous avait poussé à cette réflexion.

Nous y reviendrons après vous avoir tout d'abord expliqué ce qu'est une mesure d'Information et d'Orientation Educative en vous lisant la présentation du Projet de Service.

### **LE PROJET DE SERVICE**

La mesure d'investigation et d'orientation éducative s'inscrit dans le cadre légal et en référence aux articles 375 à 375-8 du Code Civil et 1181 et 1200-1 du Nouveau code de procédure civile relatifs à l'assistance éducative. La mission s'articule dans le dispositif territorial sur la compétence du tribunal.

Sa finalité est l'aide à la décision du magistrat dans l'intérêt de l'enfant.

Les actions sont menées dans le respect des valeurs de la charte associative et du droit des personnes.

Ces actions ont pour objectifs :

- D'évaluer les difficultés du (des) enfants et de sa famille,

- D'en éclairer les causes,
- D'apprécier les capacités d'évolution,
- Et proposer toute orientation adaptée pour garantir la protection du (des) mineurs.

L'équipe pluridisciplinaire en constitue la pierre angulaire. Elle permet une approche commune et spécifique des situations garantie par les échanges et une diversité professionnelle.

- Le chef de service assure la représentation de l'institution auprès de la famille et du Juge des Enfants, tout en garantissant la pluridisciplinarité et la cohérence des interventions dans la durée de la mesure.
- Le travailleur social observe, évalue et rapporte les éléments de la réalité socio-éducative et familiale. Ceci en fait l'interlocuteur direct de l'enfant, la famille et des partenaires extérieurs, et le place en position de « référent »
- Le psychologue privilégie la dimension psychique dans l'accompagnement de la mesure et procède à une évaluation psychologique, en tenant compte des données de réalité et du caractère éducatif de l'I.O.E.
- Le psychiatre vérifie les hypothèses diagnostiques, éclaire les problématiques relationnelles intrafamiliales.

Le temps de l'IOE, rythmé par les rencontres interprofessionnelles constitue un moyen d'élaboration et permet une dynamique d'évolution de la famille.

La transmission écrite et formalisée de nos différentes observations présente des hypothèses étayées et des propositions répondant aux besoins repérés dans l'intérêt de l'enfant. Elle constitue l'aboutissement de notre mission.

Revenons à cette notion de temps juridique de la prestation I.O.E., communément ordonnée pour 6 mois par les magistrats de l'enfance. Nous nous sommes référées au texte élaboré par les deux services d'I.O.E. de la Sauvegarde du Finistère, fin 2005, et validé par le conseil d'administration en juin 2006.

La durée de la prestation (de 6 mois donc) était en cause à l'époque, les deux services s'étaient retrouvés dans ce qu'on peut appeler un « manifeste » pour attribuer toute sa valeur au TEMPS. Ainsi, nous énoncions :

La notion de temps est incontournable :

- a) Pour répondre aux textes réglementaires qui stipulent la recherche d'adhésion de la famille. Cette adhésion ne se décrète pas, elle s'acquiert, se construit et s'organise au cours de ces 6 mois.
- b) Pour permettre aux usagers de s'expliquer, de prendre conscience des nécessaires changements évoqués au regard du signalement et donc de se mobiliser dans cette perspective.
- c) Pour recueillir les données indispensables à la compréhension de la situation en sollicitant les partenaires sociaux privilégiés (CDAS, écoles, hôpitaux...).
- d) Pour garantir, dans le droit et l'intérêt des usagers, un regard croisé émanant de plusieurs disciplines.
- e) Pour permettre l'élaboration et l'évaluation nécessaires aux professionnels de la problématique familiale et impulser des changements.

Ensuite, après avoir énuméré les effets éducatifs de cette prestation, nous réaffirmons combien l'impact de ces effets restait dépendant de la DURÉE de l'intervention, pour nous nécessaire à maintenir à six mois.

C'est à partir de ces références déjà posées que nous allons nous lancer à penser le temps en I.O.E.

Tout d'abord, une sorte de mise en bouche lexicale, ces mots qui nous sont venus spontanément face à l'immensité et à l'insaisissable de la tâche :

*temps de se comprendre*

*de comprendre*

*d'apprendre*

*temps de déroulement*

*de cheminement*  
*temps de faire du lien*  
*temps de mobilisation*  
*temps judiciaire*  
*contraint, cadré*  
*temps de l'horloge*  
*temps de responsabilité*  
*de transfert*  
*de résistance*  
*de désir*  
*temps d'élaboration*  
*de recul*  
*de distance*  
*de réflexion*  
*de soutien*

Le temps des 6 mois de l'I.O.E. n'est pas toujours acquis puisque quelquefois nous avons des mesures de 4 mois.



Quoi qu'il en soit, c'est un temps précis, contraint, déterminé par le caractère provisoire, sans appel possible par la famille.

S'y rajoute une dimension dans l'espace privé du fait de visites à domicile.

A ce temps contraint, nous proposons, par l'écoute et la verbalisation aux personnes concernées, d'être partenaire d'un travail, d'élaborer quelque chose avec la visée d'en référer à l'instance judiciaire.

Ce n'est pas une enquête sociale.

Le temps de se comprendre est posé comme manière de faire, façon de comprendre vivante et non figée dans un discours déjà plein, cependant à partir d'éléments de réalité rapportés dans un signalement. On en verra une illustration tout à l'heure (exemple n° 1).

C'est cet abord qui instaure une consistance particulière à ce temps de l'I.O.E. bien qu'il reste néanmoins aussi un temps difficile à passer jusqu'à la décision, le plus souvent redoutée, du Juge des Enfants au terme de l'audience de fin de mesure.

Rien ne sera fait d'ailleurs pour illusionner les personnes de ce côté-là. C'est un travail. On manie un paradoxe. On pourrait parler d'une sorte d'injonction paradoxale.

*Comment, donc, se déroule le temps d'une I.O.E. ?*

Au début, s'installent des points de repères du côté de l'horloge, un rythme qui soutient une mobilisation (désir, transfert, temps de se comprendre). C'est aussi un temps de responsabilité du Service qui impose quelquefois d'agir rapidement du côté de la protection des enfants. C'est quelquefois un temps d'attente d'aide posé dès le début par les personnes concernées, malgré la contrainte. Un exemple en sera apporté plus loin (exemple n° 2).

L'intervenant social auquel le dossier a été confié peut se référer à tout moment à l'équipe et, ce, dès le début mais de façon instituée ; une réunion impose un temps de partage et de réflexion inter-disciplinaire.

C'est un temps à penser dans une position de recul, de distance à la fois vis à vis des gens concernés et des travailleurs sociaux à l'origine du signalement.

Le temps de retour vers la famille est nourri de ces réflexions et d'hypothèses à mettre à l'expérience de la rencontre. Un autre exemple se situera à ce temps-là (exemple n° 3).

Puis vient le temps de l'introduction d'un collègue psychologue et/ou psychiatre, pour des rendez-vous au service avec les enfants et les parents.

Cela amène l'intervenant à lever des peurs, des réticences et à observer ce qui se passe : aux extrêmes, un blocage ou une demande souvent liée à un supposé savoir.

Cela vient aussi faire tiers entre le travailleur social et la famille.

Puisque nous travaillons avec le support verbal, des paroles sont dites à ce temps-là de la mesure de façon croisée et entrent en résonance, tant pour le travailleur social, le psychologue, le psychiatre que pour la famille. Un exemple sera apporté du côté du psychologue (exemple n° 4).

Ce temps de résonance de toutes ces paroles et rencontres est en quelque sorte le moment fort qui s'inscrit dans la limite et la finalité d'une I.O.E. qui n'est pas un engagement dans la réalisation effective mais dans des pistes et des propositions qui se dégagent. Quelquefois la réalisation est déjà en germe. En tout cas, les effets sont saisissants bien souvent et alors force est de constater qu'il s'est bien passé quelque chose.

Le travailleur social donne du temps pour inciter les gens à engager des démarches ou se positionner dans quelque chose de plus concret, voir si la conscience acte quelque chose, même une petite chose qui se dégage de la résonance précédente.

Le temps de l'horloge revient avec la synthèse, le bilan, mais ne coïncide pas avec la fin de la mesure pour autant. Il reste un temps de cheminement, de soutien jusqu'à l'audience et aussi de responsabilité du S.I.O.E. Quelquefois, cela peut être simplement tranquillement un temps de distance, de reprise de soi.



## Exemple n° 1

### *Un temps pour se comprendre en I.O.E.*

Ce temps me paraît indispensable pour ne pas illusionner l'autre, s'illusionner mutuellement et tenter d'aboutir à un travail le plus authentique possible.

Voici un premier exemple vécu récemment :

*Une enquête préliminaire est en cours et une investigation ordonnée suite à des coups de ceinture reçus par J. (10 ans), de la part de son père. La fillette s'est plainte de douleurs à l'école et des hématomes ont été constatés sur diverses parties de son corps par le médecin de santé scolaire. La fillette a été placée par décision du Juge des Enfants.*

*Lors de mon premier entretien avec le couple parental, Monsieur V présente les faits comme « un accident », déclare vouloir « comprendre » pourquoi sa fille vole dans les magasins depuis quatre ans (bonbons, menus objets). Lorsqu'il est amené à reprendre le contexte des coups, il relate qu'il a « décidé » de lui donner des coups de ceinture.*

*Apparaît rapidement également son propre mode de vie très centré sur lui-même, laissant la mère, qui présente des difficultés psychiatriques, s'occuper seule des trois enfants dans la journée, lui-même vivant plutôt la nuit.*

*D'emblée, je ressens la nécessité de ne pas banaliser les faits de maltraitance et donc de ne pas rentrer trop vite dans le comprendre mais plutôt de se comprendre : que cet homme ressente mes doutes quant à la sincérité de ses propos, que moi-même je le cerne davantage ; ensuite effectivement nous pourrons passer à une autre étape.*

## Exemple n° 2

La mesure d'investigation pour le travailleur social qui la met en oeuvre dans l'espace (privé) et le temps (subjectif) de l'utilisateur, s'organise autour de RENCONTRES (d'entretiens, en terme professionnel) successives.

Nous faisons irruption dans le « temps des usagers » (dans leur rythme, leur ordre, leurs rituels...). Nous avons en mémoire toutes ces premières rencontres plus ou moins réussies, ou ratées, abordées toujours avec une certaine appréhension...

Quelquefois cette première rencontre se passe de façon étonnante !

*Ainsi récemment, mon premier contact avec une jeune mère et son bébé (contact volontairement envisagé de façon impromptue, après une première visite réalisée par le chef de service).*

*Ne trouvant personne au domicile, j'avais décidé d'attendre sur la place publique au pied de l'immeuble. Dix minutes plus tard, je repère à bonne distance une jeune femme poussant un landau et se dirigeant sans hésitation vers moi, de telle façon que j'ai fait un mouvement vers elle signifiant « vous me connaissez ? ». « Non, pas encore », me répondit-elle, « mais j'attends une dame depuis dix jours. C'est vous ? ».*



*Et bien, on se pose des questions :*

- je n'ai pas d'uniforme, qu'est ce que j'incarne pour qu'elle m'identifie aussi vite ?
- cette attente, de quel ordre est-elle ? Dans quel état est-elle depuis dix jours ?

*Et pourtant, c'est naturellement, sans plus de formalité, à une simple demande de prise de rendez-vous ultérieur, qu'elle m'a répondu par une invitation à la suivre dans son appartement. Une demi-heure plus tard, elle me confiait dans les bras son bébé pendant qu'elle lui préparait son biberon.*

*Depuis, les rencontres s'organisent sans réticence...*

*D'aucuns commenteront : soumission, conformité à la mesure. Cela me semble plus complexe. Sans doute sa hâte à ce que tout ça (ce « truc » qu'on lui impose) se mette en place, à voir à qui elle aura affaire, l'incite à agir, à jouer sa partition. Elle est chez elle, dans son temps, son espace, elle organise le déroulement de cette rencontre à sa façon, elle se donne à voir et moi en face, j'expose le plus clairement possible ma mission près d'elle et de son bébé. Quand bien même, nous ne sommes pas dans un rapport d'égalité, nous sommes dans un échange, un souci de compréhension et d'exigence réciproques qui, au fil de ce TEMPS d'intervention, prennent du SENS dans la plupart des cas.*

Ça ne se passe évidemment pas toujours si facilement.

*Ainsi, récemment, j'ai rencontré un père (après avoir déjà eu deux entretiens avec sa compagne en congé maternité). Il avait été difficile de fixer un créneau horaire, ce monsieur ayant peu de disponibilités.*

*Celui-ci a manifesté d'emblée une grande réticence, prétextant successivement :*

*... « Je n'ai pas de TEMPS à vous consacrer »...*

*... « Je n'ai pas de TEMPS à perdre »...*

*S'en suivent, dans ces cas-là, des échanges où nous développons des arguments pour amener à plus de raison, compte tenu de la commande du magistrat.*

*Monsieur finira alors par accepter de concéder de SON TEMPS à nous rencontrer, tout en annonçant : « Je vous préviens, avec moi, il est hors de question de parler du TEMPS PASSE » (c'est à dire de son parcours que nous sommes amené à interroger)...*

*Au final, le TEMPS de la mesure se déroulant, il se laissera aller à des confidences (au besoin de se faire comprendre, en fait) : « Il faut que je vous raconte... pour que vous compreniez bien... ». Il déroulera alors son histoire personnelle très pathétique.*

En conclusion, je suis toujours surprise après quinze ans d'intervention en I.O.E., de cette façon qu'ont les gens de reprendre « mine de rien » à leur compte, ce bout de TEMPS qu'on passe avec eux, chez eux, à les écouter, ce qu'ils apprécient dans la majorité des situations. Comparant à d'autres types d'intervention, ils confient souvent « *Vous, au moins, vous prenez le TEMPS...* ».

On peut affirmer qu'il se passe réellement quelque chose au cours de ce TEMPS d'investigation. Cette mesure produit des effets incontestables dont nous ne pouvons pas vraiment cerner tous les effets sur le moment, ceux-ci opérant dans le TEMPS, qui se déroule ensuite...

### **Exemple n° 3**

#### ***Effet de résonance intime après la réunion pluridisciplinaire***

Cet exemple se situe plus tardivement dans la mesure et après la réunion pluridisciplinaire où j'ai pu exposer ses premières constatations, mes ressentis sur cette famille.

*Le fait de verbaliser à Mme C mon ressenti sur les propos inquiétants qu'elle a pu tenir sur ses filles à certains moments rend cette mère plus authentique, moins inconstante.*

*Mme C avait donc alerté en évoquant des pathologies graves pour elle-même et ses filles notamment, pathologies non corroborées par des examens médicaux. Par ailleurs, des difficultés réelles (scolaires pour l'une des enfants) étaient minimisées.*

*J'exprimerai donc à Madame qu'en utilisant des propos inquiétants sur ses filles, elle semblait parler d'elle-même ou de parties souffrantes d'elle-même, de sa propre souffrance d'enfant.*

*Cela aura un effet de transfert positif de la part de Mme C. qui avait mis un certain temps avant de s'installer dans la mesure.*

## Exemple n° 4

### *Temps de résonance*

*Laetitia, 14 ans en 2006, fait l'objet d'une mesure de réparation pénale pour un incident violent avec une autre jeune. Le collègue s'inquiète pour elle et demande une aide éducative judiciaire car Laetitia a baissé les bras pour le travail scolaire alors qu'elle semble demander de l'aide.*

*Par ailleurs, la mère de Laetitia, qui a la garde de deux autres enfants de pères différents, s'enfoncé dans des difficultés personnelles et ne peut plus faire face à la gestion du quotidien.*

*Les pères des deux enfants plus jeunes se mobilisent pour solliciter leur garde.*

*Quant à Laetitia, son père manifeste son intérêt mais se dit dans l'impossibilité de la prendre en charge. Elle est confiée à une jeune tante maternelle par le Juge des Enfants.*

*Voici la situation lorsque démarre l'I.O.E. pour évaluer les besoins de chaque enfants en matière de protection et d'éducation.*

*Face à la chef de service qui le reçoit pour un premier entretien afin de lui présenter l'I.O.E., ce père exprime son embarras de n'avoir pas fait davantage pour sa fille et s'en justifie du fait qu'il s'est retrouvé seul, suite à un divorce, à élever ses deux enfants aînés et qu'il ne se sentait pas le courage de se battre pour se charger en plus de Laetitia.*

*A l'éducatrice, ce père exprime qu'il n'a pas suffisamment eu de relations construites au quotidien avec Laetitia enfant, pour pouvoir accueillir cette adolescente à son domicile alors qu'il vit seul, les enfants aînés étant devenus indépendants. Laetitia, pour sa part, exprime ne pas trop connaître son père.*

*Durant le bilan psychologique, Laetitia peut dire que, contrairement à sa sœur cadette, elle n'a pas eu de père pour s'occuper d'elle. Elle est contente d'être confiée à sa tante, n'ayant que cette famille maternelle comme point d'attache depuis toute petite. Elle en veut à sa mère dont elle se sent lâchée actuellement, impuissante à la faire réagir. Elle ne se voit pas vivre au quotidien avec son père, maintenant qu'elle est adolescente.*

*Par la tante, j'apprends que le père peut faire des démarches d'accompagnement de sa fille pour l'école. Celui-ci dira assumer aussi des soins médicaux pour*

*Laetitia. Il a toujours payé la pension alimentaire et a même soutenu financièrement des vacances en colonie.*

*L'entretien psychologique avec ce père commence par l'énoncé de son agacement face aux rendez-vous avec différents professionnels (« Encore tout répéter », « Vous ne vous parlez pas entre vous »). Il s'explique sur son impossibilité à s'occuper de Laetitia, ajoute que cela le perturbe de revenir sur le passé et aussi qu'il a souffert de ne pas avoir élevé Laetitia. Il souhaiterait qu'on ne laisse pas tomber sa fille maintenant, la trouvant plus heureuse actuellement mais circonspect sur la solidité de la jeune tante maternelle qui en a pris la responsabilité. Puis, ce père peut dire qu'il est tracassé qu'on puisse penser de lui qu'il est un mauvais père.*

*Lui-même, abordant sa propre histoire, fait état du fait que sa famille était éclatée, qu'il a vécu avec sa mère et n'a pas connu son père. Il a fait connaissance de ses demi-frères, côté maternel, à l'enterrement de leur mère commune en 2002, ceux-ci ayant vécu avec leur propre père et n'ayant jamais connu leur mère. Cette femme était elle-même orpheline, élevée par une tante dans un contexte de guerre.*

*Suite à cet énoncé, le père de Laetitia trouve intéressante l'idée de parler de son histoire à sa fille et de lui expliquer ses limites en tant que père.*

*Par la suite, on apprendra que ce père s'est davantage autorisé à initier des repas de famille, par exemple, et que la relation à Laetitia s'est davantage ouverte, à la satisfaction de celle-ci, qui, désormais, peut même faire l'envie de sa sœur cadette.*

Roseline Droumaguet, éducatrice spécialisée

Françoise Lecointre, éducatrice spécialisée

Martine Nagat, psychologue

SOAE Quimper

# **Une déclinaison du temps en Investigation et Orientation Educative IOE de Brest**

Le temps d'investigation et d'orientation éducative est tout d'abord celui du juge des enfants. Le temps de l'IOE est en effet un temps juridique, celui d'une procédure avec ses échéances. Celles-ci garantissent aux parents et aux enfants qu'une décision les concernant soit rendue dans les délais fixés par la loi. L'échéance garantit les droits et devoirs respectifs des parents et des enfants. Elle permet une étape primordiale : la convocation chez le juge pour le débat contradictoire. Elle fixe des repères temporels. Elle contribue ainsi à une démarche éducative.

Mais les échéances sont aussi contraignantes. Des parents s'impatienteront tandis que d'autres feront durer par leur résistance, leur opposition ou leur incompréhension. Le temps est pesant alors...

Dans tous les cas, les échéances limitent le temps d'intervention des professionnels. Elles obligent à conclure à temps. Ceux qui pratiquent l'IOE vous diront « qu'ils sont pris par le temps » Mais alors combien de temps dure la procédure ?

C'est le magistrat qui en fixe le délai ; délai qui court entre zéro et six mois, rarement atteints d'ailleurs.

La mesure d'investigation se situe plus souvent entre quatre à cinq mois. Quatre à cinq mois c'est le temps dont disposent les professionnels pour démontrer les conditions d'exercice de l'autorité parentale, qualifier un danger pour l'enfant et formuler des propositions éducatives au magistrat.

L'ordonnance du tribunal parvient au service en moyenne 2 à 3 semaines après la prise de décision. En tenant compte des emplois du temps respectifs, l'équipe rencontre la famille, une à trois semaines après l'arrivée de l'ordonnance ou dans la journée si des faits majeurs l'imposent : crise familiale, fugue d'un adolescent, préoccupation pour un jeune enfant...

Vous avez tout compris : l'équipe dispose de 3 ou 4 mois d'intervention. Elle doit se montrer patiente et réactive car il lui faut tout à la fois accorder du temps à la famille, prendre le temps

d'écouter, de regarder, se donner le temps du partage d'informations avec des partenaires, préserver du temps pour la réflexion et l'élaboration.

Agir à temps n'est pas à exclure ; exemple : saisir le magistrat à tout moment si une mesure de protection immédiate doit s'envisager pour l'enfant. Autant dire que l'équipe de professionnels ne peut qu'occuper son temps à bon escient. Il lui faut dépasser les contraintes qui le raccourcissent ou le rendent oppressant car L'IOE est le temps d'une démarche compréhensive.

Le temps de l'IOE est aussi et surtout celui de l'enfant et de ses parents. La famille est inquiète, impatiente. Parents et enfants expriment leur vision contradictoire d'une procédure trop longue parce qu'imposée et pas assez rapide dans l'apport de solutions. C'est l'inquiétude des parents vis-à-vis de la procédure ou leur attente d'action concrète et immédiate qui les conduit à interpellier le service rapidement et de façon désordonnée. C'est leur sentiment de perte de temps qui les amène à refuser la rencontre dans le temps imparti...

L'environnement social qui a déjà consacré du temps aux problèmes éducatifs signalés revendique éclairages et solutions.

La famille vit sa vie à temps plein tandis que les professionnels ont un emploi du temps bien délimité. Organiser la rencontre entre la famille et les professionnels n'est pas une perte de temps mais le calendrier ne suffit pas. Car, aux exigences peu discutables du tribunal s'ajoutent les conditions de travail des professionnels : une présence de cinq jours par semaine, des absences non remplacées pour congés conventionnels, des situations plus pressantes que d'autres, des distances géographiques qui mobilisent ce temps si précieux et toujours des imprévus dans le temps : des audiences programmées avant l'échéance par exemple.

Quelle que soit la durée de l'intervention, les questions sont récurrentes. Comment éviter une approche administrative, un travail en séries qui produirait chez les professionnels un sentiment d'abattage et une perte d'efficacité dans la compréhension de situations complexes ? Comment trouver le temps d'une véritable relation ? Comment ne pas précipiter la lente dynamique éducative ? L'investigation et l'orientation éducative deviennent ainsi affaire de rythme, d'équilibre entre contrainte et souplesse, de sens à la vie familiale et à l'intrusion de professionnels dans la sphère privée.

Tempo familial et tempo professionnel ne concordent pas toujours. Les normes temporelles des professionnels et le temps social du service éducatif contrarient parfois les horaires (ou l'absence d'horaires) de parents sans activité ou aux rythmes de travail décalés. Par-dessus tout, le rythme aléatoire et le caractère imprévisible des événements familiaux bousculent un déroulé d'intervention.

Il faut surtout garantir les séquences nécessaires à l'échange tout en laissant une place aux imprévus qui bousculent. La mise en place de protocoles est certes une manière de gérer le temps. S'ils ne servent qu'à le maîtriser, ils demeurent insatisfaisants. L'illusion du temps maîtrisé et de la vérité est le piège à éviter. Perdre son temps à attendre le parent et l'enfant peut s'avérer utile.

Car enfin, le temps de l'investigation judiciaire est également celui des professionnels. Sans eux, la rencontre avec les parents et les enfants ne se construirait pas. La vigilance ne s'exercerait pas. Et alors à quoi cela servirait-il d'avoir du temps ?

Difficultés du moment, obstacles du passé et capacités à se mobiliser pour l'avenir s'inscrivent dans le temps de la relation éducative. Le rapport au temps n'est pas que quantitatif. Il s'agit ici de la qualité de la présence, de l'écoute, de l'attention et des réponses. Parce que les professionnels savent s'adapter aux rythmes du tribunal et de la famille, surmonter le manque de temps et accorder leur appréciation du temps, les échéances sont respectées.

Ainsi, le temps de l'IOE produit son effet. Il garantit le passage à une autre étape : le retour à l'autonomie ou l'aide à l'éducation des enfants pour qui le temps qui passe est décisif. C'est dire l'intérêt des échéances.

Marie-France Postec, Chef de service  
SAE Morlaix

## Synthèse des débats

*Les animateurs proposent de transmettre ce qui leur vient à l'esprit suite aux interventions : « le temps c'est la **maturation**, la notion **d'échéance** c'est une étape importante qui balise cette durée de l'IOE, chaque rencontre a un **rythme** qui introduit les notions du subjectif, de l'individuel, mais ces temps différents peuvent se rencontrer.*

*La notion de **projet** que l'on n'a pas encore abordé mais auquel il faut réfléchir.*

*La notion du temps est présente dans toutes les activités de la sauvegarde*

*La salle demande aux professionnels comment ils peuvent gérer le paradoxe de l'IOE, mesure d'instruction, donc de procédure judiciaire inscrite dans des formalités très précises, et leur objectif personnel et professionnel éducatif, et si c'est un choix préalable.*

L'**intervenant** répond que ce n'était pas un choix, qu'au début ils ont parfois été piégés par les attitudes de certaines familles, qu'ils ont parfois banalisées au gré de leurs illusions ou auxquelles ils ont répondu de façon trop tendue. Il lui semble qu'aujourd'hui ils ont une pratique plus équilibrée, plus en cohérence les uns les autres, que suite à un questionnaire consécutif à la loi de 2002, il en ressort des attitudes communes basées sur l'écoute, l'humanité, le respect. De surcroît ils ont pris conscience qu'il fallait prendre un temps d'échange en équipe.

*Un participant soulève la question du sens que cela soit en AEMO ou en IOE. Seul le temps suffisant permet la découverte des richesses de chaque famille.*

*Un professionnel positive le « temps–contrainte » en s'appuyant sur la situation d'une adolescente suivie au CMPP et qui suite à des actes de violence contre sa mère a été dirigée au centre de crise et enfermée toute une journée. Malgré le côté « barbare » de cet enfermement, quelque chose s'est débloquée, a redémarré. Reprenant les mots de la jeune : « ce médecin je ne l'aime pas mais il m'aide », il confirme que la contrainte n'empêche pas l'échange entre deux êtres humains, car la contrainte peut avoir des effets dès lors que le travail de compréhension et de soutien s'accompagne de l'humanité nécessaire. Même si cela n'est pas le but de l'IOE, sa fonction est de soutenir les parents en grande détresse.*



Une intervenante ajoute que ce qu'elle trouve très touchant dans leurs interventions c'est que malgré les difficultés, grosses difficultés de tous ordres que ces parents rencontrent, ils arrivent eux (les professionnels) à prendre cette position de leur transmettre qu'ils sont là pour les faire rebondir, pour les aider dans leur fonction parentale, que l'IOE n'est pas seulement un jugement mais une bouée de sauvetage qui permet à ces parents de se repositionner non seulement pour leur enfant mais aussi pour eux-mêmes. Elle se réfère à l'exemple cité dans son intervention en affirmant que le fait de le « réinterpeller », d'apporter une écoute, du crédit à un père en tant que parent, suffit à créer du lien, permet de le restaurer même si dans cette situation la jeune reste vivre chez sa tante et que ce père est conscient qu'elle ne peut vivre seule avec lui.

Elle est persuadée que « même très cassés, les gens ont envie de se battre quand on leur propose de s'occuper de leurs enfants, cela leur fait du bien, leur donne des motivations à s'accrocher ».

*La résonance est certes importante dans votre travail mais cela n'est pas tout, c'est aussi le problème de la représentation que chacun se fait du temps : le chronos est vécu subjectivement. L'uniformisation en lien avec l'horloge, invention qui n'est pas si vieille que*

*cela, a pris un pouvoir sur les gens mais ne peut néanmoins empêcher cette interprétation, cette sensation personnelle que chacun a avec le temps et cela lui semble essentiel.*

Une autre intervenante répond dans la continuité qu'en se référant à 15 ans d'expérience professionnelle, elle en arrive au constat que c'est la multiplicité des représentations du temps et le manque de concordance de ces représentations, qui va surajouter à l'effet contraignant. Elle ajoute que dans une équipe qui travaille en IOE il faut parvenir à un minimum d'accord sur les représentations des temps nécessaires pour mobiliser les parents et pour la prise en compte suffisante des besoins de l'enfant.

Quand l'équipe ne peut échanger, chacun ajoute une pression en se fixant des impératifs de temps, se bouscule dans l'intervention par cette impression qu'il se fait du temps. Un temps d'échange aurait permis d'apaiser cette pression.

*Une secrétaire de l'IOE précise qu'elle intervient en dernier volet dans la réception de l'écriture. Elle affirme que c'est tout un art d'être dans cette posture à s'adapter aux rythmes de chaque professionnel dans sa gestion du temps tout en parvenant à ce que le dossier **parte à temps**.*

*Il faut veiller à recadrer le professionnel tout en respectant le temps qu'il lui faut dans cette recherche d'humanité.*

Les intervenants notent que c'est tout le paradoxe : qu'en IOE, il faut finir et qu'en fait ils ont toujours cette impression d'inachevé. Vouloir développer une intervention psycho-éducative et respecter le délai de quatre mois, c'est très frustrant !

**Le temps judiciaire : temps  
contraint... temps « garantie »**

*Martine Pelleau  
(ITES)*



# Le temps judiciaire :

## Temps contraint... temps « garantie »

AVANT PROPOS : lors des réunions préparatoires au CST et lorsque le thème du temps a été retenu, j'ai très vite entendu que le temps était vécu comme bousculant, frustrant, contraignant. En lien avec cette sensation d'un temps si fugitif m'est venu à l'esprit ce poème de LAMARTINE *Le lac* : « O temps suspends ton vol et vous heures propices suspendez votre cours » mais aussi cette vieille chanson populaire « si l'on pouvait arrêter les aiguilles à l'horloge qui marque les heures de la vie... ». En même temps j'ai eu une autre pensée pour celui qui attend en prison avec impatience l'heure de sa libération. Heureusement pour lui le temps ne peut être arrêté !

J'ai donc proposé de vous transmettre une autre vision du temps celle du temps judiciaire du moins comme je le ressens : un temps qui peut paraître contraignant mais qui pour moi est synonyme de **garantie**.

En effet ce temps judiciaire, temps préétabli, formalisé dans les codes, adapté selon les procédures civiles, pénales, administratives ; Ce temps judiciaire donc s'inscrit dans des délais, des prescriptions, des échéances qui peuvent certes être vécus comme des contraintes :

« J'ai encore combien de temps pour introduire mon action en justice ? »

« Pendant encore combien de temps le délit sera-t-il inscrit sur mon casier judiciaire ? »

Deux questions qui témoignent d'attentes différentes :

- l'une craint le temps qui passe car de son point de vue il est trop court pour une réflexion suffisante avant d'aller en justice : les **recours** tant sur le fond que sur la forme suite aux décisions judiciaires sont aussi variables : de 5 à 8 jours en matière pénale, ils peuvent être de 15 jours à un mois dans les procédures civiles et de 1 mois à 2 mois dans les procédures administratives. D'où, l'importance des notifications individuelles afin de s'y repérer, car il ne faut pas oublier que le temps de recours passé, la décision passe en force jugée. Et je n'approfondirai pas la difficile appréciation du « jour franc » en général Oh.

- l'autre au contraire impatiente trouve le délai d'inscription de sa peine sur le casier judiciaire beaucoup trop long : c'est le temps des **prescriptions**, très variables selon les procédures : de 30 ans pour les actions en responsabilité civile, il passe à 2 ans en matière de prescription d'infraction ou de peine « contraventionnelles ». La prescription peut aussi différer selon la gravité des actes : de 20 ans pour les crimes de droit commun jugés, elle passe à 30 ans pour ceux à caractère sexuel voire ne s'éteint jamais pour les crimes contre l'humanité.

Mais ces temps si bien formalisés sont aussi des **garanties pour les justiciables**, notamment :

- **Garanties contre l'iniquité** : savoir qu'en lien avec la qualification des faits incriminés au pénal, les temps de détention provisoire, les peines d'incarcérations sont fixées dans des maximums. Ainsi malgré le durcissement de l'ordonnance 45 la limite maximale de détention provisoire pour un mineur est de deux ans en cas d'incrimination pour crime. Certains peuvent trouver cela encore bien long, mais rappelons nous les réactions de révolte des proches et amis de Clarysse et D'Erwann<sup>3</sup> lors de la remise en liberté avant le procès de leur bourreau mineur au moment des faits. C'était pourtant au nom de l'égalité de tous devant le temps judiciaire qu'il en était ainsi.
- **Garantie contre l'aléatoire** : par la recherche de la preuve nécessaire et suffisante qui prend du temps (vérification, enquêtes, expertises, reconstitutions, confrontations...).
- **Garantie contre l'imprévision** par le principe de **non rétroactivité de la loi** (sauf la loi pénale plus douce) qui garantit au citoyen que ne lui sera appliqué que le texte qui était en vigueur au moment des faits, car s'il nul n'est censé ignorer la loi encore faut-il qu'il sache laquelle.

---

<sup>3</sup> assassinat précédé d'actes de torture sur Clarysse et son compagnon à Brest

- **Garantie contre la lenteur voire la passivité** de la justice : ainsi l'assurance pour les parents dont les enfant sont placés en urgence de pouvoir être auditionnés par le juge des enfants dans les 15 jours de sa saisine. Le temps judiciaire doit aussi être respecté par le magistrat <sup>4</sup>.
- Garantie de révision possible ainsi par la libération conditionnelle à la moitié de la peine pour le condamné non récidiviste qui présente des gages sérieux de réadaptation ou par la révision de l'assistance éducative au maximum tous les deux ans <sup>5</sup>.

En effet tous ces délais sont des délais de réflexion, de vérification, de rétribution, mais aussi de pardon. Le temps judiciaire procède par étapes : temps de l'introduction de l'action, de l'instruction, du contradictoire, du jugement, de la notification du recours et enfin temps définitif de la force jugée

Les travailleurs sociaux qui travaillent avec la justice sont contraints par ces échéances qui sont autant d'opportunités de marquer un *temps d'arrêt* dans leurs interventions quotidiennes, de prendre du recul suffisant pour mettre en mots les réflexions, les ressentis, les réponses afin de les évaluer dans un rapport. **L'échéance** participe aussi au rythme du temps judiciaire : sans être systématiquement une fin en soi elle est l'aboutissement d'une étape avant le commencement d'une autre.

Martine Pelleau , formatrice - juriste  
ITES

---

<sup>4</sup> décret du 15 mars 2002

<sup>5</sup> sauf situation exceptionnelle lorsque l'enfant a besoin d'une continuité de vie affective et géographique.  
Loi du 5 mars 2007 'loi sur la protection de l'enfance », nouvel art.375 du code civil



# **La question du temps dans le travail social**

*Jean-Pierre Kervella  
(ITES)*

*Texte ayant servi de support à l'intervention de Jean-Pierre Kervella lors de la journée de réflexion de la délégation départementale du CREAI Bretagne dans le Finistère le 21 novembre 2002 dont les actes ont été publiés par CREAI de Bretagne sous le titre Entre immédiat et éternité : Le travail éducatif, thérapeutique et social à l'épreuve du temps, 2002.*



# La question du temps dans le travail social

Dans l'introduction je donnerai quelques éléments de réflexion sur la notion de temps. Mais la question principale portera plus particulièrement sur l'aspect conventionnel et pourtant universel qu'il prend dans toutes les sociétés, avec les différentes manières dont on l'appréhende. Un des objectifs principaux de cette réflexion est de relativiser notre façon de le voir, de le vivre. Ceci amènera des critiques sur notre façon d'aborder le temps, le temps du travail avant tout. Mais le but avoué est d'amener à une réflexion sur le travail social.

Pourquoi cette question du temps ?

Le temps a toujours été l'objet de constructions mystiques, mythiques ou cosmiques dans toutes les sociétés. Le temps est une donnée philosophique fondamentale pour l'humanité du fait, entre autres, de son irréversibilité et de sa fuite continuelle. Nous savons tous que plus il s'écoule et plus il nous rapproche de notre mort. Est-ce pour cela que nous lui accordons tant d'importance et de plus en plus dans nos sociétés modernes, avec cette volonté de toujours aller plus vite, de toujours mieux maîtriser le temps ? Qu'est donc cette nouvelle tendance à vouloir tout faire dans l'urgence ? Les situations d'urgence que l'on voit apparaître dans le travail social révèlent-elles une modification des difficultés, comme on l'entend bien souvent, ou bien les institutions les perçoivent-elles ainsi ? Peut-être sommes-nous en train de singer le monde de l'entreprise où pour être performant désormais tout doit se traiter rapidement, sinon nous risquons de perdre le marché. Ou alors entrons-nous dans un phénomène de mode (ou qui fait « tendance » selon l'expression en vigueur) puisque les médias semblent conforter cette tyrannie de l'instant, de l'immédiat, se contentant de suivre et de donner priorité à l'évènement dans sa brutalité, dans sa futilité aussi ?

Nous serions ainsi arrivés à une société dite post moderne où le déroulement et les changements de plus en plus rapides de la production et de la consommation font que la culture prédominante serait celle du règne de l'éphémère éternel frisant, dans cette fuite éperdue, la négation du sens de la vie. Désormais l'ironie elle-même ou le cynisme, du fait de cette immédiateté qui empêche

ou nie tout projet, tout avenir construit, seraient des modes de pensée ou des valeurs suprêmes<sup>6</sup>. La vitesse de ces multiples changements - mais s'agit-il vraiment de changements ? - est induite par les nouvelles technologies de la communication. Si l'éducation se trouve soumise à cette même contrainte ne peut-on craindre d'une part une pléthore de réponses au coup par coup, sur le modèle du *just a time* du monde industriel au risque de n'avoir pas de réelle finalité. D'autre part, du fait de cette inflation d'actions et de contrôles de plus en plus draconiens, avec cette fameuse exigence de traçabilité, une informatisation systématique de toutes les actions, même relationnelles ne va t-elle pas modifier notre manière de percevoir et de vivre le temps ?

Mon propos ne répondra pas directement à de telles questions mais tâchera de montrer que cette volonté d'être maître du temps n'est pas la meilleure solution pour traiter des actions éducatives ou sociales où, bien au contraire, il faut prendre du temps. Je ne traiterai pas non plus du temps nécessaire à une bonne éducation, ni de l'acquisition des repères spatiotemporels chez l'enfant, bien que cette question reste primordiale dans tout travail éducatif et social. On verra au cours de mes propos que ces repères temporels sont importants pour la vie sociale et même pour se définir, se sentir membre d'une société et que là aussi leur acquisition ne peut se faire que sur un temps relativement long. En effet il faut tenir compte que dans notre vie personnelle, selon nos âges et, plus encore, dans notre vie sociale et quotidienne, le temps et sa gestion restent des points cruciaux pour les humains.

C'est pourquoi la question de cette gestion sera principalement traitée ici. Dans un premier temps reprenant ce qui vient d'être dit dans cette introduction nous montrerons son importance dans notre vie d'homme en insistant sur les différentes formes qu'il peut prendre selon les époques et les sociétés. Dans un second point, prolongeant cette approche quelque peu relativiste nous ferons un petit historique sur la manière dont le temps fut ou est utilisé dans les activités de travail, lorsque nous sommes passés du travail à la tâche au travail en temps mesuré, comptabilisé. Nous nous intéresserons alors au temps de loisir et surtout au temps libre, mais faussement libre, que laisse le chômage. Enfin en dernière partie, nous donnerons des éléments de réflexion, de réponse peut-être, grâce à la notion de projet, projet au niveau de la personne et au niveau de la société. Cette notion de projet qui est éminemment temporelle, permettra de joindre les deux approches du temps que nous avons évoquées et dont nous avons montré

---

<sup>6</sup> Développer cette idée prendrait trop de temps car bien souvent on tend à accorder à cette immédiateté une importance majeure qui fait croire, par exemple, que, dans le domaine de la communication, l'information informatique est du même ordre que « les nouvelles provenant du voisinage » hypothèse que semble suggérer Manuel Castells, in *La société en réseau*, Paris, Fayard, 2001, p.565-571. Cette hypothèse oublie que d'une part le développement de cette rapidité d'information n'entraîne pas systématiquement une meilleure qualité des relations ni, d'autre part, une réduction des inégalités, entre classes sociales, entre pays (occidentaux et du Tiers Monde principalement), au contraire même, du fait entre autres d'un accès inégal à cet équipement informatique.

l'importance : le temps dans la vie, dans l'éducation de l'homme et la réinscription dans le temps social de ceux qui sont dans un temps vide et que notre société met plus ou moins de côté.

## **I. Le temps, une catégorie humaine universelle construite**

### a) Le temps une catégorisation universelle

Le temps est, avec l'espace un des modes de catégorisation les plus usités par les hommes. Kant dit que le temps est une des plus importantes catégories de notre entendement montrant par là que son appréhension, sa mesure en dépendent donc. Mais en réalité malgré le déroulement régulier des saisons, des journées, avec, par exemple, le lever et le coucher du soleil, le déroulement des temps n'est perçu et parlé que par les hommes. Le temps a toujours été l'objet de mesures, tant dans le déroulement des âges, des classes d'âge avec attribution de statuts chez l'homme, que dans la séparation des temps journaliers ou quotidiens entre temps d'activité et de travail et temps de repos ou de loisir. Il est aussi l'objet d'apprentissages, cela dès l'enfance où seront fournis à l'enfant les repères nécessaires à une vie sociale normale et équilibrée. En effet l'éducation de l'homme consiste en l'acquisition ou plutôt en la transmission de repères spatiaux temporels. L'acquisition de repères temporels et le repérage dans le temps sont caractéristiques de l'activité mentale de l'homme et de son humanité

Si la notion de temps peut s'appuyer sur des éléments naturels il faut cependant considérer le temps comme pouvant être sujet à perceptions et à utilisations différentes mais en même temps comme une notion indispensable dans notre vie d'homme. Comme on vient de le dire, pour Kant c'est même une catégorie de notre entendement, catégorie qui existerait a priori, avant même notre confrontation à la réalité, mais il oublie de dire que les catégories temporelles sont empruntées à la vie sociale. Ce que nous nommons le temps mesuré, autrement dit pour être plus précis, le temps dénombré de l'horloge, à base mathématique, n'est qu'une construction sociale<sup>7</sup>. Notre comptabilité du temps en années, mois, jours a certes une base naturelle mais si l'on arrive aux heures, minutes, secondes on voit là une construction sociale basée sur que l'on nomme le « noyau dur » de la perception occidentale : les sciences physiques et les mathématiques. Or la mesure du temps comme toute mesure même celles du monde physique n'est qu'une convention<sup>8</sup>. Norbert Elias dit qu'il faut aborder les phénomènes humains, et le temps donc, d'une manière humaine, en déconstruisant nos représentations les plus évidentes, les plus établies

---

<sup>7</sup> Dans le Talmud il est dit et cela va à l'encontre de notre conception rationnelle et anthropocentrique du temps que les années n'ont peut-être de sens que si les hommes sont là pour les compter.

<sup>8</sup> Norbert ELIAS, *Du temps*, Paris, Fayard, 1996, pp. 18-22

aujourd'hui. Il s'agit selon lui de prendre quelques distances non seulement vis-à-vis du temps mais aussi de la guerre et aussi vis-à-vis des processus aveugles qui produisent ces phénomènes<sup>9</sup>. Il s'agit donc ici de nous rendre compte que nos perceptions du temps méritent d'être relativisées ou du moins interrogées.

#### b) Les âges de la vie, le temps de l'homme

Notre première réflexion portera sur le déroulement des âges et sur ce qui semble être devenu de nos jours, avec le diffèrement de l'entrée des jeunes dans le monde du travail, une question grave pour les moins bien dotés d'entre eux.

Dans presque toutes les sociétés les âges de l'homme sont répertoriés selon le schéma classique : l'enfance, la jeunesse, l'âge adulte, la vieillesse. Quoique la jeunesse soit une catégorie relativement récente on remarque que dans les pays chrétiens depuis longtemps déjà ces passages d'un statut à l'autre étaient marqués par des rites et des fêtes. Le baptême, la communion, le mariage et les rites funéraires étant les quatre points principaux de ces passages. Il est vrai que le service militaire ou dans d'autres sociétés les rites d'initiation à la puberté peuvent avoir même fonction d'entrée dans la vie adulte.

Ceci montre déjà que l'identification d'un homme, c'est-à-dire son statut, se fait selon ce que l'on nomme les étapes de la vie et aussi parfois dans certaines sociétés, les classes d'âge. Ces identifications sont le résultat de processus de socialisation, de processus éducatifs qui commencent et aboutissent par des périodes de rites, ces fameux rites de passage nécessaires à l'appartenance à un groupe d'âge et par là à une société. Ceci amène la première interrogation sur la place accordée à certaines classes d'âge dans notre société. Des seniors ont ainsi pu bénéficier ou du moins ont pu gagner des avantages à rester jeunes tels ces « jeunes retraités », consommateurs de loisirs, échappant ainsi à la catégorie d' « ancêtres », statut qui leur aurait été attribué dans des sociétés de type traditionnel. Cette absence de rite peut poser problème quant au manque de reconnaissance de la jeunesse, surtout de celle qui ne possède pas de capitaux scolaires ou économiques et sociaux. Si à cette déritualisation s'ajoute la perspective d'un avenir incertain ou d'un manque d'avenir il est certain que la place de cette classe d'âge est difficilement envisageable et elle peut se manifester par des conduites déviantes ou de refus, de révolte même. Le temps de la jeunesse est un temps repéré et repérable quand on est inscrit dans un parcours relativement établi, avec un minimum de projet réaliste et réalisable. Pour ceux qui

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 205

manquent de capitaux, si de surcroît il n'y a plus de marqueurs de passage et par conséquent pas d'attribution de statut clairement défini, ce temps de jeunesse est un temps long, difficile, vécu à la manière de celui des chômeurs de longue durée dont on parlera tout à l'heure. Et contrairement à ce que peuvent penser les psychologues le temps de crise de l'adolescence n'est pas tant une interrogation sur son identité sexuelle, avec réactualisation de l'oedipe, qu'une interrogation sur sa place sociale et sur son avenir ou quelquefois sur son manque d'avenir, plus particulièrement d'avenir professionnel.

## **II. Le rapport au temps de travail**

Dans cette seconde partie, abandonnant la question des âges et des statuts, nous allons revenir à une perception plus précise du temps puisque nous aborderons d'une part sa mesure au sein de l'activité de travail et d'autre part les répercussions que la manière de compter et d'appréhender ce temps de travail, même lors de son absence, peuvent avoir sur les humains. Nous verrons que là encore la question de la place accordée à l'individu dépend en quelque sorte de son inscription dans le temps social qu'est le travail, au moins dans nos sociétés industrielles. C'est pourquoi les manières différentes de considérer ce temps de travail peuvent nous amener à interroger nos représentations, nos pratiques.

### **a) Du travail à la tâche au temps mesuré**

Nous avons précédemment énoncé qu'il n'existe pas de société où n'ait été donnée une mesure du temps, soit des temps de la vie de l'homme, soit même du déroulement des jours, des années. Mais seule notre société occidentale s'est soumise, à l'exception de quelques professions (paysans, pêcheurs, artistes...) à une réglementation aussi draconienne du temps de travail. Le temps de référence est un temps mécanique, le temps mesuré et mesurable qui fait que la valeur accordée à l'œuvre produite et donc au travail fourni est fonction du temps passé à le réaliser.

Cette mesure du temps n'est pas un phénomène récent – elle apparaîtrait au XVIème siècle en Europe avec l'horloge mais il faut préciser que cet instrument fut tout d'abord l'apanage des princes et des notables, c'est-à-dire des gens de pouvoir, ce qui n'est pas un hasard. C'est aussi à partir de cette époque que le temps mécanique, scientifique (?) va devenir la mesure du travail. Lucien Febvre va dire que nous sommes passé du temps vécu au temps mesuré. Il prend pour exemple le peu d'information précise donnée sur la date de naissance, repère pourtant important

pour l'homme et la société, même celle des grands hommes ou célèbres des temps anciens : « il est venu au monde au temps des blés » ou « au temps des foins » ou bien « il y avait de la neige » ou pour la naissance de Jean Calvin né « quand les blés commencent à jeter que déjà le tuyau commence à s'élever »<sup>10</sup>. Et ce temps vécu garde longtemps encore son avantage dans la vie courante jusqu'à 1950-1960, du moins dans la vie rurale et artisanale.

Dans d'autres civilisations, dans d'autres pays on trouve cette notion de repérage du temps et, éventuellement, de sa comptabilité selon des temps d'action vécue : découpage des temps de la journée selon les sorties et les rentrées et aussi les naissances du bétail chez les Nuer où l'économie et aussi l'organisation sociale, le prestige entre autres, se basent sur la possession et la tenue du troupeau de vaches. Les intervalles de temps se mesurent, chez les Nandi, en « cuisson de riz », ce qui équivaut à une demi heure environ ou en Afrique du Nord, pour un temps très court en « friture de sauterelle ». En Bretagne aussi l'espace et le temps étaient intimement liés puisque la base du calcul des surfaces se faisait à partir de la surface cultivée en une journée par un homme et son cheval, c'est-à-dire, un demi hectare (*devez ared*). Au Chili on comptait longtemps en temps de prière, le temps d'un Credo, un tremblement de terre avait ainsi duré le temps de deux Credo et la cuisson d'un œuf frit ne durait que le temps d'un Ave. En Angleterre on trouvait le « Pater noster whyle » (3 minutes) et le « Miserere whyle » (12 minutes) et même le « pissing whyle » mais là l'historien Thompson dit que c'est une mesure plutôt arbitraire !<sup>11</sup>

En Afrique du Nord toute hâte est perçue comme un manquement aux bonnes manières. Dans ses premières enquêtes d'ethnologie en Algérie vers 1960, notre célèbre sociologue Pierre Bourdieu dit que l'homme pressé est considéré comme idiot du village dans les Aurès<sup>12</sup>.

Dans ces civilisations la précision chronométrique n'est pas une priorité et le temps est régi par des phénomènes naturels (saisons, jours, nuits) ou religieux, où le travail de la terre ne nécessite pas d'organisation administrative et commerciale. On travaille jusqu'à ce que la tâche soit accomplie et dès lors on ne compte pas les minutes, heures quelquefois, afin que le sillon du champ soit cueilli ou que tout le champ soit moissonné, ou que toute la récolte soit battue parce

---

<sup>10</sup> Lucien FEBVRE, *Combat pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, coll. « Agora », 1992, pp.367-370

<sup>11</sup> Edward P. THOMPSON, « Temps, travail et capitalisme industriel », *Libre*, n°5, Petite Bibliothèque Payot, 1979, pp.3-63

<sup>12</sup> Il ajoute aussi qu'en Algérie « c'est le travail à faire qui commande l'horaire et non l'horaire qui commande le travail » in Pierre Bourdieu, *Sociologie de l'Algérie*, P.U.F., coll. « QSJ », 1958, p.92. On trouvera une critique du passage au travail de type occidental, avec temps mesuré, conception acculturante apportée par les colons, dans l'ouvrage *Le déracinement*, Minuit, 1964, écrit en collaboration avec Abdelmalek Sayad. Il est étonnant qu'il faille attendre ces dernières années (à partir de 1995) pour que Pierre Bourdieu revienne à une critique de l'organisation technologique, hyper rationnelle du travail productif, en s'inspirant d'Ernst Bloch. Pierre Bourdieu, *Interventions, science sociale et intervention politique*, Marseille, Ed. Agone, 2002, pp.349-353

qu'il n'est pas rentable d'y revenir le lendemain. Les modes de culture maraîchère que j'ai observés en Bretagne permettent de voir que ces deux tendances se retrouvent encore mais celle consistant à aller jusqu'à la fin de la tâche et à ne rien laisser perdre semble de moins en moins utilisée. Je ne suis pas sûr que la méthode prévalant le temps mesuré avec donc perte de produits soit un véritable gain. Une réflexion sur les choix économiques serait nécessaire ici que je ne peux développer maintenant. Mais il convient de remarquer que si les calculs des coûts réels étaient effectués, c'est-à-dire pas seulement économiques mais aussi énergétiques, en y incluant le traitement des déchets, etc., et en soustrayant de surcroît les subventions obtenues (pour le fuel du chauffage des serres par exemple) il n'est pas certain que cette perspective du « juste à temps » ou plutôt de la rentabilisation à outrance, avec temps mesuré, soit la plus rentable. La perspective du travail à la tâche, qui a pu et peut amener des journées ou des semaines exténuantes, qu'on se rappelle ici les dures conditions des journaliers agricoles, est cependant basée sur une économie de moindre investissement, de moindre coût et surtout sur un refus de tout gaspillage.

Cette perspective peut paraître timorée face aux axes de développement et surtout face à l'idéologie de progrès basée sur ce développement, idéologie que chantent les entrepreneurs actuels (gouvernement compris) mais elle a le mérite de prendre pour perspective celle du moindre frais et de ce fait devient extrêmement rentable. Certes cette gestion du temps à la tâche a pu amener une exploitation des hommes, dans le monde agricole surtout. Mais, malgré cette possible exploitation, bien souvent, même dans le monde ouvrier, les hommes savaient organiser leur temps. En effet si ces périodes de travail à la tâche étaient harassantes, elles permettaient par contre des longs temps de repos et des moments de fêtes. Il faudrait ici faire un point sur la valeur du travail, celle qu'on lui accorde en Occident du moins, surtout depuis le passage au temps mesuré. C'est là un autre débat pourtant il touche et est au centre de mes propos sur le temps.

Concrètement dans plusieurs sociétés et même dans la nôtre jusqu'à ces dernières décennies si l'on travaillait beaucoup, souvent sur des périodes restreintes on savait aussi prendre des temps de repos. Dans le monde agricole et maritime les intempéries entraînaient ces arrêts de labeur. Un agriculteur (70 ans) me disait que les sécheresses par exemple, empêchaient de sarcler les champs de betteraves, de fraisiers. Quand il était jeune, avant la dernière guerre donc, il profitait de ce temps laissé libre pour aller se baigner avec ses amis dans les criques d'une presqu'île du Finistère. Il y a dix ans à peine dans le secteur du Centre Finistère il valait mieux ne pas compter, le lundi, sur la présence de certains petits artisans car ce jour était réservé « aux comptes, devis et factures, mais en réalité on récupérait, après les « ribouls » faites pendant le week end »

(couvreur, 53 ans). Ces ouvriers artisans respectaient ainsi une tradition ouvrière du XIX<sup>ème</sup> siècle, où, contrairement à ce que l'on dit trop souvent, ces ouvriers savaient prendre du bon temps, entre autres chaque lundi nommé d'ailleurs « Saint Lundi » dont les lundis de Pentecôte et de Pâques gardent en quelque sorte la trace.

La littérature anthropologique montre que l'accumulation de biens, la création de stocks, nécessitant non seulement une production importante et des moyens de conserver des produits n'intéressent pas ces sociétés. Pour ces hommes, dès que les biens nécessaires à la subsistance, nourriture surtout, sont obtenus, le temps laissé libre est avant tout consacré aux relations sociales. Il est tout de même étonnant que désormais pour sortir de notre tendance à vouloir tout faire rapidement, même si c'est avec sérieux, il faille regarder auprès de sociétés sans doute vouées à disparaître, sociétés où la relation sociale prime sur l'accumulation de biens, sur la richesse et où aussi le temps de travail est considérablement réduit<sup>13</sup>. Mais, pour nous, envisager une telle perspective, on y reviendra, demande un esprit critique ou une remise en cause de notre vie et de nos attentes consuméristes.

C'est à partir du Moyen Age avec les marchands de toiles et les banquiers que le temps qui jusque là n'appartenait qu'à Dieu (ou à la Nature qui appartient à Dieu) va se mesurer. C'est avec l'organisation du réseau commercial que le temps devient objet de mesure. Le temps des transports, la fluctuation des prix tout cela va s'imposer au marchand qui dès lors va réglementer le temps de la production et aussi le temps de la vente en diffusant et en stockant les produits selon les besoins, si bien que désormais le temps étant monnayable il faut le mesurer<sup>14</sup>. La mesure du travail étant jusque là la journée de travail agricole on verra que même le travail de nuit sera l'objet de négociations avec l'Eglise qui l'interdisait. Alors que cette société à base « agricole » était sans souci d'exactitude, sans recherche de productivité outrancière -on avait peu de besoins, pas de souci d'accumulation de biens ni donc de productivisme- le temps monnayable et mesuré va bouleverser la vie sociale. Désormais dans les villes textiles du Nord et de l'Est les beffrois vont faire sonner les *Werksglocken*, ces cloches laïques qui vont découper et

---

<sup>13</sup> Il ne s'agit pas de tomber dans une apologie de la vie de ces sociétés, où comme disent ces anthropologues si le temps de relation est primordial, ne serait-ce que lors des activités de subsistance, chasses, jardinage, ou dans la construction des abris, etc., beaucoup de temps est aussi consacré à se faire la guerre. Selon certains anthropologues, pour pouvoir utiliser son temps libre à se chamailler, à se battre violemment parfois mais avec peu de morts d'hommes cependant du moins avant l'apparition de fusils et souvent pour des querelles d'amour ou d'infidélités il faut être dans une société d'abondance. Certes leur violence est critiquable et plusieurs de ces anthropologues semblent prendre un malin plaisir à la décrire mais il reste que les hommes de ces sociétés passent les trois quarts de leur temps allongés dans le hamac. Jacques Lizot, *Les Yanomamis centraux, Cahiers de l'Homme*, Paris Ed. de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1984, p.168, et « Economie primitive et subsistance », *Libre*, n°4, pp.69-113. On peut aussi lire Marshall Sahlins qui fut l'un des initiateurs de cette vision des choses et un dénonciateur de notre ethnocentrisme occidental, *in Age de pierre, âge d'abondance*, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1976.

<sup>14</sup> Jacques LE GOFF, *Pour un autre Moyen Age*, Gallimard, 1977, p.54

réglementer les journées de travail dans les manufactures textiles et dans les mines de ces villes. Ces cloches vont concurrencer les cloches événementielles des églises et faire apparaître le travail comme un temps s'opposant au temps de loisir, qui lui-même va être mesuré, octroyé comme une récompense au temps utilisé pendant le travail.

#### b) Temps mesuré et comptabilisé

On serait donc passé ainsi à un temps mesuré et qui dit temps mesuré dit comptabilisé et qui dit comptabilité dit possibilité de l'augmenter, de l'épargner, d'en faire une source de profit.

Le taylorisme et même l'OST (Organisation Scientifique du Travail) l'ont bien compris car ce qui importe est la rapidité du geste et donc le chronométrage du travail humain. L'homme ou ce qu'il en reste n'a qu'une stratégie dans un tel système : « travailler plus ou plus longtemps pour gagner plus ».

Les sociologues des organisations vont même dire que dans une telle perspective où l'homme est soumis à des tâches de simples exécution, tâches et rythmes imposés par le bureau des méthodes, l'ouvrier n'a qu'à effectuer sa tâche et comme le dit Philippe Bernoux n'a que le droit de se taire<sup>15</sup>.

Bien sûr nous ne sommes pas dans une telle situation dans le travail éducatif, enfin pas encore, mais si je pense qu'une formalisation ou une clarification des tâches éducatives et de leur finalité est bienvenue, une comptabilisation ou une évaluation outrancière peut s'avérer dangereuse. Se référer au modèle industriel, comme on le voit de plus en plus dans les établissements sociaux ou éducatifs, n'est pas le plus approprié ni le plus efficace toujours. De toute manière dans le monde industriel le travail posté, basé sur le chronométrage est remis en cause car peu motivant ou peu dynamisant pour l'homme. Cependant je ne cache pas qu'avec les nouvelles données sociales, c'est-à-dire avec la précarité de l'emploi, le taylorisme, pourtant reconnu comme peu efficace fait son retour, permettant par contre une forte discipline basée sur une hiérarchie draconienne, système qui génère cependant assez peu de profits car enlevant tout dynamisme aux employés. Dans une telle perspective de l'organisation chronométrée du temps on peut aussi souscrire à la critique que fait Gunther Anders du machinisme outrancier où l'homme soumis aux rythmes de la machine doit pour être véritablement rentable, abandonner son statut d'homme<sup>16</sup>. Dans ce système sa meilleure productivité n'arrive que quand il ne se pense plus homme et il ne redevient

---

<sup>15</sup> Philippe Bernoux, *La sociologie des organisations*, Seuil, coll. « Points », 1985

<sup>16</sup> Gunther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, Partis, Editions l'encyclopédie des nuisances, 2002, pp.109-111

homme pensant que quand la machine s'arrête (lors des pannes entre autres, ce qui est un comble...).

Dans cette perspective comptable, la présence au travail peut devenir le seul critère de mesure. On pourrait dans ce cas imaginer que l'éducateur soit une simple présence et que dès lors son rôle éducatif soit remplacé par un rôle de simple gardien, ce qui par les temps qui courent ne déplairait pas à certains chantres de l'enfermement.

### c) Le temps libre, le temps des loisirs

On me rétorquera que c'est grâce à la réduction du temps de travail, grâce au machinisme que le temps de loisir est devenu si important. Pour nous, membres de la société industrielle, le temps de loisir, le temps libre ne se conçoivent qu'en fonction du temps de travail.

Joffre Dumazedier montre que ce temps libre peut être facteur d'épanouissement personnel, dans de activités d'expression de soi ou médiatiques, TV, cinéma par ex. (le cinéma étant cependant en moins grande fréquentation), ou sportives (dont celles de sports extrêmes ou du type body building). Il parle ainsi d'auto formation esthétique ou scientifique avec les temps de formation continue<sup>17</sup> mais il oublie de dire que ces activités de loisir ne sont accessibles qu'à une population relativement bien dotée. Il oublie aussi que, comme le dit Henri Lefebvre, si le temps de travail s'est réduit, ceci n'a pas obligatoirement augmenté le temps libre<sup>18</sup>. En effet une grande part de ce temps laissé apparemment libre n'est qu'une autre forme de temps contraint car occupé dans des tâches nécessaires : démarches administratives, déplacements, tâches domestiques – on signale, par exemple, que le temps de travail des femmes, le plus souvent à temps partiel, avec un salaire moindre et souvent aussi à conditions difficiles ou à garanties moindres est de 28 heures en moyenne et le travail domestique de près de 35 heures par semaine. Les temps de transport sont de plus en plus importants à mesure que l'on descend dans la hiérarchie socio professionnelle, près de 3 heures par jour pour certaines catégories.

Pour clore cette partie sur le temps mesuré et sur le temps de loisir qu'il autorise, il convient de remarquer que, globalement, ceux qui sont hors de ce temps mesuré, hors du travail ou qui n'ont pas de grands salaires, sont bien souvent hors du temps de loisir.

---

<sup>17</sup> Joffre Dumazedier, *Vers une civilisation de loisir ?*, Points Seuil, 1972, pp. 121-127 et *Sciences Humaines*, n° 44, nov. 94, pp. 36-39

<sup>18</sup> Henri Lefebvre, *Du rural à l'urbain*, Paris, Ed. Anthropos, rééd., 2001, pp. 197-199

Un sociologue dit que l'organisation des temps de loisirs demande que ces temps soient insérés dans les programmes culturels<sup>19</sup>. Or bien souvent certaines populations ne sont pas sensibles aux informations culturelles ni aux prévisions temporelles que ces manifestations exigent. De plus il est rare que les classes populaires possèdent un agenda et c'est aussi le cas de bien des populations en difficulté (jeunes en difficulté et chômeurs de longue durée, handicapés). Elles ne peuvent pas maîtriser ce temps morcelé, découpé, abstrait qu'il faut reconstruire pour un futur plus ou moins proche<sup>20</sup>. Contrairement à ce que l'on croit, bien souvent ces populations n'ont pas le temps de gérer ces temps culturels. A titre d'illustration on peut se référer aux études de l'équipe de Pierre Bourdieu et aux exemples qu'il donne dans son étude sur la maison individuelle où des personnes pourtant au départ dotées d'un emploi, persuadées du bien être que leur accordera la construction d'une maison individuelle en banlieue parisienne, se rendent compte, avec la précarisation de l'emploi, que leurs finances ne leur permettent aucun investissement culturel, que le temps passé, par compensation, en aménagement ou bricolage de leur lieu de vie, les isole même de leurs amis et ne leur permet pas d'avoir des investissements associatifs ou culturels. L'installation en banlieue ou en zone résidentielle a aussi pour conséquence d'augmenter le temps pour se rendre à des manifestations culturelles qu'ils trouvent pourtant importantes.

#### d) Le faux « temps libre » du chômage

Plusieurs études sur les chômeurs montrent qu'ils ne peuvent vivre le temps libre qu'il leur est accordé que comme temps mort, temps pour rien, vidé de son sens, selon les mots de Bourdieu dans sa préface au livre *Les chômeurs de Marienthal*<sup>21</sup>.

Ils perdent toute notion de projet conscient qu'on retrouve dans toute vie sous la forme d'exigences, d'obligations et même d'urgences (rendez-vous importants, courriers ou chèques à expédier, etc., échéances ou horaires à respecter, bus ou train à prendre, etc.), obligations auxquelles peu à peu le chômeur échappe car le travail, le temps de travail restent le support et le principe de la plupart de nos intérêts, de nos attentes. Sans doute faudrait-il développer ici une

---

<sup>19</sup> Jean Claude Barthez, (sources incertaines, *Alternatives économiques*, 1995 à 1997 ?)

<sup>20</sup> Plusieurs responsables de structures d'accueil de personnes en grandes difficultés sociales font le constat de l'absence d'agenda. Dans une structure des Côtes d'Armor, il fut décidé de fournir à chaque usager un agenda afin que leurs rendez-vous, principalement ceux concernant leur santé, soient bien enregistrés et respectés. Ce fut un échec. On a pu voir cet échec comme le reflet d'une angoisse face aux blancs et donc au vide des journées autres que celles de leur rendez-vous. Ceci confirmerait que le temps de travail reste encore le principal organisateur du temps social dont le temps de loisir.

<sup>21</sup> Voir à ce sujet le livre de Paul Lazarfeld, Marie Jahoda, Hanz Zeisel, *Les chômeurs de Marienthal*, Paris, Ed. de Minuit, 1981 (rééd. Poche Minuit, 2000 ?), chap. « Le temps », pp.104-117.

critique de l'apologie du travail tel que nous le concevons dans nos pays industrialisés. Ce serait là une autre question mais en dernière partie de cet exposé nous verrons en quoi une diminution du temps de travail va dans ce sens. Toujours est-il qu'aujourd'hui, perdre son travail s'est s'arracher au temps, c'est s'arracher au monde. D'où depuis quelques années un regain des jeux de hasard qui procurent pour quelques instants l'illusion de maîtriser ou de forcer l'avenir et quand, dans ces jeux l'attente des résultats est plus importante (tiercé et loterie qui auraient de nouveau une certaine vogue dans les classes populaires ou qui se paupérisent<sup>22</sup>) cette attente comble momentanément le vide habituel de l'existence.

Dominique Schnapper, qui n'est pourtant dans la même ligne politique ou idéologique que Bourdieu, a des opinions quasi identiques sur le temps du chômage : c'est l'ennui qui traverse ces journées de chômage chez les personnes qu'elle a interrogées. Elle parle aussi du vide de l'existence que ressentent ces chômeurs qui, s'il n'y avait pas l'école et les vacances des enfants, ne verraient pas de distinction entre les jours ordinaires et les fins de semaine, dimanches et jours fériés compris<sup>23</sup>.

Ce temps laissé libre ne voit pas pour autant un investissement culturel ni associatif, ni politique. Bourdieu dit qu'en plus de cet indifférentisme politique le chômage entraîne une perte de raison d'être, amenant « retrait et résignation ». Même les activités ludiques ou sportives ne seront pratiquées, quand elles sont pratiquées, que le week-end, toute autre journée pouvant révéler leur temps libre et par conséquent leur situation vécue honteusement, de chômeurs.

On pourrait penser que pour que ce temps vide se remplisse il faudrait réinscrire ces personnes dans le temps de travail, même si c'est un travail à temps mesuré. N'aboutit-on pas là à la logique du serpent qui se mord la queue. Comment remettre au travail mesuré, dans le travail productif, des personnes qui en ont été exclues par souci de productivité, de pseudo efficacité, du moins de compétitivité, avec gain de temps ? Question difficile qui permet cependant de nous interroger sur notre conception du travail. Certes j'ai tendance à vouloir penser que le travail est un lieu de reconnaissance sociale. Il n'est qu'à voir comment la majorité des anciens ouvriers de CAT acceptent avec réticence leur mise en retraite et même leur placement en section alternée. Cependant il ne faut pas nier le phénomène aliénant que peut prendre le travail, plus particulièrement celui dicté par le seul profit. Une interrogation sur la place qu'il a mériterait d'être poursuivie. Tout un chacun sait qu'on ne peut vivre sans un minimum de travail, l'homme

---

<sup>22</sup> Libération du 13 février 2004

<sup>23</sup> Dominique Schnapper, *L'épreuve du chômage*, Gallimard, coll. « Idées », 1981 (réédité depuis), chap. « L'ennui », pp.83-97, et même le chapitre suivant insiste sur « la désocialisation » qu'entraîne ce chômage, ce faux temps libre qui amène peu à peu ces chômeurs à une diminution puis absence de relation avec le monde extérieur et les femmes à se « réfugier » dans les tâches domestiques, d'où parfois une certaine solitude.

a toujours eu un minimum d'activités pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses proches. Mais justement, dans certaines sociétés où la question de la tâche à accomplir est prioritaire le temps passé au travail est réduit au strict minimum, dès que cette question de subsistance est remplie.

Il convient maintenant de nous intéresser au projet, vu que ce qui fait problème pour beaucoup d'utilisateurs du travail social est qu'ils sont trop fréquemment en absence de projets.

### **III. Le temps des projets**

#### a) Le projet de la personne.

Dans un premier temps j'essaierai de montrer en quoi le langage est un des moyens privilégiés de maîtriser son temps.

En effet un projet personnel ne peut s'établir que si l'individu concerné est capable de lire ou de conjuguer un passé, un présent et un avenir. Pour beaucoup d'auteurs c'est par le langage qu'une telle conjugaison est possible. Seul l'être humain est capable non tant d'avoir un langage, cela les animaux peuvent en posséder, de manière rudimentaire du moins, mais de s'en servir pour construire un avenir.

Si je m'intéresse au langage c'est parce que dans la question du temps humain ou social il reste l'outil privilégié des apprentissages sociaux mais aussi de la vie tout simplement. Certes nous pourrions vivre comme des animaux et de ce fait nous poser un minimum de questions voire pas du tout. Mais en tant qu'hommes le langage nous permet à la fois de faire de l'introspection et aussi de la projection. Et c'est par le langage, qui peut prendre la forme de la discussion, de l'incitation, de l'ordre parfois, que le travailleur social peut amener l'individu dont il a la charge à analyser sa situation et à s'inscrire dans un projet.

Je signale aussi que c'est par le langage que les proches de l'enfant, que les sociologues interactionnistes nomment les autres significatifs, apprennent à l'enfant les rudiments des connaissances du monde social. Le langage est un des instruments privilégiés de l'éducation, de la socialisation. La socialisation est avant tout un apprentissage des contraintes et principalement des repères spatiotemporels. Individuellement l'apprentissage des temps sociaux, des horaires par exemple, mais aussi du déroulement des jours de la semaine, de même que les passages des différents cycles de la vie doit être reprecisés. Il ne s'agit pas de revenir à un rituel forcené de ces passages, on sait que les rites d'étudiants ou de grandes écoles, plus que des rites de passages, sont trop souvent des rites d'infériorisation mais il faut revenir à une définition plus claire des statuts d'âge avec les responsabilités qui leur incombent. Cela peut amener des différenciations

et des hiérarchisations octroyant, comme dans la plupart des sociétés, le pouvoir politique et souvent économique aux classes âgées. Il s'agit plutôt dans notre cas, dans une société qui se veut démocratique, d'accorder à chaque âge une place et une reconnaissance qui soient des plus égalitaires. Nous avons précédemment parlé de la jeunesse. C'est elle ou du moins une partie elle<sup>24</sup>, la moins favorisée, la moins qualifiée qui peut inquiéter une société démocratique non par les pseudo craintes qu'elle occasionnerait, à cause d'actes délictueux par exemple, mais parce qu'une partie de cette jeunesse n'a pas, n'aura pas de place véritable sauf peut-être dans l'imaginaire de certaines médias qui vont lui attribuer tous les défauts et tous les maux de la société. Ni les rites, ni le travail sur leur estime de soi ne leur donneront de place. Nous verrons tout à l'heure que seul un projet global de société peut accorder à cette jeunesse une autre place que celle de la délinquance, du « glandage » ou de la rage.

Il faut prendre conscience qu'avec notre volonté d'aller toujours plus vite, modèle du travail en temps mesuré, nous finissons par oublier que tout acte éducatif, tout acte de socialisation ou d'intégration, avec quelquefois modification des schèmes de penser et d'agir, ne peut se faire que sur le long temps. L'apprentissage des contraintes sociales se fait sur ce temps relativement long qu'est le temps de l'enfance, globalement pendant les 5 ou 6 premières années et plus si on y ajoute le temps de l'adolescence. Dès lors les réapprentissage, l'instauration de nouveaux repères chez un adolescent risquent eux-mêmes de demander un certain temps. Il faut rappeler que dans le processus temporel de l'éducation l'acte éducatif est selon le principe du don/contre-don profondément inégalitaire. Les donateurs, les parents, principaux éducateurs, et les enfants ne voient les résultats de cette production domestique que quand les enfants sont devenus adultes. C'est une réciprocité différée qui échappe au modèle du secteur marchand où dans la perspective des flux tendus les échanges sont plus ou moins immédiats<sup>25</sup>.

C'est pourquoi appliquer le modèle taylorien dans le système éducatif est voué à un échec. Désirer une certaine efficacité est fort louable mais ce n'est pas en augmentant les nombres de mesures, dans certains suivis, obligeant à traiter les cas rapidement que l'on provoquera de véritables changements. Ce modèle de travail risque plutôt de répondre à un logique de contrôle qu'à une logique éducative ou d'insertion.

---

<sup>24</sup> C'est pourquoi on ne parle d'une jeunesse mais de jeunes, à parcours différenciés et surtout à avenir différents. La jeunesse la moins dotée dont la seule possession est la force physique de travail, force devenue obsolète, n'a plus d'avenir ?

<sup>25</sup> Andrée MICHEL, « Problématique nouvelle de la production domestique non marchande » in Andrée MICHEL (ss dir.), *Les femmes dans la société marchande*, P.U.F., 1978, pp. 71-73

## b) Le projet de société

En effet je ne suis pas certain que le modèle libéral inspiré d'Adam Smith soit judicieux dans le travail social. Pour lui le progrès se résumait en l'accroissement de l'habileté de l'ouvrier, dans l'aide de la machine et surtout dans l'épargne du temps, c'est-à-dire faire plus en moins de temps. L'hyper spécialisation des tâches, la perspective d'un gain plus important en augmentant sa productivité ne peuvent s'appliquer au travail social, car l'humain, le relationnel ne sont pas susceptibles de transformations immédiates, ne sont pas mesurables et ne peuvent être soumises à des contraintes temporelles similaires au monde de l'entreprise. L'organisation basée sur le contrôle systématique, du type travail à la chaîne est l'objet de critique par certains spécialistes du management, montrant que ce qui fait l'efficacité est bien plus l'ambiance de travail, donc les interactions et l'esprit d'équipe, que le pointage ou le mesurage systématique des actions.

Un retour à une nouvelle forme de travail à la tâche ne serait-il pas plus pertinent dès lors ? On peut se le demander car un tel système exigerait que la finalité du travail prime sur les conditions de sa réalisation, autrement dit la finalité aurait plus d'importance que le temps passé à sa réalisation. Il ne s'agit pas de cautionner n'importe quelle action, n'importe quel moyen pour aboutir aux résultats, et, par exemple, à la limite exploiter les exécutants (les éducateurs) ou utiliser des méthodes pédagogiques ultra répressives ou manipulatoires. Il ne s'agit pas non plus de cautionner un temps de réalisation indéfini ou infini mais il s'agit de bien comprendre et de faire comprendre que les phénomènes d'éducation demandent du temps, demandent aussi de la clarification en précisant les objectifs. Mettre « bien dans sa peau » un individu en grandes difficultés ou le rendre « acteur ou sujet de sa vie », ou lui « donner une estime de soi » sont des finalités louables mais floues et par conséquent peu ou difficilement évaluables, finalités dont on a trop tendance à se contenter dans le travail éducatif. Parler de reprise scolaire, de remise à niveau, parler de développement des relations sociales dans un groupe, de coopération ou de collaboration dans des activités ou des projets communs, parler d'acceptation des règles de fonctionnement de ce groupe, des modes de communication, ou même de diminution des modes agressifs d'entrer en relation me semble plus réaliste même si, je le répète, ces objectifs ne peuvent souvent être atteints que sur le long temps.

Pour revenir à la question du projet de société il faut faire entendre aux instances décisionnelles que l'éducation ne peut être soumise aux normes actuellement en vigueur dans le monde de l'entreprise, dans le monde industriel ou commercial. La question n'est pas de dire que nos institutions échapperaient aux règles de fonctionnement du monde du travail mais plutôt de nous demander si les règles du monde du travail de type industriel ou libéral sont les seules valables,

de nous demander si les critères de rentabilité, de productivité, bref de profit (et je ne parle pas d'efficacité, efficacité que j'estime nécessaire) sont les seuls critères à devoir être pris en compte comme hélas le monde économique semble le dire. Il faut aussi se demander si un tel modèle économique est le seul à exister, comme semblent le dire les *think tanks* du modèle neo-libéral de ces dernières années<sup>26</sup>, s'appuyant sur la fin ou la chute des régimes pseudo communistes.

Il faut se rendre compte qu'un tel modèle de maximisation du profit, avec ce retour au modèle taylorien, ne peut qu'avoir des coûts sociaux énormes puisque basé sur la compétitivité, laissant de côté les moins performants, non seulement les personnes handicapées mais aussi les moins bien dotées scolairement, culturellement et économiquement. Que l'on puisse rattraper le retard scolaire de ces dernières personnes et de ce fait leur donner des chances égales de réussite ne changera pas grand-chose. On sait que ce modèle peut selon ses calculs exclure qui bon lui semble, quiconque ne lui semble pas suffisamment rentable ou n'entre pas dans son moule ou même n'est pas digne de confiance car dans ce modèle le volant du chômage permet une très grande latitude. Il faut donc essayer d'abandonner ce modèle qui ne peut faire que des exclusions ou du moins des mises à l'écart, les personnes touchées par ce phénomène se sentant alors « inutiles au monde ».

Il faut donc penser le temps de travail différemment et peut-être penser à une autre société. Cela peut paraître utopique mais je trouve tout aussi utopique une société ou une idéologie dont l'économie se base sur la maximisation du profit et corollairement sur la compétition et qui cependant pense faire une place à tout le monde. A moins que finalement, et c'est hélas ce qui se dessine, nous acceptions que les différentes places, les positions sociales diverses, soient des places justifiées par un naturalisme du type « ah, il n'a pas de travail, c'est de sa faute car il a un caractère de fainéant » ou alors « il ne tient pas le rythme de travail parce qu'il n'en a pas les capacités ». Discours facile qui, d'ailleurs, justifie tout aussi « naturellement » les positions dominantes et refuse de remettre en cause le système, puisque les infériorités, les différences ne sont que de l'ordre de qualités personnelles.

Il est nécessaire que les travailleurs sociaux préconisent une société plus égalitaire. Et rejoignant notre question du temps, peut-être faudrait-il de nouveau parler de partage du travail. Il est nécessaire de poursuivre ce partage puisqu'il devrait aboutir à une meilleure répartition du temps de travail car ce qui fut fait jusqu'à présent n'a pas beaucoup réduit le taux de chômage alors que

---

<sup>26</sup> Les *think tanks* sont des groupes, des clubs plutôt où se retrouvent des intellectuels, économistes, sociologues et politologues le plus souvent et des dirigeants de gros groupes industriels et financiers dont la finalité est de faire admettre des idées et entre autres, ces derniers temps, celle de la légitimité du système libéral et du profit. Voir la critique qu'en fait Keith Dixon, *Les évangélistes du marché, les intellectuels britanniques et le neo-libéralisme*, Raisons d'Agir Edition, 1998

le taux du PIB n'a cessé d'augmenter, malgré les lamentations de nombreux entrepreneurs et même ministres. Ceci montre que la semaine des 35 heures n'a guère gêné les entreprises. Il faut aller plus loin encore dans ce partage du temps de travail mais il ne peut être réellement efficace et juste que s'il est couplé à un partage des richesses. Cela est encore bien plus difficile car il faut que nous orientions notre vie différemment. Il faudrait, il faut même que nous abandonnions notre souci ou notre culte de l'accumulation des biens, de richesses, de pouvoir et que nous orientions plutôt notre vie vers des formes de convivialité, vers un développement des relations sociales, à l'instar de certaines sociétés, sans doute considérées comme primitives ou arriérées tant notre contemporanéocentrisme nous aveugle. On a vu que ces sociétés ne valorisent pas l'accumulation et ne font pas du travail un élément essentiel de la vie. Pour ces sociétés le travail est bien sûr nécessaire mais il faut répéter ici qu'il ne sert qu'à subvenir aux besoins élémentaires c'est-à-dire à permettre de vivre. La richesse, le stockage de denrées et donc l'accumulation de biens ne les intéressent pas, ne leur semblent pas bénéfiques car cela demanderait trop d'énergie, trop de temps. Or le temps libéré qu'octroie cette conception de la vie et du travail leur permet de développer des relations sociales, une culture artistique et mythologique approfondie mais aussi une connaissance environnementale de la faune, de la flore extrêmement élaborée<sup>27</sup>.

Et ce n'est pas en créant un ministère de la solidarité que l'on va développer ces relations sociales. Il faut donc proposer de nouvelles manières de travailler mais de vivre aussi. Ces nouvelles façons de vivre feraient appel à la solidarité, à la réciprocité des voisins, des proches. Il semble pourtant que par les temps qui courent ce ne soit guère le modèle prédominant puisque même chez les plus démunis la réussite sociale prend pour référence ces hommes qui possèdent tous les attributs de la société de consommation : grosses voitures, « villas » avec piscine, vêtements de « marque », modèle des vedettes du *show business* mais aussi des hommes d'affaires pas toujours des plus probes, comme un certain monsieur Tapie qui fut pourtant ministre et revient de temps en temps sur le devant de la scène. Que ce soit par réalisme ou par souci d'honnêteté ce type de modèle est à démolir car peu accessible à l'ensemble de l'humanité et n'est sans doute pas le modèle permettant de meilleures relations sociales.

Pour les personnes les plus précarisées mais aussi pour une partie importante de cette jeunesse qui pour l'instant ne peut qu'attendre une modification des usages et donc un peu de place dans la société l'important est d'avoir un minimum d'espérance. Ceci n'est possible que si un avenir plus radieux s'amorce ou tout simplement si un avenir est possible. C'est pourquoi vis-à-vis de la question du temps il est plus que nécessaire d'être vigilant sur l'organisation sociale qu'entraîne

---

<sup>27</sup> Cf. Jacques Lizot, *Libre*, n°4, *op. cit.*, pp.69-113

l'organisation du travail, sur les valeurs véhiculées. Les chartes, les comités d'éthique ne font guère le poids face aux stratégies entrepreneuriales et la plupart du temps ne servent qu'à cautionner des pratiques frisant l'illégalité au nom d'exigences économiques. Les travailleurs sociaux ont à maintenir cette vigilance, ont à développer cette capacité à s'indigner et ont surtout le rôle de révélateurs de tous les dysfonctionnements sociaux dont ceux qu'amène une économie basée sous le profit, une économie basée sur l'urgence, urgence de la productivité, urgence des besoins et conséquemment des consommations. C'est un vaste chantier car trop souvent cantonnés aux déjà complexes problèmes des individus, les travailleurs sociaux ne voient pas ou ne peuvent ou ne veulent pas voir que les individus sont forcément inclus dans des structures. Rien ne les incite à voir cela d'ailleurs, ni les institutions, ni les temps de formation. La question des structures sociales, dont l'organisation du travail, de l'économie du monde dit « post industriel » font partie, n'est que trop rarement abordée. Or refuser de voir le poids des structures, refuser de vouloir les modifier, en prétextant ne s'intéresser qu'aux individus, c'est aussi perpétuer le système. Pour aborder cette question du temps les travailleurs sociaux doivent être obligatoirement critiques et initiateurs de projets de société différente, quelquefois d'utopie. Sinon, et même s'ils peuvent résoudre quelques cas individuels, ils ne font que perpétuer une mise à l'écart et leur action n'est qu'un cataplasme sur une jambe de bois ou un simple travail de contrôle des franges les plus démunies de notre société et pourquoi pas, comme cela semble être souvent annoncé par les médias, les plus dangereuses ?

Une telle démarche critique est nécessaire non seulement pour éviter une dérive entrepreneuriale du travail social mais aussi pour éviter de perpétuer une société à deux vitesses. Certes le terme de projet est un peu galvaudé car il est passé partout et sert de caution à l'individualisation des actions sociales et éducatives<sup>28</sup>. Néanmoins un travail social sans projet reste lettre morte s'il ne s'inscrit pas dans un souci d'égalité de tous les individus ; il ne peut donc faire l'impasse d'un projet de société, de vie sociale un peu différentes de celle que préconise la voie libérale, où malgré la bonne volonté de certains dirigeants préconisant cette voie, les moins performants risquent la relégation ou d'être « naturellement » infériorisés.

On peut s'appuyer sur Michel Crozier (pourtant en sympathie avec le système libéral !) qui dit que ce sont les projets concrets et les finalités des actes qui mobilisent les acteurs bien plus que les organigrammes glacés, les fiches de poste et d'horaire pointilleuses. C'est pourquoi vis-à-vis du temps des projets, reprenant ce que j'ai dit tout à l'heure, ce sont les finalités qui sont à redéfinir, avec des objectifs précis et concrets. Certes un projet doit avoir une fin et sa mise en

---

<sup>28</sup> Voir JP Kervella, « Travail social et individualisme », Actes du Colloque « Conférence Internationale de l'AIETS », Montpellier, site : [www.aforts.com](http://www.aforts.com) (rubrique : conférence internationale 2002).

application doit répondre à certaines contraintes ou exigences temporelles. Mais ce n'est pas le temps qui est prioritaire ni sa mesure, dans cette démarche de projet, mais le sens concret qu'on lui accorde voire la valeur qu'on met dans sa finalité. Et c'est en cela que l'on peut revenir à une forme de travail à la tâche où la réalisation effective est plus importante que le temps mis à y parvenir.

Avant de conclure on peut reprendre une phrase de Bachelard où certes un certain sens de l'effort apparaît et peut dès lors faire « vieille France ». Il dit que ce sont « les efforts continuels et cette volonté de continuer l'action et de l'achever qui donnent à l'homme une perception de la durée ». On rejoint là ce que nous avons dit plus haut où avoir un projet, un avenir c'est avoir une perception vivante du temps. Pour Bachelard c'est ce lien entre le projet et la durée qui distingue l'homme de l'animal<sup>29</sup>.

Il ne s'agit pas là encore de faire l'apologie du projet, notion fourre-tout qui comme bien d'autres notions dans le travail social ne font bien souvent que combler une absence d'actes véritables et surtout une absence de changement. On sait aussi que l'on ne peut changer les choses, les structures de la société ou celles de la personne par simple bonne volonté ou en promulguant des décrets ou en annonçant de grandes notions comme donc celle de projet. Mais l'important dans notre approche du temps est de voir la pertinence et la réalisabilité des projets. Certes un projet de société différente est un travail de longue haleine et peut paraître utopiste. Cependant il faut pousser notre raisonnement jusqu'au bout ; on ne peut en tant que travailleurs sociaux accepter un société et un système économique qui fabriquent des exclus. Les questions du temps dans l'éducation, de l'apprentissage des rythmes sociaux, celui des rôles sociaux selon les différents âges de la vie d'un homme ne peuvent être pertinentes que si ce temps s'inscrit dans une volonté de modifier un système qui pour l'instant peut amener des hommes à être mis au ban de la société.

C'est pour cela que les travailleurs sociaux doivent être vigilants quant aux politiques sociales et économiques mises en place. Ils doivent être les éléments de veille sociale quant aux répercussions de ces décisions politiques et économiques sur les conditions de vie de ceux dont ils ont la charge. S'ils doivent remettre en cause un système qui préconise le profit à outrance, cela personne ne le leur reprochera, ils doivent aussi préconiser des formes de travail différentes voire des formes de vie où l'accumulation de biens, la consommation ne seraient pas prioritaires

---

<sup>29</sup> Gaston Bachelard, *La dialectique de la durée*, PUF, 1950, p. 40.

et où les relations sociales deviendraient essentielles. Et, quitte à me répéter, ils devraient ainsi défendre le partage du temps de travail et même celui des richesses<sup>30</sup>.

## Conclusion

Je terminerai mon propos en revenant encore à Bourdieu et à la notion de projet. On peut reprocher à ce sociologue une absence de critique quant à la valeur du travail, quant aux techniques et au progrès qu'on lui attribue. Il montre cependant, reprenant ce qui fut dit précédemment sur le temps vide du chômage, que pour avoir envie de transformer le présent afin d'envisager un avenir il faut avoir une prise sur le présent. Or cette prise sur le présent n'est accessible qu'à ceux qui ont un minimum d'assurances, de sécurité professionnelles, minimum nécessaire pour pouvoir vouloir s'investir dans l'avenir<sup>31</sup>. Ceux qui sont dans les travaux aidés ou précaires, ceux qui sont sans travail n'ont plus rien à perdre et n'ont dès lors plus les moyens de s'investir dans un avenir ni de vouloir autre chose, leur projet se limitant la plupart du temps à maintenir leur tête hors de l'eau, à survivre. C'est pourquoi, tant que nous n'avons pas changé notre perception du monde, celui de la consommation et par conséquent notre perception du travail, il faut essayer, en tant que travailleurs sociaux de lutter contre la précarisation de l'emploi. Si cela n'est pas facile car quel pouvoir avons-nous sur le monde économique, sur le libéralisme galopant, sur les délocalisations et la flexibilité, sources principales de la précarisation, on peut au moins en dénoncer les excès et en faire prendre conscience ou plutôt acte aux décideurs. Et dans un second temps ou peut-être simultanément il faut relancer une critique radicale du développement outrancier, de la vitesse aussi et envisager la vie sous un angle autre que cette perspective du travail pour accumuler le maximum de biens. Prendre le temps de vivre devrait être notre leitmotiv. Si le travail est nécessaire à notre subsistance il faut le réduire à cette stricte obligation. Et s'il est difficile de supprimer le sentiment qu'il procure, principalement de se sentir utile au monde, valeur que l'on détruira difficilement, il est possible

---

<sup>30</sup> Contrairement à ce que l'on croit, à ce que disent les responsables du MEDEF et leur consorts gouvernementaux, à propos, entre autres, des 35 heures ou des congés, ce n'est pas l'augmentation du temps de travail qui accroît la productivité mais bien plus les conditions, l'ambiance de travail, la reconnaissance qu'il apporte. Le mythe de la fin de la valeur du travail n'est qu'un mythe. La plupart des gens y trouvent un intérêt autre que strictement financier et disent s'y investir d'autant qu'il permet des temps de loisir. Ainsi chez des cadres bien dotés et chez beaucoup de jeunes on trouve des choix de temps partiels. Cependant la situation de l'emploi ne permet pas d'être très optimiste car la précarité de la situation d'emploi (de moins en moins de CDI, de plus en plus d'emplois aidés, en CDD, à temps partiels, en « contrats de mission », en RMA, etc.) fait qu'on est loin d'un véritable choix du mode de vie. Ceux qui peuvent faire de tels choix axés sur une optimisation du plaisir que permet une augmentation du temps de loisir sont en général les mieux dotés économiquement et culturellement. Cf. Jean Yves Boulou, « European Values survey », *Futuribles*, n°227.

<sup>31</sup> Pierre Bourdieu, *Contre-feux 1*, Paris, Liber Raisons d'agir, 1998, p.97

cependant de réduire son temps de travail. Il faut que tout un chacun, qu'il soit handicapé, peu qualifié ou possédant des avantages, participe de manière équitable voire égale à cette utilité. Cela oblige à un partage du temps de travail. Alors un temps de loisirs, de relations sociales, de fêtes et de partage pourra s'établir. Utopie donc? Sans doute mais croire qu'une douce « main invisible » va venir corriger la jungle de l'économie libérale et faire une place à tout le monde grâce aux bénéfices que permet le libre échange et le dégagement de l'Etat est encore plus utopique à moins qu'il ne s'agisse d'un point de vue cynique. Jusqu'à présent la logique du profit va plutôt vers des « dégraissages » et par conséquent vers la relégation de ceux qu'on n'a pas retenus dans le marché de l'emploi. Sans jeu de mot on pourrait même penser que pour ces personnes en difficultés leur temps de vie n'est même plus compté, comme on le dit dans le cas de maladie grave par exemple. Or ici leur temps n'est plus échangeable, sauf à trouver des substituts, quelquefois déviants, marginalisés. Si l'on reprend ce qui fut dit auparavant, cet arrachement au temps ne doit dans aucun cas aboutir à ce qu'Axel Honneth nomme une société du mépris. Il nous faut dès lors revenir à la notion d'urgence. Le traitement des problématiques d'un nombre de plus en plus important de personnes en désaffiliation (et ceci concerne certes les gens sans travail mais aussi nos jeunes dits de banlieues...) on en arrive, en tant que travailleurs sociaux, à ne plus avoir qu'à s'occuper de leur survie. Mais si ce type d'actions est plus que nécessaire - pourtant Marx disait que la faim et le froid étaient des motifs de combat, on en est bien loin aujourd'hui – ces actions doivent être le premier pallier d'une entrée dans un projet de vie, projet de société auxquels les travailleurs sociaux devraient s'intéresser, et de manière plus qu'urgente.

Jean-Pierre Kervella, formateur - sociologue  
ITES

## Synthèse des débats

*La salle :*

*Qu'est-ce qui a changé depuis le XVIIIe siècle, depuis Adam SMITH ?*

**J.P KERVELLA :** Le « travailler plus pour gagner plus » n'est pas d'aujourd'hui et rien, selon moi, n'a fondamentalement changé.

Pourquoi vous ai-je donné l'exemple des chômeurs de Marienthal en 1931 ? Car on pourrait exactement dire les mêmes choses aujourd'hui. Les enquêtes actuelles ont les mêmes conclusions.



*N'est-ce pas encore une vision « soixante-huitarde » ?*

*La salle (bis) : Moi, j'aime bien cette vision ! (rires...)*



Je ne sais pas ce que c'est cette vision... Peut-être une idéologie mais en ce qui concerne les valeurs, que certains d'entre nous, citoyens, bénévoles ou professionnels défendons, celles-ci m'amènent à opposer l'accumulation des richesses (qui n'est pas une valeur) et les relations sociales. Cette accumulation, modèle dominant aux Etats-Unis ou en Europe, n'est pas partagée globalement dans les sociétés rurales (la population active dans le monde est encore à 50 % rurale) car elle est destructrice des échanges sociaux, conviviaux. Travailler trop n'est alors pas intéressant (au sens lien social).

*Pour résumer, accumuler des richesses matérielles, c'est appauvrir la richesse humaine des liens, des échanges.*

Qu'en est-il cependant lorsque l'on est exclu du processus de production des richesses et exclu du processus de production sociale du lien ?

Même le parcours initiatique du jeune homme en découverte du monde (dégagé des contingences matérielles, pratique des gens cultivés au XVIII et XIXe siècles)

nécessiterait aujourd'hui un réel investissement sur la valeur jeunesse, précurseur du statut d'adulte protecteur, soit mais une trop grande dépense d'énergie, en termes économiques. De fait, aujourd'hui, certains jeunes adultes « expérimentent » un « temps vacant » après des années d'études, des petits boulots avant de s'établir après mariage éventuel (encore un rituel qui tend à disparaître...) mais cela sans l'intentionnalité d'enrichissement en lien social.

Comment organiser alors le « temps vide » ? Une responsable d'association avait trouvé efficace que de distribuer des agendas aux chômeurs de longue durée afin qu'ils ne puissent plus oublier les rendez-vous avec elle ou d'autres professionnels... L'expérience fut un échec. Les agendas et le temps furent perdus...

*A propos du discours sur la réalité sociale et économique, ne pourrait-on pas adopter des signifiants nouveaux, des discours nouveaux pour parler de l'état contemporain du monde, des relations sociales ? Tout comme des signifiants nouveaux s'imposent en sciences sociales, signifiants marqueurs d'une conception de l'homme et de ses liens.*

# **Les milliardaires du temps perdu**

*Bernard Moulin*  
*(En Avant Toute)*



# Les milliardaires du temps perdu

- 1- Le loto
- 2- Les milliardaires du temps perdu
- 3- Le temps qui passe, le temps du doute
- 4- Reconsidérons le temps perdu
- 5- Le temps d'une pause

## 1 - le loto

L'heureux gagnant du super loto voit son existence complètement perturbée du jour au lendemain par un coup de baguette magique du destin. Lui, l'anonyme est à présent sollicité, flatté par de nombreux « amis » qu'il ne se connaissait pas.

Ses rêves les plus inconcevables lui sont maintenant accessibles. Ce nouveau riche est désormais confronté à la notoriété, aux courbettes des uns et la jalousie des autres.

Ses projets sont si nombreux que toutes les nuits ne lui suffisent pas à imaginer son nouvel univers. Déconcerté par ses rêves, il perd le sens des réalités et vit dans la démesure où tous les caprices, nécessitant quelques milliers d'euros, lui sont aussitôt permis. Cependant cette soudaine richesse déstabilise ce capitaliste débutant, souvent victime de perturbations psychiques et physiques qui compromettent son précieux sommeil et altèrent son énergie.

N'est pas **riche** qui veut !



La richesse ne s'improvise pas du jour au lendemain. Cet état se mérite, se travaille, il est le résultat d'une vie de labeur, d'économie ou ...d'arnaques. Mais quant à se réveiller un beau matin fortuné sans effort ! C'est un cauchemar que seuls quelques privilégiés peuvent assumer sans dommage.

## 2 - milliardaires du temps perdu

Pendant ce temps dans un autre monde, sur le trottoir d'en face, le chômeur, cet exclu de l'économie triomphante, se morfond en attendant les aides sociales. Considéré comme inactif, voire parasite, il est souvent méprisé et rejeté par bon nombre de salariés qui désavouent son oisiveté apparente.

Pourtant, malgré l'exclusion dont il est victime, ce « désœuvré » fait des envieux, car contrairement aux idées reçues il détient un trésor démesuré, incalculable : **le temps**.

Des années, des mois, des semaines, des jours, des heures, des minutes et des secondes illimitées à dépenser sans compter !

Comme le gagnant du loto, le chômeur, ce « **milliardaire du temps perdu** » est déstabilisé par l'ampleur de cette « richesse » inattendue.

Ce « **maître du temps** », possède souvent sans s'en rendre compte, une fortune que beaucoup d'hommes d'affaires pressés, de cadres d'entreprise stressés, d'élus politique débordés et d'ouvriers fatigués lui envie.

Jaloux par les uns, culpabilisé par les autres, cet individu fortuné est souvent démuni devant cette richesse disproportionnée et déconcertante que le système économique a mis en place en espérant la paix sociale.

Ces « capitalistes », hommes et femmes privés d'emploi, en attente d'une carte de séjour, ou retraités, sont dans un espace temps sans limite, où tout est possible de la renaissance à la déchéance. Pourtant la plupart d'entre eux ne savent pas tirer parti de ce magot qui les préoccupe et les angoisse.

Cet espace temps offert comme une aumône à un mendiant, peut malheureusement déstructurer totalement des personnes qui voient s'éclipser avec appréhension leurs repères temporels et relationnels habituels. La journée n'est plus rythmée par les horaires de travail, les déplacements, les relations professionnelles, les pauses conviviales.

N'est pas « **maître du temps** » qui veut !

Ce temps hérité d'un licenciement, d'une fin de carrière, d'une maladie ou de l'immigration, n'est en général pas choisi, mais imposé par les circonstances de l'actualité économique et devient souvent un temps mort social.



### 3 - Le temps qui passe devient alors le temps du doute

Dans un premier temps, le travailleur licencié va subir un choc émotionnel, un véritable séisme intérieur.

Le chômeur, ce capitaliste du temps perdu, est un polytraumatisé qui a des fractures ouvertes et des hémorragies internes.

La première blessure que va devoir soigner le chômeur novice est la fracture sociale qui apparaît aussitôt.

Le changement de statut est dramatique pour certaines personnes dont la profession, le rôle dans la société ne présageait pas une telle issue. Mais qu'importe la hiérarchie, le chômeur est considéré comme un inactif !

Lui qui gagnait sa vie, qui était respecté, reconnu, qui créait des emplois quelquefois va maintenant devoir quémander une indemnité de survie auprès des ASSEDIC.

La considération et la reconnaissance dans notre société viennent justement du statut de travailleur ou d'inactif.

On mesure alors la portée de ce premier coup de poing encaissé par l'individu qui se croyait à l'abri de cette rupture sociale.

Il avait des projets d'avenir, des idées plein la tête, une conception de la vie. Le conseiller lui fait comprendre qu'à 40 ans il est trop vieux pour envisager une formation adaptée à ses prétentions.

Interrogé sur ses capacités intellectuelles et physiques il se rend compte qu'il est trop diplômé pour cet emploi, qu'il n'a pas suivi la bonne filière pour celui-là ou qu'il n'a pas assez d'expérience pour celui-ci.

Enfin il est reconnu inapte à ce poste au vu de son âge avancé proche de la quarantaine...à l'époque où nos dirigeants évoquent l'allongement de la durée du travail cela a de quoi déconcerter.

Las des questions et de la suspicion sur son désir de trouver un emploi à sa portée il prend alors cette première période de chômage du bon côté pensant réaliser les déplacements, les visites et les lectures que son travail ne lui permettait pas.

Il prend alors le temps de vivre et ne se culpabilise pas de recevoir les indemnités de survie pour lesquelles il a cotisé. De plus il n'a pas demandé à être licencié.

Dans un premier temps, il refuse quelques propositions d'embauches qui ne sont pas dans ses compétences, pas suffisamment rémunérées ou trop éloignées de son domicile.

Il change alors de rythme de vie. Il n'est plus bousculé par les horaires et adopte la cadence d'un « vacancier ». Pourquoi se lever si tôt pour faire des démarches qu'il pourra faire demain ou un autre jour? Ainsi il se lève de plus en plus tard afin de raccourcir un peu plus la nouvelle journée ennuyeuse qui s'annonce.

Plus rien ne le presse. Peu à peu il perd ses repères temporels sans s'en rendre compte. Rien ne le stimule dans son quotidien qui tourne maintenant autour des émissions de télévision qu'il ne regardait jamais auparavant, des cigarettes qui se succèdent au bout des lèvres, de quelques bières et apéritifs pris pour tuer le temps.

Ainsi ce salarié combatif, entreprenant, glisse peu à peu vers l'oisiveté et en quelques semaines ou en quelques mois seulement il perd l'envie de se lever le matin, d'autant qu'il n'a pas de passions ou de loisirs qui lui permettraient de compenser son mal-être (sport, pêche, lecture, jardinage, bricolage, cinéma, etc.)

Lors des rares rencontres avec ses anciens compagnons de travail ils n'ont plus rien à partager, plus de complicité, plus rien à se dire, sinon des banalités.

Ses amis n'arrivent pas à comprendre sa morosité et son manque de combativité car du travail il y en a, il suffit de chercher !

Ils ne savent pas ce qu'engendrent le poids de l'exclusion sociale et ce temps sans limite sur l'appétit de vivre.

La déchéance et le laisser-aller sont maintenant visibles sur son visage, il a perdu toute dignité.

Les relations se font de plus en plus rares, la boulangère pour le pain, le marchand de journaux pour les petites annonces et la caissière du magasin du « hard discount » le voient encore régulièrement traîner son angoisse.

Le doute lézarde alors ses plus solides certitudes.

Certes il s'est inscrit dans des agences d'intérim et accepte quelques contrats même s'ils ne correspondent pas à sa formation ni à ses aspirations mais qu'importe il survit dans cette jungle économique. Il a même tenté « le travail au noir » sur quelques chantiers pour assurer les fins de mois, mais devant le risque encouru de perdre le reste de ses indemnités il a arrêté de jouer avec le feu.

Ces rêves ont pris la poudre d'escampette, remplacés par l'anxiété, le désespoir et la solitude de plus en plus présente, de plus en plus pesante.

Culpabilisé par les phrases assassines et « les mots qui tuent » de quelques personnes bien intentionnées, il perd sa fierté et son envie d'exister.

Petit à petit gagné par l'inaction il se rend compte de la diminution de ses capacités physiques lorsqu'il monte les escaliers.

A force de recevoir des réponses négatives ou pas de réponse du tout à ses demandes d'emploi, il perd confiance en lui et surtout n'a plus ni désir ni envie de se bouger. Il ne veut plus voir personne, même les manifestations contre le CPE et la précarité ne le feront pas sortir de chez lui par peur de la foule, des regards.

Pourtant la précarité il commence à la connaître, il la côtoie quotidiennement et devrait se sentir concerné par les manifestations.

Mais il appréhende surtout de rencontrer des amis qui lui poseront inévitablement la question fatidique. Qu'est-ce que tu deviens ?, ou qu'est-ce que tu fais maintenant?

Il sait d'avance qu'il ne supportera pas leurs regards pleins de pitié.

Tout effort physique ou intellectuel lui demande une telle débauche d'énergie et de concentration qu'il en reste pantois.

Il laisse alors sa fierté aux vestiaires et sombre lentement dans une léthargie destructrice en route vers la dépression et son lot de conduites associées (alcool, tabac, médicaments, drogue, télévision, solitude, dévalorisation, etc.)

L'indemnisation de survie arrive à son terme, il fait maintenant partie de la légion des fameux bénéficiaires du RMI (Revenu Minimal d'Insertion)

De revenu il n'a que le minima de survie ; l'insertion il ne sait pas ce que c'est. A plus de 40 ans, trop vieux, il est gommé du monde du travail mais encore trop jeune pour prétendre à la retraite...

Lui qui se sentait invincible du haut de son statut social, de ses compétences professionnelles, du nombre de ses diplômes, il est comme le boxeur qui vient d'encaisser quelques coups fatidiques; touché, proche du K-O, il n'attend que le gong final ou l'arrêt de l'arbitre pour ne pas sombrer.

Dans une telle situation comment envisager l'avenir et que faire face à cette déchéance morale et physique ?

Vaste problème de conscience et d'interrogation sur le sens à donner à la survivance.

Cette illustration de la déchéance sociale je la côtoie quotidiennement dans mes activités avec de nombreuses variantes tout de même. La décadence n'est pas toujours aussi rapide, mais elle est souvent brutale; il suffit de quelques paramètres pour influencer sur le destin d'un demandeur d'emploi (enfants, couple, amis)



Une société qui traite, avec si peu d'égards l'homme et la femme dans leur intégrité ne fait plus rêver. Elle produit des exclus de plus en plus nombreux, de plus en plus désabusés et donc prêts à la révolte avec son lot de violences démesurées, de résignation et de conduites addictives (suicide, alcool, drogue)

Ces formes de comportements, face à l'exclusion et au mépris, inquiètent les travailleurs sociaux qui sont les premiers témoins de cette déchéance et du désespoir humain de toute une frange de la population stigmatisée par ce statut de « sans emploi » ou d'inactif.

Les efforts accomplis ne sont pas toujours adaptés à la lutte contre la précarité. Il ne suffit plus de donner des bons d'achats alimentaires et de régler les factures en attente pour venir en aide aux personnes exclues du système économique actuel.

Plaie d'argent n'est pas mortelle paraît-il, mais dans le cas de l'exclusion économique la souffrance est ailleurs souvent enfouie sous un manteau de solitude, de honte et de dépréciation de soi.

Les dégâts psychologiques sont les plus difficiles à évaluer car l'exclusion du monde du travail va entraîner dans un premier temps un traumatisme d'autant plus important que le chômage sera vécu comme une humiliation, un désaveu des compétences professionnelles et des capacités relationnelles.

Cette blessure narcissique, accompagnée d'une perte de confiance en soi, sera difficile à cicatriser surtout si la personne concernée était complètement investie dans son univers professionnel au détriment de son environnement familial, amical, et que les loisirs étaient des activités abstraites pour elle.

Cette perte d'identité sociale et professionnelle sera vécue comme un jugement, un abaissement. Il peut s'en suivre alors un repli sur soi qui entraîne à terme la détérioration voire la perte du lien social.

Ce qui m'interpelle chez les personnes qui ont perdu leur emploi depuis plus d'un an c'est la perte d'appétence. Plus de désirs, moins de rêves, pas de volonté, un manque flagrant de motivation. Elles semblent mortes de l'intérieur ce qui est une caractéristique de la perte de l'estime de soi et de l'appétit de vivre.

L'individu blessé par un accident de vie se met en survivance, il se protège contre toute intrusion dans son intimité, et ne supporte aucune question, même anodine, concernant sa personne. Sa situation est préoccupante; souvent prostré dans son intimité il est proche de l'hibernation. Même le printemps ne le fera pas sortir de sa grotte intérieure.

Une personne en détresse sociale et économique reste centrée sur elle-même afin d'assurer sa survie végétative. Elle ne peut donc raisonnablement se projeter dans l'avenir, celui-ci se limite d'ailleurs uniquement à l'instant présent, quelquefois au lendemain.

Peu importe alors les propositions d'emplois, les offres alléchantes financièrement et professionnellement, surtout si ces offres nécessitent un changement d'environnement et donc l'abandon de son lieu de vie protecteur synonyme de refuge. Abandonner le seul lieu qui permet encore d'exister sans être agressé est inconcevable pour ces naufragés. C'est comme larguer la bouée de sauvetage qui vous retient à la vie en plein océan pour apprendre à nager, certains y arrivent, d'autres se noient...

Rassurez-vous tous les demandeurs d'emploi ne se perdent pas ainsi dans cet océan d'incertitudes économiques, mais un bon nombre d'entre eux sombrent définitivement dans la misère sociale et affective sans faire de bruit, sans laisser de traces comme après un accident sans témoin.

#### **4 - Reconsidérons le temps perdu**

Le chômage n'est pas la fin du voyage, ni une maladie incurable. C'est une période de convalescence plus ou moins longue, encombrée de questionnements sur le sens à donner à sa nouvelle vie.

Cependant ce temps mort peut devenir un temps fort. Une fois débarrassé des contraintes de la vie professionnelle, l'individu peut enfin profiter de cet espace temps pour se construire un avenir. Néanmoins, plus la période de doutes et d'inactivité perdure, plus laborieuse sera la réhabilitation.

La déchéance sociale et physique est souvent telle, qu'il est inconcevable de remettre un individu sur les chemins de l'emploi si l'on n'arrive pas à faire naître chez lui une lueur d'espoir, un regain d'estime de soi, un soupçon de désir.

Le blessé de la vie est dans sa prison portative avec des murs de déprime, des barreaux de solitude et d'inaction. Il est seul détenteur des clefs qu'il a égaré dans son fouillis intérieur, mais une complicité extérieure peut lui permettre de s'évader...

Cette complicité peut venir d'une rencontre, d'une lecture, d'un film, d'un débat, d'un changement de lieu de vie, d'un attachement à une personne, un animal, etc., enfin toute action ou individu qui peut redonner l'appétit de vivre.

Il faut avoir vécu le chômage de l'intérieur pour comprendre ce manque de volonté, de désirs, de projets. Enfermé dans son isolement la personne sans emploi devient apathique comme le salarié improductif, démotivé par des tâches répétitives ou sans intérêt.

Ces personnes demandent d'abord à être **respectées**, et à retrouver **la dignité**. Elles expriment souvent l'envie d'**être utile aux autres**. La collectivité les a abandonnés comme travailleurs, qu'elle les accepte au moins en tant qu'être humain.

Une société qui ne met pas l'individu au centre de ses préoccupations, ne fait plus rêver. C'est bien de cela qu'il est question aujourd'hui lorsque l'on donne sans compter tout ce temps à gaspiller, comme un cadeau empoisonné.

Ainsi l'espoir de ces hommes et femmes s'étiole dans cet espace temps sans limites définies.

Cette période de non emploi n'a pas de sens !

Lorsque j'accueille, dans l'action « En Avant Toute ! », ces demandeurs d'emploi ou demandeurs d'asile, riches d'humanité, de créativité, de connaissances, d'habilités manuelles, de savoirs intellectuels, je ne peux m'empêcher de penser : « Quel gâchis ! Quelle perte d'énergie, d'intelligence, d'expériences, et de cultures pour la société »

Mettre au rebus ou laisser croupir tous ces talents, toutes ces compétences me déconcertent au moment où l'on préconise et expérimente dans tous les domaines le recyclage des déchets afin de leur donner une seconde vie, une seconde chance...

Ne laissons pas au temps, le temps de tout détruire, d'anéantir les énergies, les richesses intérieures, et de diluer les espoirs.

De la déchéance à la renaissance il n'y a qu'un désir à rétablir, c'est le but de la remobilisation des hommes et femmes par les activités sportives.

Ainsi, l'action redonne du mouvement au temps. Le temps prend alors tout son sens et enrichit celui qui sait l'apprivoiser.

Cette parenthèse de vie, nécessaire à la renaissance, au réveil des désirs et des échanges permet de reprendre possession de son corps et de meubler son espace temps.

Certaines personnes retrouvent alors en elles une volonté, une énergie, des ressources insoupçonnées face à des obstacles jugés auparavant infranchissables.

**Le temps d'une pause**, accompagnons quelques instants, ces « **accidentés de la vie**» sur les chemins de la résilience et de la réconciliation avec eux-mêmes :

- à travers ces lieux ressources, propices aux réflexions,
- lors de rencontres insolites avec quelques uns de nos compagnons de route,
- dans ces moments d'émotion et de complicité qui permettent de réhabiliter les personnes désemparées.

Bernard Moulin, éducateur spécialisé

En Avant Toute

# Retranscription des débats

## **Les animateurs :**

*Les premiers mots qui viennent à la suite de cette présentation pourraient être **désespoir et espoir**.*

*En entendant Bernard, j'ai repensé à un de nos anciens collègues de travail qui, il y a quelques années, avait bénéficié d'un congé-formation de l'Education Nationale d'une durée d'une année afin de passer un diplôme. Voilà donc un homme qui a un statut social, un projet, un salaire, des ambitions et pourtant il me faisait part de sa grande difficulté à assumer sa réalité car il vivait toujours en décalage horaire. Étant plus enclin à travailler intellectuellement la nuit il se retrouvait le jour sans les repères sociaux et les contacts qu'il tenait de son rythme de travail d'antan, de fait il était de plus en plus isolé. Bien évidemment en ayant pris conscience de la situation il a vite réussi à ne pas sombrer dans la mélancolie mais il souffrait de cette déconnection.*

*Lorsque Jean-Pierre évoquait le fait que pour les chômeurs le travail était une valeur, certes, mais je pense que dans l'aventure d'« En Avant Toute » il s'agit bien de permettre à des gens de recouvrer des rythmes et de partager, de rencontrer l'autre, d'être dans le lien social. Nous avons à penser des structures d'accueil qui ne soient pas spécialement centrées sur le travail et c'est certainement une des grandes richesses de cette expérience de proposer ce type d'accueil. Si, tout à l'heure on parlait de ces agendas qui n'étaient jamais ouverts, c'est qu'il n'y avait rien à y inscrire et avec ces activités ça change la donne. Qu'on le veuille ou non je ne pense pas que nous allons retrouver de si tôt le plein emploi et ce type d'intervention sera à développer !*

## **Bernard Moulin :**

Il faut savoir que dans le public d' « En Avant Toute » il y a 95 % de personnes seules soit complètement seules soit seules avec enfants. Pour la majorité ce sont des personnes autour de 40 ans. L'intérêt du groupe, c'est un mélange générationnel, culturel et international. Il y a des rencontres, des expériences, c'est vraiment très riche. Lorsque l'on se fait accueillir par un Mongol ou un Casaque lorsque l'on est le chômeur du coin, c'est impressionnant de voir les liens qui se créent.

C'est la seule expérience qu'il y a en France à ce niveau-là. J'y travaille depuis 9 ans.

Il y a eu des expériences sur des périodes très courtes ou sur une seule activité ou avec un certain public, uniquement des moins de 25 ans par exemple. Mais à ma connaissance, toute l'année avec des activités différentes, multiples, un public très large nous n'en connaissons pas. Il y a eu une expérience à Marseille mais limitée à un gymnase et je sais qu'il y a quelque chose à Lille mais je n'ai pas eu plus d'informations. Si dans votre entourage vous entendez parler de ce type de réalisation, n'hésitez pas à nous le communiquer.

*Je voulais savoir si, avec le recul, certaines personnes reprennent contact avec vous quelques années après et vous disent par exemple : « je suis sorti de ce cycle là, ça va mieux pour moi je m'en suis tiré... » ?*

Le suivi est assez difficile à avoir. En fait, lorsque l'on est dans cette période de chômage on n'est pas bien, c'est une mauvaise passe. Certains, dès qu'ils arrivent à passer la porte du chômage ou à changer de situation ils ne vont pas vous dire merci, de plus ce n'est pas ce qui est attendu ! Mais, lorsque l'on a dépassé cette période difficile on ferme la porte et je le comprends très bien. Mais, il y a aussi des personnes qui appellent pour dire on a fait des tas de choses. Bon ici il y a Evelyne qui fréquente nos activités et qui pourrait vous apporter son témoignage.

**Evelyne :**

Oui bonjour, je suis en recherche d'emploi depuis un an et demi maintenant, je suis diplômée bac + 5 sur 2 diplômes et j'exerce actuellement des petites missions dans le secteur social et je suis pigiste pour un journal sur Douarnenez. Ma situation est précaire car je n'ai pas de revenus suffisants. Je dois dire que je te remercie beaucoup Bernard pour ton intervention car je me suis vraiment beaucoup retrouvée dans ce que tu appelles cette descente aux enfers avec ces sentiments de solitude, de perte d'une certaine estime de soi et même des compétences et de ne plus être capable d'avoir des relations sociales. Ce que je retiens beaucoup de cette action, ce n'est pas seulement faire du sport pour s'entretenir physiquement mais c'est aussi un lieu où on peut faire des rencontres c'est aussi un grand « leitmotiv » pour restructurer son temps, se relever le matin et pour mettre le pied à l'étrier. Je me suis rendu compte que les semaines où j'ai des activités sportives avec le groupe, je suis beaucoup plus positive dans mes recherches d'emploi que les semaines où je n'ai pas d'activité avec le groupe. Tout simplement parce que je restructure mon temps, je me relève à une heure décente le matin et donc les jours où je ne suis pas en activité je sais que le lendemain j'ai activité et je sais qu'il

me reste une journée voire deux pour faire mes démarches et c'est stimulant. Si je sais que j'ai ma semaine de vide c'est plutôt un sentiment de déprime et je suis persuadée que pour toutes les personnes en recherche d'emploi c'est la même chose.

*J'ai trouvé assez intéressante la façon dont tu as commencé car c'est d'une façon paradoxale. C'est extraordinaire de poser le chômeur comme Maître du temps, on est à la fois dans la dérision et à la fois dans un réel tellement horrible, on passe de cette espèce d'objectivité du temps, d'un temps capitaliste à un temps subjectif. Et au bout du compte, je me disais en ayant également entendu les interventions de ce matin que c'est peut-être la sauvegarde du temps que nous avons à défendre car que ce soit l'intervention du SESSAD ou celle de nos collègues de l'IOE dont j'ai découvert le travail c'est ce qui fait l'unité du travail. J'ai trouvé intéressant cette homogénéité sur le plan clinique au travers de ces différentes interventions, l'IOE qui défend son temps mais pas pour avoir six mois mais pour avoir le temps du sujet. Nous avons le même souci au SESSAD.*

C'est pour ça que je parle de mon travail parce qu'à chaque fois que Dominique me téléphone, je suis toujours en kayak...

Je vais vous raconter une anecdote :

J'ai été moi-même en situation de chômage avant d'entreprendre cette aventure je touchais à ce moment environ 6000 francs. Le premier mois de travail à la Sauvegarde, je touchais l'équivalent de 3000 francs, alors je me suis dit que j'aurais peut-être droit à un complément. La Honte ! Je suis allé à Douarnenez aux ASSEDIC, je suis reçu par une femme, avec un homme ça aurait été la même chose, je lui explique ma situation, que je travaille à mi-temps, que j'étais au chômage et elle me dit en me regardant bien dans les yeux : « Monsieur vous touchez trop ». Je suis parti comme un chien battu et ça m'a beaucoup marqué, je me mettais dans la tête des personnes que je suis, qui sont dans le 36<sup>ème</sup> dessous à qui on dit cela sans respecter la personne, sans regarder même le dossier, la situation, il saute sous le premier camion venu ! Je parle dans le livre<sup>32</sup> que j'écris de l'écart entre le discours sur l'importance de l'accueil dans les services sociaux et certaines réalités. Hors c'est la première porte pour donner envie aux personnes de faire d'autres démarches et je tiens à cela car je connais des personnes qui ne vont absolument plus dans les services sociaux parce que l'accueil a été

---

<sup>32</sup> « Sport, emploi et performance... sociale ». A paraître fin 2007.

désastreux. Quand on est dans des périodes comme ça assez difficiles, tout est marquant, les gestes, les sourires, les paroles.

*C'est très important ce que tu nous renvoies Bernard car comme professionnels on est avec des agendas « surbookés » et si on ne fait pas attention à ça on peut choquer les gens sans s'en rendre compte.*



# **Le temps de l'affiliation**

*Rachel Vigouroux  
(SEMO)*



# Le temps de l'affiliation

## A – Pourquoi le temps de l'affiliation dans la communication ?

Lors des assises du CNAEMO en mars 2006, nous avons souhaité communiquer autour de l'AEMO à moyens renforcés. Le groupe de travail a réfléchi à un thème fédérateur pour cette communication. Très vite est apparu dans notre groupe l'idée de « mettre en mouvement nos méninges » sur la notion du temps.

Le temps : notion centrale du travail social. Pourquoi ?

Tout d'abord, il est essentiel de prendre son temps et d'avoir du temps pour réfléchir, pour élaborer, pour éviter d'agir dans l'urgence et avoir ainsi un recul nécessaire.

Ensuite, il y a plusieurs temps. Celui de la réflexion, celui de l'action, celui de l'évaluation.

Souvent, le temps social n'est pas le temps de l'utilisateur. Prenons par exemple l'urgence. La notion d'urgence est-elle la même partagée par chaque membre d'une équipe éducative ? Notre urgence est-elle celle de l'utilisateur, l'urgence de l'utilisateur est-elle la même que la nôtre ? Pas toujours.

L'acte éducatif est ponctué par le temps : avoir l'impression de perdre son temps en attendant les utilisateurs, courir après le temps parce que la semaine est particulièrement chargée, être un peu à contretemps lors d'un retour de vacances, être pressé par le temps parce qu'il y a une échéance, une note à faire, un rapport à rendre, permettre à un jeune de prendre notre temps qui se présente alors que ce jour-là on ne l'attend pas. « Avoir le temps, manquer de temps ..... »

Autre raison, les jeunes qui arrivent au SEMO ont en règle générale entre 15 et 18 ans et avant la majorité, il y a encore beaucoup à faire pour les rendre autonomes. Ont-ils le temps de continuer à grandir ? Se rendent-ils compte qu'ils n'ont pas beaucoup de temps ? Comment gèrent-ils leur temps ?

Enfin, parce que nous, nous devons revendiquer d'avoir le temps, de leur laisser du temps. L'éducation est un processus, la reconstruction l'est tout autant. Comment imaginer notamment pour « les pas encore grandis, déjà détruits » qu'il y a à prendre son temps pour les connaître et surtout les apprivoiser.

C'est sur ce dernier point que nous souhaitons nous arrêter aujourd'hui avec vous.

Nous souhaitons réfléchir sur ce temps nécessaire avant tout projet, cet intervalle si court pour certains jeunes, si long pour d'autres que nous l'avons appelé « le temps de l'affiliation ».

Que veut dire l'affiliation ?

Petite définition : l'affiliation vient d'un terme latin juridique – affiliare – employé au 14<sup>ème</sup> siècle, qui avait comme sens : « prendre pour fils, pour adepte, adopter ».

Ne nous y trompons pas. Concernant le « public » du travail social, c'est à lui de « nous adopter » et à nous de mener cette action ayant pour but d'atteindre un état d'adhésion. Pour nous sur le plan éducatif, il y a dans l'affiliation l'idée d'obtenir du jeune un « mandat » entre guillemets, une « adhésion » qui valide une collaboration possible.

## **B – Questions de pratiques professionnelles**

Nous le savons avec l'utilisateur, il est utile de privilégier d'abord l'empathie dans la relation, de développer un climat de confiance. C'est de la responsabilité de l'intervenant de favoriser ce climat pour créer cette relation de confiance afin d'obtenir ce « mandat » du jeune.

La relation est le principal outil pour engager une action éducative de qualité: il faut dès le départ promouvoir cette relation de coopération, par le démarrage d'un travail axé sur des échanges qui favorisent des changements observables.

Mais revenons au temps. Comme nous l'avons dit précédemment, le Temps est aussi limité par la durée de la mesure. La plupart des jeunes accueillis au SEMO, sont proches de la majorité. Or, au-delà de 18 ans, l'aide devient de plus en plus aléatoire et de moins en moins financée (ce qui risque de perdurer dans les temps à venir). Il est donc demandé à ces jeunes de trouver en quelques mois une orientation, de s'intégrer au plus vite dans le monde du travail.

Cette injonction nous paraît paradoxale.

En effet, notre société prolonge au maximum l'adolescence, en maintenant la jeunesse dans des études longues et en dépendance financière des parents. Les jeunes, ainsi, voient repousser le temps où il faudra regarder en face la difficulté de trouver un emploi. De plus, il

semble qu'ils aient de plus en plus de mal à trouver leur voie professionnelle, l'avenir leur semblant à la fois si lointain et si flou et parfois tellement angoissant.

Aux jeunes qui nous ont été adressés, il est demandé de mettre les « bouchées doubles » pour accéder, dès 18 ans, au statut de jeunes adultes autonomes. Impossible de les laisser rêver...

Il ne faut pas s'étonner qu'ils puissent vivre difficilement cette accumulation d'exigences sur quelques mois, d'où cette expression très souvent entendue : « *Ca me gave ou tu me gaves !* ». Là où nous voyons une urgence à ce qu'ils soient dans un processus d'autonomisation afin qu'ils ne restent pas sur le bord de la route, eux n'y voient que contraintes et font souvent de la résistance.

La plupart des mesures pour les mineurs sont ordonnées par un magistrat. L'ordonnance du Juge des Enfants comporte un certain nombre d'attendus. Ce sont en fait des constats de carence qui traduisent ce qu'on peut attendre de l'action éducative.

Ce double sens du mot « attendu » nous renvoie à un passé et à un avenir. Un passé souvent douloureux qui voudrait s'ouvrir sur un avenir meilleur. Ce projet d'avenir, l'éducateur est chargé d'aider le jeune à l'élaborer. Mais, si nous comparons avec nos propres enfants auxquels nous laissons le temps, pour les jeunes pris en charge au SEMO, nous avons tendance à accélérer leur temps.

Or, les jeunes qui nous sont confiés ne sont pas majoritairement d'emblée situés dans une dynamique de projet. Ils sont englués dans le moment présent. Ils ne peuvent supporter le temps de l'apprentissage qui suppose patience, acquisition lente des compétences.

Dans ce contexte, où trouver l'espace pour un projet ?

Aussi, ils entreprennent, mais ne tiennent pas dans le temps. Ainsi, se succèdent stages, formations, débuts d'apprentissage. Face à cette réalité difficile, ils s'égarent souvent dans un rêve utopique, comme par exemple : « *je veux être médecin... demain !* ».



Cette immédiateté du désir vient en contradiction avec un projet éducatif qui fixe des objectifs à moyens et longs termes.

L'AEMO, du fait qu'elle soit à moyens renforcés permet de prendre plus de temps à la **construction d'une relation personnalisée avec le jeune.**

Une écoute individualisée et attentive va donner de la consistance au discours du jeune. Son vécu va devenir important aux yeux d'un autre et son histoire va prendre du sens. Ce ne sera plus un tissu de problèmes, mais un appel à vivre mieux, une recherche de compétences.

L'éducateur ou éducatrice, par son engagement dans la relation, va permettre un transfert, c'est-à-dire un passage d'un avant à un après.

Le fait que l'AEMO soit à moyens renforcés aide à compenser la brièveté de la mesure. En effet, le but n'est pas d'aller vite, quoique parfois on n'ait pas trop le choix, mais de profiter à plein du temps qui est donné.

Le regard positif qui est renvoyé au jeune, va centrer notre démarche sur ses atouts, ou du moins, sur ce qui n'est pas « cassé » en lui.

Alors peut s'imposer chez le jeune l'idée qu'il peut se débarrasser de certaines étiquettes collectées au fil de son histoire, au fil du temps....

Le temps est un des fondamentaux du SEMO.....

Mais revenons sur ce temps, celui que l'on appelle de l'affiliation nécessaire à l'appivoisement, à la confiance, à un début de mise en mots. Ce temps où il semble que rien ne se passe mais oh combien décisif. Ce temps de l'accrochage sur lequel va s'arrimer un projet. Ce temps qui n'est pas nommable parce que, semble-t-il, pas rempli.

Nous savons qu'il y a des actions visibles, reconnues et objectivables pour les décideurs et les payeurs. Si nous produisons du social, certains temps paraissent improductifs car ils ne sont pas nommables comme d'autres corps de métiers (productifs ceux-ci).

Le temps non palpable, celui où l'on croit qu'il ne se passe rien, c'est le temps de la reconnaissance, de la mise en phase. Comprendre le sens de sa dérive, de son ennui, de son errance, de sa souffrance, c'est déjà le temps de l'affiliation qu'il ne faut pas compromettre par des propositions d'actions « précipitées ».

La perte de temps parfois est un gain de temps pour l'affiliation. Peut-on accepter que le temps du rien qui n'est pas rien ait une fonction initiatique dans une société qui ne propose que peu de séquences initiatiques et fondatrices.

Nous rapprochons le temps de l'affiliation, de celui de la filiation, « *c'est mon éducateur* », « *je suis du SEMO* », « *je te présente mon éducatif* ». Il y a cette idée de l'enracinement.

Le temps de l'affiliation, c'est ce temps qui permet de faire autorité, par du « faire avec », ce temps de la bienveillance inconditionnelle, un recadrage égalitaire où l'on va parler avec les mots du jeune si besoin, où l'on va pratiquer l'humour, surprendre, mettre une main sur l'épaule, avoir un regard complice face à un cadre de direction...

Ce temps qui va permettre à ce que le référent éducatif se sente autorisé, et légitimé. L'affiliation, ce peut être du verbal, du non verbal, une réponse aux premiers besoins, c'est parler de compétences et certes pas de carence. Ce peut être encore un cadeau, un livre qui plaît par exemple.

Dans l'affiliation, il y a quelque chose de l'ordre de l'émergence d'un désir, celui d'être en relation et d'accepter l'altérité.

Les magistrats ne savent pas que l'affiliation, ce n'est pas du miracle mais de la magie car comme l'a dit Alain VILBROD lors d'un congrès, « *vous ne le savez peut-être pas, vous travailleurs sociaux, vous êtes des magiciens* ». La magie de l'affiliation, elle se produit en

15 secondes, en un quart d'heure, au bout de trois rencontres, ou au bout de six mois ou ne se produit pas du tout.



Et quand bien même, ne nous y trompons pas, quand elle se produit, elle ne dit rien sur un projet en construction, sur la réalisation d'objectifs. Une chose est sûre en revanche, pas d'affiliation, pas de projet. Et si nous nous sommes arrêtés sur ce temps, c'est qu'il est pour nous le plus déterminant.

Nous avons choisi de vous présenter deux exemples : celui de l'affiliation en cours, et celui de l'affiliation qui n'a pas fonctionné, puisque la commande du Conseil Scientifique et Technique est de présenter aussi ce qui achoppe.

### **1<sup>er</sup> exemple**

Il s'appelle Pierre et illustre l'affiliation en cours. Nous l'avons choisi car nous pourrions le nommer « le boulimique du temps perdu ».

Nous le connaissons depuis plus d'un an. Difficile de l'arrimer, celui-là. Au départ, il vit en face à face avec une grand-mère âgée qui n'en peut plus de ses rentrées tardives, de ses fréquentations peu désirables, de ses petits actes de délinquance. Père inconnu, mère connue des bars brestois. Pierre est assez seul, sa famille ce sont les copains et s'il n'y avait pas eu

mamie, qu'aurait-il appris ? Quand mamie n'en peut plus, pas question de le mettre en foyer, la violence du placement y serait trop grande. Fugue et descente aux enfers assurées.

Il a 17 ans et nous lui proposons de le loger, il trouve un appartement, le plus élégant de notre parc locatif. Espérons que ce logement fera tremplin pour une insertion professionnelle. Mais, voilà, il y a un hic.

Pierre fonctionne à contretemps. Il ne vient pas aux rendez-vous proposés par son éducateur, mais...il vient quand on ne l'attend pas et vient souvent. Comme un tout petit, il prend son goûter au SEMO même s'il est 10 heures. Il vient se nourrir à contretemps, somme toute. Nous avons tout imaginé. Il manque de repères dans le temps, il se moque du service, il ne comprend pas tout, mais rien de ce qu'il produit ne ressemble à cela. Ce petit-là a besoin de refaire un travail d'arrimage, il a besoin de « tester la relation », jusqu'où vont-ils tenir ?

L'affiliation est certes en cours, mais lui laisserons-nous le temps, en avons-nous le pouvoir, l'énergie, la volonté ? C'est épuisant, agaçant. Est-ce de la perte de temps ? Non, de l'affiliation. Et une équipe, ça sert à quoi, à encore y croire quand on n'y croit plus.

## **2<sup>ème</sup> exemple**

Prenons également l'exemple de Delphine, qui elle, peut illustrer l'affiliation qui ne fonctionne pas.

Quatre mois après son arrivée au SEMO en AEMO, Delphine est majeure. Elle demande alors un contrat jeune majeure, qui est accepté pour trois mois.

En sept mois au SEMO, Delphine est restée fidèle à elle-même, c'est-à-dire méfiante, distante, froide, fermée et secrète. Si secrète que nous n'avons d'ailleurs jamais su où elle logeait.

Même après sept mois passés auprès de Delphine, aucune affiliation n'a pu être possible. Lors de certains rendez-vous, une confiance semblait s'établir (avec un tutoiement de sa part, un sourire, un débit de paroles), mais ceci n'était qu'une illusion car elle se renfermait aussitôt sur elle-même au rendez-vous suivant.

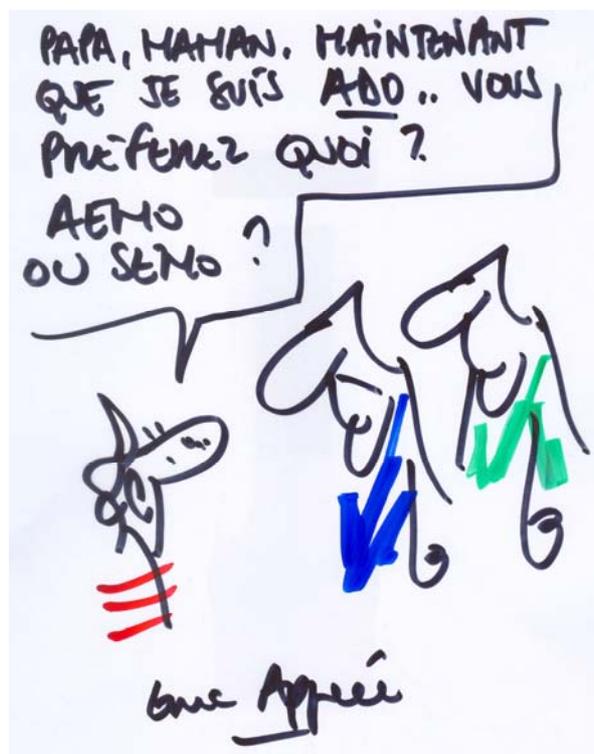
Avec Delphine, nous avons tenté et retenté de la mettre en confiance, de créer une affiliation, mais en vain. Avait-elle peur de s'ouvrir de trop aux travailleurs sociaux que nous sommes ? Voulait-elle alors nous cacher quelque chose ? Avait-elle la sensation d'avoir été « trompée » par les services sociaux ?

Son comportement de méfiance faisait-il tout simplement partie de son caractère, de sa personnalité ?

Toutes ces questions vis-à-vis de Delphine resteront sans réponse. Nous savons juste que l'affiliation est parfois impossible à mettre en place avec certains jeunes, et cela même en prenant le « temps ». Comment est-ce possible de travailler avec des jeunes qui ne sont pas en confiance ?

Pourquoi avait-elle demandé un contrat jeune majeure ? Attendait-elle quelque chose de nous que nous n'avons pas su décrypter ?

Rachel Vigouroux, éducatrice spécialisée  
SEMO



# Synthèse des débats

## **Les animateurs :**

*Le mot « magicien » fait écho à la formule du maillage de l'intervention de ce matin. On peut établir une analogie, un sens commun à l'ensemble des services. C'est celui du temps de la rencontre à prendre.*

*A propos du cas « Delphine », qu'est-ce qu'elle est venue chercher là ? Ce n'est pas dans notre temps à nous qu'on le saura... mais il arrive que 10 ans plus tard, des jeunes nous rappellent pour témoigner de ce que cela a permis d'avancer. Ce qui nous renvoie à la notion de résonance, on pose un acte, on n'est pas toujours conscient d'avoir posé un acte, mais ça peut faire acte pour un sujet et être suivi d'effet, c'est peut-être juste une vague que nous ne verrons peut-être pas. Aussi c'est un autre temps, le temps du sujet dont on ne sera peut-être pas témoin.*

*Dans un entretien avec des parents, on peut avoir l'impression qu'il ne s'est rien passé. On les revoit cinq ans après et, après coup, ceux-ci peuvent témoigner que c'était très important pour eux, sans qu'on s'en rende compte. Cela nous échappe complètement alors que c'est essentiel pour l'autre ! On est dans l'incertitude des effets que l'on produit. On n'a pas toujours de retour. C'est peut-être la difficulté de notre travail d'être souvent dans l'incertitude de l'effet de certaines rencontres et d'un travail qui peut paraître raté ou sans importance ou quelque chose qui n'a pas pris et qui finalement échoue. Il est indispensable d'accepter cela.*

## **SEMO:**

J'avais un point de vue un peu différent, je crois que la performance dans le travail social, mais c'est une idée qui m'appartient mais qui n'appartient pas à la totalité de l'équipe du SEMO, ce n'est pas d'évaluer là où ça réussit mais c'est aussi d'accepter l'échec et d'essayer d'évaluer et de comprendre pourquoi ça a échoué. En tout cas en tant que chef de service au SEMO il y a un droit que je donne aux gens et que je le leur accorde, c'est le même droit que je m'accorde à moi. C'est-à-dire que parfois avec les gens ça le fait et avec d'autres ça ne le fait pas et avec les usagers du travail social plutôt que de se dire peut-être que là on a semé quelque chose et que ça produira de l'effet, on a le droit de reconnaître aux gens qu'effectivement à ce moment-là, sur ce temps-là, on n'a pas réussi à s'affilier, c'est leur droit, c'est le nôtre. C'est l'histoire d'une rencontre parfois ça ne fonctionne pas il faut l'accepter.

*Pour ce qui me concerne, je ne l'ai pas entendu comme un échec, dans la mesure où cette personne a accepté les rendez-vous et ensuite elle a fait le choix d'une autonomie avec ses difficultés certes mais elle a fait un choix. Il faut laisser à la personne le libre choix.*

Mais pour la personne ce n'est peut-être pas un échec et j'espère que ce n'est pas un échec pour elle, en tout cas en ce qui concerne le processus de prise en charge éducative, son suivi, l'équipe a eu l'impression que c'était un échec. Nous avons choisi de présenter cette situation et particulièrement celle-là parce que ça met à mal une équipe, un éducateur ou une éducatrice qui n'arrive pas à rendre compte des effets produits par rapport au travail éducatif engagé. Je crois que c'est aussi tout ça qui est en jeu et si on a choisi de prendre ce biais là notamment celui de l'affiliation avec cette notion de temps qui parfois peut être perdu c'est parce qu'on sait très bien que même dans le social on a quand même à produire et à faire la démonstration d'un changement observable au niveau d'une mesure éducative et que parfois au niveau de la reconnaissance qu'il peut avoir auprès de ses collègues c'est difficile à assumer et c'est aussi à ça que servent les fonds publiques.

*Ce qui est difficile dans le travail social c'est qu'en fait on est relativement esclave du contenu. A savoir qu'il suffit d'être représentant d'un contenant. Il suffit d'être là. Je n'ai pas eu l'occasion de présenter le travail de Bernard cet après midi puisse qu'il y a eu une inversion des interventions, mais on s'aperçoit combien est important dans la structuration et l'apprentissage de la notion de temps chez le bébé de l'importance de la permanence de l'objet. On dit beaucoup, rapidement, qu'en fait le temps naît du manque, de la frustration et de l'attente. Mais les derniers travaux montrent ou soulignent l'importance de la permanence de l'objet c'est-à-dire qu'en fait l'objet maternant - je vais aller vite - il est important pour faire des expériences d'absence et de présence qu'il y ait toujours cet objet permanent. D'une manière un peu analogique je dirais que quelque fois les expériences faites sont importantes et sont structurantes ou prennent sens quand il y a une permanence d'un objet auprès de soi. C'est-à-dire un objet reconnu par soi et que cet objet ou cette personne nous reconnaisse comme sujet là présent. Et c'est un peu ça ce qui peut se passer et cela illustre bien les 2 facettes de l'affiliation pour parler comme au SEMO, c'est-à-dire qu'en fait on peut produire ensemble quelque chose, on peut être l'un et l'autre à côté de soi sans pour autant qu'il y ait un contenu, un sens visible, une production qui nous échappe ou qui ne prend pas sens ou qui n'a pas de mot. Sauf que nous, nous sommes des professionnels nous devons d'une certaine manière rendre compte, visibiliser, de ce qu'on a fait ou pas. Expliquer à un financeur que ça fait 6 mois que je suis auprès de ce jeune et de s'entendre dire : « Mais qu'est-ce qu'il a bien pu faire au bout de 6 mois ? ».*

*Or pour le jeune ou pour l'ancien ou pour le bébé il se passe véritablement quelque chose qui s'élabore dans un après-coup et ça, ça nous échappe. C'est un peu ce qui a été dit à l'instant, on n'a pas toujours prise sur les effets que nous pouvons éventuellement induire.*

On n'est pas toujours obligé de se rassurer en disant qu'il y aura peut-être quelque chose après. Ma posture à moi c'est de dire, mais aussi parce que l'on a des adolescents qui arrivent au SEMO qui sont passés par différents services éducatifs, avec les autres ça a marché moyennement ou ça n'a pas marché du tout, on va essayer au SEMO que ça marche un petit peu donc on prend différents biais mais il faut accepter l'idée qu'au SEMO ça ne marche pas non plus. Ça marchera peut-être avec d'autres.

*Les deux processus fonctionnent et ne sont pas antagonistes puisqu'on peut imaginer d'être auto critique quant à son action ce qui met en fait en marche un processus de réflexion critique de sa propre action. Mais il n'empêche que ça aboutit à quoi ? A une attitude vis-à-vis du futur sujet, du futur ado que l'on peut accueillir. Que tu sois dans une attente sereine ou une attente critique voire améliorabile, il n'empêche qu'au final la rencontre peut se faire ou pas. Mais ça l'effet de la rencontre ça peut aussi t'échapper. Mais l'idée c'est que ça n'est pas opposable.*

*Juste une question que je me posais. Tout à l'heure il a été question de l'AEMO renforcée pour profiter à plein du temps, n'est-ce pas c'est ce que vous avez dit ; Paul André qui faisait référence plutôt à l'instant c'est-à-dire qu'il dit il y a un instant de la rencontre où il y a quelque chose qui se passe on ne sais pas quoi mais au bout du compte cela fait trace pour les gens avec qui l'on est. Donc du coup j'ai envie de poser la question « mais à quoi sert le SEMO par rapport à une AEMO ordinaire ? ».*

*Je ne suis pas au SEMO mais je veux bien essayer d'y répondre, effectivement si SEMO il y a, et s'il y a plus choix du SEMO plutôt que de l'AEMO, c'est que le prescripteur a une sensation vague, en tout cas presciente, qu'il y a une nécessité vitale urgente à réparer un lien qui est en train de se déliter. C'est-à-dire que plus de présence, pas spécialement du sens, mais plus de présence va y faire quelque chose. Et je pense que cette intuition est tout à fait juste ; plus de présence même si effectivement le contenu de cette relation et de cet échange est en train de se tisser ou pas ! Mais là plus de présence est important. Etre là.*

*Ce n'est pas seulement la quantité mais ça change le mode de relation. Ce n'est pas forcément en rajouter mais offrir un éventail plus large de possibilités de rencontres.*

*C'est une disponibilité. Il y a des moments où le temps de présence auprès de l'utilisateur est nécessaire.*

*Dans l'idéal, il ne faudrait que des SEMO.*

*Il faut prendre en compte la tranche d'âge, ados, qui exige plus de réactivité par rapport au collègue par exemple, lorsqu'une équipe pédagogique voit les éducateurs intervenir très rapidement, ça soulage ça permet de faire une médiation.*

La société fait un travail sur elle-même. Je pense que le SEMO peut-être la bonne conscience des Magistrats ou du Conseil Général car effectivement c'est une AEMO à moyens renforcés : un éducateur pour 6 jeunes avec des moyens financiers qui sont assez conséquents, ce sont également les possibilités de mise en appartement ; Le SEMO c'est tout ça. Une alternative entre le tout placement et le tout AEMO. Mais le service a aussi une fonction de décharge, comme ça peut arriver pour certains foyers. Parfois les magistrats, après différents placements ou parce qu'ils savent que ça ne peut pas fonctionner, ils disent : « on l'envoie au SEMO » avec comme seule indication : « vous allez faire ce que vous allez pouvoir ». C'est vrai qu'avec des objectifs comme ça, ça dégage de toute pression mais le SEMO, c'est aussi ça.

*Moi je fais la relation entre notre travail et puis le vôtre dans le sens où il y a nécessité d'un temps d'élaboration subjective et de cet accompagnement, ce qui est très important. Au niveau de l'ITEP et même du SESSAD, nous avons la chance d'avoir une circulaire qui vient de sortir il y a une quinzaine de jours articulée au décret sur les ITEP, qui souligne très clairement que l'objectif de nos établissements est l'élaboration subjective des jeunes accueillis : c'est notre travail. Et quand on nous dit « démerdez-vous » c'est parce qu'effectivement on a affaire à quelque chose qui déborde de partout et personne ne sait faire avec ! Alors c'est ça l'intérêt de notre travail.*

Le fait qu'un ado ou un jeune n'aille pas plus avant dans la marginalité ou la précarité est plus difficile à défendre que de dire : ce jeune quitte le SEMO, il entre en apprentissage ou il a repris sa scolarité ou il a trouvé un petit boulot même un CDD, de dire publiquement et de n'avoir que cette déclaration d'intention là que le SEMO peut servir uniquement à ce que les gens n'aillent pas plus avant dans la précarité avec comme objectifs de leur permettre de tisser du lien social, de se renarcissiser, de faire en sorte qu'ils retrouvent des contacts, le plaisir de sortir etc. Ce n'est pas productif au sens où les financeurs l'entendent.

*Moi j'ai trouvé une unité entre ce qui est dit par Rachel, Bernard et l'équipe du SESSAD voire l'équipe d'IOE ce matin. On cherche tous quelque chose qui fasse contenu et qui donne sens à notre travail, alors que manifestement quelquefois l'insertion ne se fait pas par des techniques d'insertion mais bien simplement en étant témoin de la capacité d'autrui à se réinsérer ou s'insérer. C'est-à-dire qu'en fait ce qui fonde et soutient l'action, qui est d'ailleurs étayante et soutenante, c'est aussi d'accepter d'être là,*

*d'être présent auprès d'eux. C'est plus que d'être témoin. Ça rejoint quasiment la fonction de l'observation du bébé : c'est le fait que d'être là transforme le regard et transforme le sujet regardé et son environnement. C'est ce qui fait sens et qui fait structure, je parle moins bien qu'Evelyne qui le vit et qui nous l'a très bien décrit tout à l'heure c'est-à-dire qu'en fait c'est « En Avant Toute » mais c'est aussi Bernard et c'est aussi les gens qui sont aussi autour qui fait que ... C'est un acte social ce n'est pas que mon histoire ma trajectoire, on fait des choses et c'est là l'importance.*



# Conclusion

*Dominique Odot*  
*(ADSEA 29)*



## Conclusion dans le cadre d'un passage de relais

Le CST c'est d'abord une idée de quelques uns soutenue par l'association (la Direction Générale).

En avril 1999 les membres de la commission recherche du groupe de travail « prévention des maltraitances » (P. Keryel – M. Le Prado- D. Pouteau- A Servain et J.N. Souron lançaient un appel aux professionnels pour constituer le CST :

« À cette fin, nous sollicitons les professionnels motivés et volontaires pour composer cette nouvelle instance associative. Nous nous adressons à tous les Services de la Sauvegarde ainsi qu'aux différentes fonctions.

Nous souhaitons vivement associer le GREC à la constitution de ce Conseil scientifique et technique.

Cette instance technique doit devenir une force d'initiative et de proposition tout en assurant cette nécessaire respiration professionnelle qui nourrit toute dynamique de ressourcement dans les pratiques ».

D'emblée, P.A. Daras, G. Hervé, V. Méneur, O. Le Charpentier et A. Villieu manifestaient leur intérêt pour cette instance.

Le CST se crée la 10 mai 2000 : « Le collège se réunira une fois par an. Sa fonction sera de référer, centraliser, articuler, orienter toutes les initiatives concourant à la réflexion et à la recherche mais aussi à la réalisation de projets. Un groupe de liaisons, issu de ce collège, se réunira chaque trimestre. Sa fonction sera de susciter, d'impulser la dynamique. »

Aujourd'hui, le groupe de liaison est complété de 20 professionnels...

Le CST est conçu dans une perspective transversale, interprofessionnelle et interinstitutionnelle comme une cellule de « veille et d'éveil ». (P. Keryel).

Dans un contexte où les contraintes externes augmentent, où les services sont de plus en plus interrogés, ce pas le moment de se replier sur soi-même !

Le secteur de l'action sociale est traversé par des logiques instrumentales d'efficacité, une visibilité à court terme des effets de nos interventions, des recours aux appels d'offre (cf. PEAD, PPE...) autant de pressions sur nos activités.

Il s'agit donc de tenter de s'en dégager a minima, d'établir des marges de manœuvre, de développer des stratégies qui puissent ouvrir des perspectives. Le CST en est une ! Donner à penser notre travail, de nouvelles pratiques, c'est créer une culture professionnelle qui peut favoriser l'innovation.

P.A. Daras nous disait : « s'il y a la qualité de l'organisation à faire valoir, il y a aussi celle de la clinique »...

Pour résumer, on se situe dans une mise en perspective dans le temps, ce qui suppose le développement d'une capacité à problématiser les questions d'actualité.

L'objectif du CST est de permettre la réunion des conditions de ce questionnement permanent, par une réflexion distanciée nourrie d'apports théoriques mais aussi puisée dans des données de notre pratique.

On permet aux professionnels de prendre la parole sans trop fermer les choses pour que chacun s'autorise à parler spontanément de la pratique.

On n'est pas en représentation. Il n'y a pas de contrainte particulière (devoir justifier, rendre des comptes...).

Le projet d'action recherche de l'UNASEA Générale sur la question « des ados en situation difficile », illustre bien notre démarche :

Comment les centres de formation des travailleurs sociaux préparent-ils les travailleurs sociaux à le présenter avec leurs failles et leurs limites ? L'action-recherche, c'est ce qui nous sauve de l'enfermement binaire. Faire en sorte qu'il reste de la pensée dans tout ce travail conduit avec les adolescents...

C'est l'occasion de sortir le nez du guidon : pas assez d'espaces de réflexion dans les foyers du fait des contraintes, de la gestion du temps, de l'événementiel qui envahit... or avec les ados, il y a toujours quelque chose à élaborer...

A la question « a quoi sert le CST ? », je répondrais : on peut en penser tout ce qu'on veut, il n'empêche qu'il continue à **vivre** (depuis 7 ans) et à **produire** (5<sup>ème</sup> journée – 4<sup>ème</sup> cahier)  
C'est le fruit d'une démarche associative. Il n'y a aucune raison qu'un changement de Direction Générale remette en cause cette orientation.

Merci pour votre participation et vos contributions.

Dominique ODOT  
Directeur Général  
Président du CST  
ADSEA 29



# Epanadiplose\* <sup>1</sup>

*"Je bavarde avec une personne comme ça, histoire de causer, de passer un petit moment.*

*Au bout de 10 minutes, cette personne me dit :*

*- Monsieur, ce que vous me dites est parfaitement inintéressant. Vous m'avez fait perdre mon temps, dix minutes de perdues, de perdues par votre faute.*

*Et puis il fiche le camp.*

*Mais, voyez-vous, je n'aime pas que l'on me fasse des reproches lorsque j'estime qu'ils sont injustifiés. Enfin, de quel droit cette personne...*

*Alors, je me ressaisis, je cours, je rattrape mon bonhomme et je lui dis :*

*- Monsieur, je vous ai fait perdre dix minutes, m'avez-vous dit. Eh bien, je viens d'en perdre dix à vous rattraper. J'ai l'honneur de vous informer que nous sommes quittes."*

Raymond DEVOS

<http://www.linternaute.com/humour/betisier/07/devos/3.shtml>

---

\* : petite fantaisie des rédacteurs

<sup>1</sup> En rhétorique, une épanadiplose est une figure de style consistant à la reprise à la fin d'une proposition du même mot que celui situé en début d'une proposition précédente. Exemple : « L'enfance sait ce qu'elle veut, elle veut sortir de l'enfance. » (Jean Cocteau). Plus largement, il s'agit de la reprise, à la toute fin d'une œuvre, du motif, de l'évènement ou de la configuration initiale décrite dans l'*incipit*. Ce procédé est particulièrement employé dans le cinéma et en littérature. Il contribue à donner une sorte de cohérence à l'ensemble de l'œuvre et crée surtout une impression de cyclicité, d'éternel retour. [source : Wikipédia]



# **Annexe**



# **Le temps chez les personnes accueillies au Phare**

## **(Brest)**

Les propos qui vont suivre ont été recueillis auprès de Marianne Alexis, responsable du lieu d'accueil de jour le Phare, à Brest. Cette structure est installée dans un local qui fut une MJC, local qui accueille aussi le Point H, centre de consultation médicale gratuite. Le Phare et le Point H font partie de l'association AGHEB.

L'entretien s'est déroulé sans questionnaire précis et n'a pas été enregistré. Les propos qui suivront sont issus de notes manuscrites et il n'est pas certain qu'ils reproduisent exactement les dires de Marianne Alexis. Si au cours de l'entretien des problématiques d'ordre psychologique ont été énoncées par elle, je ne les ai pas retenues car elles sortaient du cadre ou plutôt du thème présent qui concernait le temps. Sur cette question trois points principaux ont été retenus. Le premier traitera rapidement de la structure et des caractéristiques générales de la population accueillie. Le second point tâchera de montrer les problèmes ou difficultés que cette population subit autour de leur gestion du temps. Dans un second point les solutions proposées par cette structure sur la question du temps seront abordées.

### **La structure et la population du Phare**

Ce local est ouvert tous les jours sauf le dimanche et les jours fériés et 3 semaines en été. Ce sont majoritairement des hommes qui fréquentent ce lieu mais des femmes y viennent aussi. Leur caractéristique principale est leur grand isolement, même s'ils ont tous un toit. Mais ils ont tous des problèmes divers depuis l'alcoolisme, un défaut d'hygiène manifeste et conséquemment de graves problèmes de santé, psychiatrique parfois, l'HP ne les prenant que pour un temps très limité, trop bref selon Marianne Alexis.

La question est de savoir si ces différents problèmes sont dus à cet isolement ou si les diverses ruptures qu'ils ont subies, ruptures familiales dès l'enfance puis à l'âge adulte (divorce ou séparation), ruptures scolaires et professionnelles les ont amenés à une telle situation. Toujours est-il que la population fréquentant cette maison a triplé depuis son ouverture en 1997. On peut donc se demander si la précarisation de l'emploi a entraîné cette augmentation ou si la notoriété du lieu y a amené une partie de la population démunie de Brest qui jusque là restait cachée. Cependant c'est une population que l'on peut considérer comme n'étant pas

active et si des activités ne leur étaient pas proposées, activités dont on parlera dans la seconde partie de cet exposé, « ils scotcheraient le rez-de-chaussée de la maison toute la journée ».

### **La question du temps**

« Pour ces personnes précarisées il n'y a pas de notion de temps. Le temps, sa gestion c'est le fait de ceux qui ont un minimum d'argent.

« Eux sont dans une situation telle qu'ils en arrivent à vivre en fonction de leurs instincts, ils émergent quand ils ont faim. Donc pour eux peu importe l'heure à laquelle ils prennent leurs repas. C'est pourquoi ici le repas est servi à heure fixe.

« Malgré tout, les retards sont acceptés s'ils sont expliqués. Ils donnent comme justification de ces retards ou « oublis » le prétexte qu'ils avaient quelque chose de plus important à faire (rencontre d'un copain par exemple !). Il faut dire que pour eux le moindre événement peut perturber le peu d'horaire qu'ils ont, une rencontre dans la rue, un événement peuvent leur faire prendre du retard. Ils n'ont pas la même notion du temps que nous ni des rendez-vous. Pour une visite à 17 h avec son fils qu'il ne voit que tous les mois un homme ne fera rien, refusera toute initiative, toute proposition d'activité de toute la journée craignant un retard, retard que malgré ces précautions démesurées ces hommes prendront pourtant quelquefois. Il en est de même pour le rendez-vous avec le juge lors de tutelles car c'est lui qui décide des modes de financement du logement, de l'alimentation. Ces hommes sont ainsi focalisés et même inhibés par ce type de rendez-vous. Il est assez fréquent aussi de voir certains de ces hommes venir à pieds de l'autre bout de la ville plutôt qu'en bus même si leur état de santé rend pénible cette longue marche. Si cette longue marche peut être vue comme un défi elle traduit aussi le souci d'occuper le temps.

« Toutes les démarches qu'ils peuvent avoir à faire, pour la Saint Rémi (RMI), pour le logement, les quelques allocations ou droits dont ils peuvent être bénéficiaires mettent un temps infiniment long. Si la démarche est faite avant midi il leur faut ensuite un bon laps de temps pour se rendre au local pour le repas qui dès lors est fixé à midi et demi. Cette lenteur est souvent due à la crainte de la complexité administrative (certains savent à peine écrire) ou des agents et de leurs questions et à la crainte de ne pouvoir y répondre, à la crainte d'un autre monde mais c'est aussi dû à leur conception du temps qui n'est pas celle en vigueur. Ce n'est pas la différence de conception qui pose problème, différence que l'on pourrait admettre car tout le monde ne fonctionne pas dans l'urgence des multiples rendez-vous qu'offre la vie occidentale. Le plus grave est qu'ils n'ont parfois plus notion d'un quelconque temps. Pour

certain, les toxicomanes, les grands alcooliques, entre autres, le jour et la nuit sont confondus, sont emmêlés. Pour d'autres le lever est un moment pénible, terrible même car ils n'ont rien de prévu pour la journée car leur journée est vide.

Ces questions d'argent et de son obtention gardent une importance. Bien sûr qu'il est parfois dépensé en alcool, en tabac (on fume énormément au Phare, même si aucun des quatre encadrants ne le fait) mais les rendez-vous qui y ont trait (juge, Udaf et la fameuse Saint Rémi le 6 du mois) ne sont pas oubliés. Le peu d'argent dont ils disposent lui donne une énorme importance. Quand on est dans leur précarité, quand on n'a qu'un minimum d'argent on ne peut occuper sa vie dans des loisirs habituels comme le cinéma, lorsque la place est à 7 euros alors qu'on touche 450 euros par mois. Les hommes préfèrent par « économie » acheter un litre de vin ordinaire au supermarché du coin, litre qu'ils partageront avec des compères, ce qui n'est pas sans problème, que d'aller au café où ils verraient d'autres personnes. Mais au café, le café est presque aussi cher que la bouteille de vin du supermarché.

En fait le temps et sa gestion c'est pour ceux qui ont de l'argent.

Mais pourtant le temps libre qui leur est donné ou imposé est un temps prison.

### **Propositions d'actions**

« Les repas ont toujours lieu à la même heure, midi et demi. Ceci permet à ces personnes d'acquérir ou de redécouvrir des repères qu'ils avaient perdus. Les retards doivent être justifiés si ils veulent bénéficier du repas. Ici les repas ne sont pas délivrés sous forme de self, entre midi et 1 h30 comme dans d'autres structures accueillant des populations similaires. Le repas sert à créer du lien et pour qu'un lien se fasse il faut que le repas de midi (le local ferme à 17 h) soit pris en commun et donc à la même heure pour tous. Celui qui est en retard aura son repas mais le prendra seul car le débarrassage, la vaisselle ayant eu lieu il ne doit pas déranger le déroulement habituel, puisque cette habitude leur sert de repère et surtout de lieu de rencontre, de lien.

« Nous accordons beaucoup d'importance au déroulement des activités dans le cours de la semaine. Ils apprennent ainsi que le lundi après midi est le jour de l'activité chant, le mardi celui de l'informatique, le mercredi celui de la cuisine, le jeudi celui du jardin toute la journée soit dans la restauration de la roseraie de l'ancien petit séminaire de Keraudren soit en potager. Enfin le vendredi est consacré à l'informatique et au théâtre, plus particulièrement avant la fête de Noël. L'activité informatique du vendredi voit des échanges s'opérer entre

demandeurs d'asile en attente de régularisation, jeunes handicapés et personne accueillies au local.

En dehors du jardinage ces activités n'ont guère de rapport avec le travail. En effet la plupart d'entre eux n'ont pas travaillé depuis longtemps et le plus souvent en intérim. C'est pourquoi le travail n'est pas réellement une priorité pour eux. Et comme leur temps libre est comme on l'a dit une prison pour eux, ces activités culturelles sont des moments qui scandent leur vie si monotone. Ces moments sont des moments de plaisir et c'est important pour eux car c'est déjà quelque chose de gagné ou de pris sur leur misère. Deux heures de plaisir avec les discussions c'est beaucoup pour eux. On devrait développer ce type d'activités culturelles. Au Phare une convention a été passée avec le Quartz (centre culturel) afin que ces personnes puissent voir et entendre des spectacles de haut niveau. Nous devons les accompagner mais désormais quelques uns s'y rendent seuls, malgré leurs appréhensions de départ. Le seul problème est que certaines personnes ont une hygiène qui rend gênante leur proximité, on ne peut donc les y amener.

L'après midi du mercredi est consacré à la découverte du patrimoine local, des environs de Brest. Certains n'étaient pas sortis de leur quartier de Recouvrance depuis dix ans, d'autres n'avaient jamais vu Molène depuis la côte. C'est dire que ces activités permettent une ouverture, évitent le repli sur soi, l'isolement

« Si on admet qu'avec leurs problèmes un retour vers l'emploi est pratiquement inenvisageable ce type d'activités permet une restructuration de leur emploi du temps. L'activité cuisine, les repas sont du domaine du plaisir et des moments d'attention à leur personne. Il y a moins de consommation d'alcool quand ils fréquentent régulièrement le Phare.

« Il a pu être reproché au Phare de développer un certain assistanat. Certes quand on ferme le dimanche l'ouverture du lundi est attendue. De même lors de la fermeture de l'été, du 15 juillet au 15 août, l'ouverture du 16 n'est pas oubliée. C'est là une date dont ils se souviennent et qui peut-être les structure. Cela peut signifier que si le Phare n'existait pas ils risqueraient de tomber dans une plus grande solitude. De toute manière la société actuelle est ainsi faite qu'il n'y a pas de place pour eux et si on ne les envoie pas vers l'emploi on leur évite au moins Bohars (Hôpital Psychiatrique) et ce n'est déjà pas si mal. Avant d'être un tremplin de projets mirobolants cette structure est un lieu de conversations, de rencontres, de plaisir peut être et ce n'est pas si mal. »

Propos soumis à lecture à Marianne Alexis et recueillis par Jean-Pierre Kervella

# **Bibliographie thématique**

*Véronique Méneur  
(ITES)*



# Bibliographie thématique

*Les documents présentés dans cette bibliographie font partie, pour la plupart, du fonds documentaire du Centre de ressources documentaires de l'I.T.E.S. Ils ont été sélectionnés pour leur pertinence et leur actualité mais ne constituent pas une liste exhaustive.*

## Le temps de l'utilisateur

**COLLECTIF. Temps sociaux et temps professionnels au travers des enquêtes - Emploi du temps** p.244 (Article)

[Economie et statistique](#) , n°352 353 , 2002.

Quatrième d'une série initiée en 1967, l'enquête Emploi du temps dans sa version 1998-1999, a été élaborée par l'INSEE avec la collaboration de la DARES et du Commissariat Général du Plan. L'apport de ces enquêtes consiste à connaître le temps consacré aux activités quotidiennes, à leurs horaires et à leurs rythmes. Les articles présentés dans ce numéro s'intéressent à l'articulation entre activité professionnelle et activités domestiques, à l'évolution du temps consacré aux loisirs, au rythme des repas, aux interactions des horaires professionnels et familiaux des conjoints. Des questions comme l'évolution vers une société de loisir ou vers un meilleur partage du travail domestique entre hommes et femmes sont aussi étudiées dans ce dossier.

**COLLECTIF. Temps d'enfance** 98p. (Article)

[La lettre du Grape](#) , n°53 , Septembre 2003.

Le temps rythme la vie de l'enfant. Arrive-t-il à temps, est-il bien dans son temps ? Serait-il en retard ou au contraire précoce ? Il faut lui donner du temps, mais ce temps, qu'en est-il pour lui ? Comment penser le temps de la maturation dans une société où tout est de plus en plus réglé, voire réglementé ? Finalement, qu'est-ce que le temps de l'enfance ?  
[Extr. art.]

COSTER Lota de; WOLFS José; COURTOIS Anne. *Le monde temporel du bébé : Une mosaïque de compétences temporelles précoces* -- 19. Mars 2007. pp.47-65 (**Article**)

[Devenir](#) , n°1 , 2007.

Les recherches sur les compétences précoces ont laissé dans l'ombre la conscience temporelle. Cet article s'appuie sur les travaux en psychologie du développement et en psychanalyse pour discuter l'émergence de la conscience du temps chez le jeune enfant de 0 à 2 ans dans une perspective multidimensionnelle. Les auteurs proposent d'envisager le monde temporel de l'enfant comme une mosaïque d'expériences et de compétences temporelles encore fragmentées, et expliquent comment la conscience d'un temps cohérent et unifié se coconstruit.

<http://www.cairn.info>

CROAS Joël. *Temporalité à l'adolescence* 11/2005. pp.69-71 (**Article**)

[Le journal des psychologues](#) , n°232 , Novembre 2005.

Les difficultés d'apprentissage relèvent souvent de troubles qui ne se limitent pas au registre cognitif. Ainsi l'impossibilité de s'inscrire dans un présent qui "se balance" entre représentation du passé et du futur nuit à la qualité des processus de pensée. [Extr. art.]

FIZE Michel. *Brève histoire du temps adolescent* p.11 (**Article**)

[Lien social](#) , n°536 , 22 Juin 2000.

Selon l'auteur : "avec les adolescents, nous sommes dans le brouillage permanent des temps. Ils n'ont que faire des divisions sociologiques habituelles. Temps contraints, temps libre, ces mots ne leur disent rien, ne correspondent à rien".

HACHET Pascal. *Appropriation de l'espace et construction de la temporalité adolescente : L'exemple de la fascination pour les lieux souterrains* -- 54. pp.169-174 (**Article**)

[Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence](#) , n°3 , Juin 2006.

L'auteur de cet article nous explique que si l'enfant est rassuré d'avoir une mémoire familiale, l'adolescent, lui, cherche à "redéfinir sa place généalogique". Cependant il "manque d'épaisseur historique" et va donc chercher à se situer dans l'espace et dans le temps à travers divers moyens : saut à l'élastique, visite des catacombes, tags sur les murs, etc. Pascal Hachet nous livre plusieurs expériences d'adolescents, fruit de ses analyses ou de ses lectures, en insistant sur le penchant des adolescents pour les milieux souterrains.

HALL Edward T. *La Danse de la vie : temps culturel, temps vécu*. Paris : Seuil, collection Points, Essais, 1992

Edward T. Hall poursuit ici son examen des «dimensions cachées» de la culture : après l'expérience de l'espace, il examine dans ce livre la façon dont le temps est vécu dans différentes cultures - vécu dont il montre les surprenantes variations. Dans les cultures du Nord, par exemple, le temps est linéaire (agendas, horaires, rendez-vous) et ne permet ordinairement qu'une seule chose à la fois : il se déroule comme une succession d'activités ; dans celles du Sud, au contraire, le temps, pluridimensionnel, permet de mener de front plusieurs activités. Ce livre, qui témoigne, par ses exemples et ses anecdotes, d'une expérience personnelle de son auteur, répond aussi à la visée éthique qui est celle de Edward T. Hall - car militer pour la compréhension de la culture des autres, jusque dans les dimensions où on ne s'attend pas à la trouver, c'est finalement militer pour la compréhension des autres.

*(Source Electre)*

HOLCMAN Robert. *Le chômage : Mécanismes économiques, conséquences sociales et humaines*. Paris : La Documentation française, 1997. (Coll. Economie) 171p. **(Livre)**

Comment explique-t-on le chômage? Une comptabilisation délicate et pleine d'enjeu ; l'indemnisation ; les conséquences personnelles et collectives ; quelles solutions? La fin du travail?

MELLIER Denis; CICCONE Albert, (coord.). *Le temps du bébé* -- 53. pp.1-96 **(Article)** [Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence](#), n°1 2, Février Mars 2005.

Ce dossier sur l'expérience du temps chez le bébé est ponctué de trois étapes : les premiers articles explorent la temporalité précoce et les conditions de sa saisie, les suivants s'attachent à décrire les formes précoces de psychopathologie de la temporalité avec leurs implications préventives et thérapeutiques, les derniers articles rendent compte des enjeux cliniques de ces perspectives.

MORILLE Auguste, MARTIN-MATTERA Patrick (dir.). *Fondations subjectives du temps : avec un index du temps chez Lacan*. Paris : L'Harmattan, 2002

Temps et sujet : Sujet du temps ? Temps du sujet ? De quel temps peut-on parler ? Où sont les temps ? Comment les sciences sociales et plus particulièrement la psychologie peuvent-elles s'emparer des temps subjectifs ? Peut-on parler d'une construction psychique de la perception

du temps ? L'Institut de Psychologie et Sciences Sociales d'Angers (IPSA) a constitué un groupe de recherche sur le thème du temps du sujet, de sa perception du temps et de son appréhension de la durée. Approches psychanalytique, anthropologique, philosophique se mélangent, se coupent et se recoupent. Suite à des discussions contradictoires sur plus d'une année, ce sont neuf contributions qui tentent de définir ce que pour elles peut être le temps. (Source Electre)

ROSTAING Corinne. *La relation carcérale : Identités et rapports sociaux dans les prisons de femmes*. Paris : PUF, 1997. (Coll. Le Lien social) 331p. **(Livre)**

Ce livre, qui s'appuie sur une des premières enquêtes sociologiques réalisées en France au sein des prisons de femmes, contribue à mieux comprendre les relations entre les détenues et les différents personnels. A travers les détails prosaïques de la vie carcérale, on découvre les efforts des détenues pour retrouver leur dignité et conquérir une identité plus valorisante. [extrait 4ème de couv.]

## ***Le temps en travail social***

ANPF . *La conjugaison des temps en placement familial : un possible défi ? : Actes des 14è journées d'étude - Nancy* . Paris : L'Harmattan, 2006. 172p. **(Livre)**

Cet ouvrage reprend les travaux des 14è journées d'étude de l'Association nationale des placements familiaux (ANPF). Le thème de ces journées portait sur le temps, et donc plus particulièrement sur le rapport au temps dans le cadre du placement d'un enfant : temps des démarches, le temps d'adaptation, la construction de la relation au temps pour l'enfant, la perception de l'espace-temps, les liens avec le corps, durée du temps pris par les équipes de placement familial pour leurs interventions..."Dès lors comment poser la question de la durée d'un placement ?"

BECHILLON Catherine de . *Aider à vivre : Propos sur le travail social* . Ramonville Saint-Agne : Erès, 1998. (Coll. Trajets) 206p. **(Livre)**

"Au terme d'une très longue carrière, j'ai souhaité, par mon témoignage, faire connaître cet étonnant métier qu'est le travail social". L'auteur, assistante sociale en retraite, a souhaité

faire oeuvre de mémoire en relatant les moments particuliers où elle a appris son métier, le métier d'aide.

BOUTINET Jean-Pierre . *Anthropologie du projet* . Paris : PUF, 2005. (Coll. Quadrige) 405p. **(Livre)**

Approche multidimensionnelle du projet : quelles peuvent être ses différentes facettes ? Comment le mettre en place dans différentes situations, en fonction des cultures, du rapport à la temporalité de chacun ? Quels en sont les invariants ?

BREMOND Piu; GERARDIN Elisabeth; GINESTET Julia . *En quoi l'urgence sociale interroge-t-elle les pratiques professionnelles ?* pp.129-135 **(Article)**

[Empan](#) , n°46 , 2002.

COLLECTIF , KERVELLA Jean-Pierre . *Entre immédiat et éternité : Le travail éducatif, thérapeutique et social à l'épreuve du temps* . Rennes : CREA de Bretagne, 2002. 54p. **(Livre)**

Compte rendu de la journée de réflexion de la délégation départementale du CREA de Bretagne dans le Finistère du 21 novembre 2002 : La question du temps dans le travail social ; Le temps et le psychotique ; Le temps de l'apprentissage ; Insertion sociale et temps chez l'adulte ; La personne âgée et le temps en institution.

COLLECTIF. *Chroniques ordinaires de l'urgence sociale* 01/2005. pp.5-184 **(Article)**

[Les cahiers de l'actif](#) , n°344 345 , Janvier Février 2005.

Ce dossier propose dans une première partie une approche anthropologique et ethnologique qui se dégage des idées reçues et des représentations dominantes. Une deuxième partie est consacrée à des témoignages de professionnels de terrain qui font part de leur action dans les méandres de l'urgence sociale et des rapports parfois ambigus qu'ils entretiennent avec les plus démunis.

COLLECTIF. *Le temps de l'AEMO* CNAEMO, novembre 2002. **(Audiovisuel) CDROM**  
[Espace Social](#) , n°CD 01

Ce numéro d'Espace Social, sur support CD ROM, traite du temps de l'AEMO, du temps dans les institutions, de l'aide éducative face au temps, du temps de l'adolescence, du temps en général et celui de l'AEMO en particulier.

COLLECTIF. *Quelle urgence pour l'urgence?* 140p. (Article)

[Groupe familial](#) , n°154 , Mai 1997.

Parler d'urgence consiste à parler du temps. Par tout ce qu'elle mobilise de moyens et d'affects, l'urgence joue un rôle de révélateur social, mais, à force d'employer pour forcer les portes de l'aide, l'intervention urgente n'est-elle pas devenue intempestive?

GILLE Martine . *"De l'urgence dans le travail social"* pp. 21-22 (Article)

[Actualités sociales hebdomadaires](#) , n°2147 , 24 Décembre 1999.

"Quel sens donner à certains dispositifs d'action sociale en urgence quand on a appris, en son temps, que l'urgence sociale n'existait pas ?", s'interroge Martine Gille, directrice d'un centre d'accueil d'urgence de courte durée d'oeuvre normande des mères.

LARMIGNAT Valérie . *L'art de la bonne conjugaison* pp.25-26 (Article)

[Actualités sociales hebdomadaires](#) , n°2122 , 4 Juin 1999.

La relation avec l'utilisateur est d'abord affaire de temps. Mais comment prendre ce dernier quand il est de plus en plus compté.

## Le temps institutionnel

GREDDÉ Noëlle. *"Le temps défait ou les effets du temps dans l'institution". De l'admission au terme du placement. Le facteur temps comme déterminant dans la conduite d'un projet d'internat spécialisé.* pp.2-48p. Numéro spécial. (Article)

[Forum](#) , n°58 , décembre 1991.

MIRAMON Jean-Marie; MORDOHAY François-Olivier . *Manager le temps des organisations sociales et médico-sociales* . Paris : Dunod, 2003. 152p. (Livre)

Mieux connaître les cycles de développement de vie d'une institution, examiner la façon dont le temps est pris en compte, analyser les méthodes et les moyens de gouvernance dont elle se dote pour gérer le temps. Tel est l'objectif de cet ouvrage qui s'adresse aux équipes de directions. Elles y trouveront une grille de lecture et d'analyse mais aussi des

propositions en termes de management du temps. [Extr. 4ème de couv.]

MIRAMON Jean-Marie . *Le temps des hommes, le temps des organisations* 2007. 7p.  
**(Article)**

[Bulletin d'informations du CREA I Bourgogne](#) , n°268 , mars 2007.

Jean-marie Miramon axe son propos sur la gestion du temps des directeurs d'établissement à travers trois parties : la conscience du temps et sa réalité dans un poste de cadre, le temps des hommes et le temps des organisations, quelques pistes à expérimenter par les cadres.

<http://www.creaibourgogne.org/index2.htm>

PENLAE FLOCHLAY Elisabeth . *L'institution gériatrique et les relations humaines* pp.3-11 **(Article)**

[Gérontologie](#) , n°134 , 2ème trimestre 2005.

La relation à l'autre, celle des soignants et des soignés dans le quotidien des actes est une chose essentielle en institution et qui permet aux personnes de sentir leur existence unique jusqu'à la fin.

PIERRON Jean-Philippe . *Rythmes et institution : entre l'urgence et la routine* 2007. 7p.  
**(Article)**

[Bulletin d'informations du CREA I Bourgogne](#) , n°268 , mars 2007.

L'auteur, maître de conférences à la faculté de philosophie de Lyon 3, analyse la gestion du temps dans une institution, la temporalité propre à chaque institution ainsi que les pathologies du temps : inertie, routine, urgence.

<http://www.creaibourgogne.org/index2.htm>

REGLAT Catherine , ROUSSEAU Philippe . *Mutation du temps institutionnel. Une révolution nécessaire pour restaurer l'intégrité de la personne en maison de retraite* pp 2-34 **(Article)**

[Forum](#) , n°87 , Mars 1999.

Il est de l'ordre de la nécessité que de déterminer son parcours de vie dans quelque lieu collectif. La rupture s'accomplit. La personne procède d'un temps social où elle pensait être maîtresse du jeu au fonctionnement du temps institutionnel. L'interrogation fondamentale se trouve au confluent entre le temps institutionnel, le temps logique et le

temps chronologique de la personne âgée. Le défi est posé, défi de l'intégrité de la personne qui est tenue de se conformer, de s'intégrer à un temps qu'elle n'a pas elle-même généré.

## **Le temps judiciaire**

BESSIN Marc . *L'urgence au sein de la justice des mineurs : un exemple de la dé-temporalisation de l'intervention sociale* (Article)

*Sociétés et jeunesses en difficulté* , n°1 , mars 2006.

Cet article analyse l'évolution de la pratique des juges des enfants en matière de protection de l'enfance en danger. Les temporalités des pratiques judiciaires sont marquées par une amplification du phénomène de l'urgence, traduisant les mutations temporelles de la société qui tend de plus en plus à privilégier les temps courts et à fonctionner sur le registre de l'immédiateté. Or cette accélération peut dans certaines circonstances aller à l'encontre d'une conception éducative de la justice des mineurs, qui table sur un temps long pour aider ses jeunes justiciables à grandir dans leur famille, malgré les difficultés qu'ils rencontrent. [Extr. Art.]

<http://sejed.revues.org/document111.html>

COLLECTIF. *Temps judiciaire et temps éducatif* pp.4-31 (Article)

*Cahiers dynamiques* , n°4 , Janvier 1996.

Les cahiers dynamiques abordent la question éducative du temps. Ce concept se décline sur des rythmes différents : temps judiciaire, temps éducatif, représentation du temps chez l'enfant et l'adolescent, structuration des repères et des valeurs, acquisition sociale du temps.

COLLECTIF. *Quelle urgence pour l'urgence?* 140p. (Article)

*Groupe familial* , n°154 , Mai 1997.

Parler d'urgence consiste à parler du temps. Par tout ce qu'elle mobilise de moyens et d'affects, l'urgence joue un rôle de révélateur social, mais, à force d'employer pour forcer les portes de l'aide, l'intervention urgente n'est-elle pas devenue intempestive?

## **Et aussi :**

BENHAMOU Olivia. *Le temps : recettes pratiques et sages*. Paris : Aubanel - La Martinière, 2003

Comment ne pas perdre son temps, à défaut de ne pouvoir l'économiser ? Peut-on vivre l'instant présent sans se projeter sans cesse dans le passé ou l'avenir? Est-il possible de vivre heureux dans le temps qui nous est imparti? D'accepter les effets du vieillissement? Sénèque, Lucrèce, Descartes, Marc Aurèle, Kierkegaard, Schopenhauer, Nietzsche... aucun n'a pu échapper à ces interrogations métaphysiques. Hommes avant d'être philosophes, soumis eux aussi aux exigences du temps qui passe, ces penseurs ont toujours considéré ce sujet comme un défi lancé à leur intelligence. Leurs réflexions denses et passionnantes réunies dans ce guide répondent à nos questions sur le temps (Source Electre)

### *Calendriers Saga*

Les calendriers dans le monde et dans le temps. Avec les notions d'astronomie nécessaires à leur compréhension.

<http://www.louisg.net>

Véronique Méneur , documentaliste  
ITES